



EXERCICES DE LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

**VOICI QUE JE FAIS UNE CHOSE NOUVELLE :
NE LA VOYEZ-VOUS PAS ?**



RIMINI 2018

VOICI QUE JE FAIS UNE CHOSE NOUVELLE :
NE LA VOYEZ-VOUS PAS ? (Isaïe)

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2018

Traduit de l'italien par : Chiara Bignamini-Verhoeven, Isabelle Rey

© 2018 Fraternità di Comunione e Liberazione pour les textes de L. Giussani et de J. Carrón

En couverture : Vincent van Gogh, *Amandier en fleurs*, Saint-Rémy-de-Provence, février 1890. © Musée Van Gogh, Amsterdam (Fondation Vincent van Gogh).

« À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, intitulée "Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ?" (Is 43, 19), Sa Sainteté le pape François leur adresse sa pensée cordiale et bienveillante. Il les invite à faire l'expérience vivante du Christ présent dans l'Église et dans les vicissitudes de l'histoire, en changeant leur vie pour pouvoir renouveler le monde par la force de l'Évangile. C'est la contemplation du visage de Jésus mort et ressuscité qui recompose notre humanité, même celle qui est fragmentée par les difficultés de la vie ou marquée par le péché.

Le Saint-Père souhaite que tous ceux qui suivent le charisme du regretté M^{gr} Luigi Giussani rendent témoignage à l'amour concret et puissant de Dieu, qui œuvre vraiment dans l'histoire et qui en détermine la destinée finale. Et tandis qu'il demande de prier pour soutenir Son pontificat, il invoque la protection céleste de la Vierge Marie et accorde de grand cœur à vous et à tous les participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satellite ainsi qu'à toute la Fraternité. »

Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté,
27 avril 2018

Vendredi 27 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie :

Antonín Dvořák, *Stabat Mater*, op. 58

Rafael Kubelik – Symphonie-Orchester des Bayerischen Rundfunks

« Spirto Gentil » n° 9, Deutsche Grammophon

■ INTRODUCTION

Julián Carrón

« Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ? »¹ La capacité à s'apercevoir des choses est constitutive de la nature de l'homme ; elle fait partie de sa grandeur sans égale chez aucune autre créature. Malheureusement, le déjà-su ou la superficialité prennent souvent le dessus en nous. Qui d'entre nous, en voyant les visages peints par Le Caravage, pendant que nous écoutons le *Fac ut ardeat cor meum* du *Stabat Mater* de Dvořák, n'a pas ressenti tout le désir d'être saisi comme ces visages, bouleversés par une connaissance du Christ qui pénétrait jusqu'au cœur ? Et pourtant, pensons-nous, comment pourrions-nous parvenir à Le connaître, fragiles comme nous sommes ? C'est pourquoi Jésus nous offre une grande consolation : « Vous avez besoin de l'Esprit. C'est l'esprit qui vous conduira dans la vérité tout entière. »²

Demandons alors à l'Esprit de nous conduire à une connaissance du Christ présent dans le réel, dans l'histoire, qui fasse brûler notre cœur.

Discendi Santo Spirito (Invocation à l'Esprit Saint, ndt)

Je commence par lire le message de salutations que nous a envoyé le Saint-Père : « À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, intitulée "Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ?" (Is 43, 19), Sa Sainteté le pape François leur adresse sa pensée cordiale et bienveillante. Il les invite à faire l'expérience vivante du Christ présent dans l'Église et dans les vicissitudes de l'histoire, en changeant leur vie pour pouvoir renouveler le monde par la force de l'Évangile. C'est la contemplation du visage de Jésus mort et ressuscité qui recompose notre humanité, même celle qui est fragmentée par les difficultés de la vie ou marquée par le péché. Le Saint-Père souhaite que tous ceux

¹ Is 43, 19.

² Cf. Jn 16, 13.

qui suivent le charisme du regretté M^{gr} Luigi Giussani rendent témoignage à l'amour concret et puissant de Dieu, qui œuvre vraiment dans l'histoire et qui en détermine la destinée finale. Et tandis qu'il demande de prier pour soutenir Son pontificat, il invoque la protection céleste de la Vierge Marie et accorde de grand cœur à vous et à tous les participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satellite ainsi qu'à toute la Fraternité. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté. »

1. La conséquence d'un décentrage

Depuis la Journée de début d'année, il y a une phrase de don Giussani qui est restée en moi comme un aiguillon : « Au début, nous avons construit, nous avons tenté de construire sur quelque chose qui se passait [...] et qui nous avait pénétrés. Cette attitude était sans doute ingénue et impudemment disproportionnée, mais elle était pure. Pour cela, pour l'avoir en quelque sorte abandonnée en nous établissant sur une position qui a été surtout, dirais-je, une "traduction culturelle", plutôt que l'enthousiasme pour une Présence, nous ne connaissons pas – au sens biblique du terme – le Christ, nous ne connaissons pas le mystère de Dieu, parce qu'il ne nous est pas familier ».³

Ce décentrage de l'enthousiasme pour une Présence vers une traduction culturelle a eu pour conséquence que nous n'avons pas connu le Christ. Et on voit que nous ne connaissons pas le Christ au fait qu'il ne nous est pas familier.

Il me semble qu'il n'y a pas d'enjeu plus grand que celui contenu dans cette provocation : si, au fil du chemin, le Christ ne devient pas plus familier, il nous intéressera de moins en moins et tout ce que nous ferons sera alors une conséquence toujours plus détachée de son origine, comme une branche sèche, dont nous serons chaque jour plus déçus, pleins d'amertume.

Le travail depuis la journée de début d'année a donné à chacun l'occasion de se rendre compte du chemin qu'il a parcouru au cours de ces derniers mois. Comment comprendre si nous avons mieux connu le Christ ? À travers quels signes pouvons-nous le vérifier ?

Don Giussani nous a donné un critère pour vérifier et reconnaître si le Christ est vraiment entré et s'il entre toujours plus dans notre vie, s'il devient chaque jour plus familier. Pour le comprendre, il suffit de se référer à une expérience élémentaire commune à chacun de nous : nous constatons qu'une présence, une personne est entrée dans notre vie au point de devenir familière, quand elle détermine notre manière d'affronter toute chose, de vivre les faits et les circonstances. Il suffit que vous songiez à vos enfants. En revanche, quand

³ L. Giussani, *Una strana compagnia*, Bur, Milan 2017, p. 88-89.

cette familiarité manque ou n'est pas suffisamment grande, le point de départ reste celui d'avant : une certaine impression des choses, les schémas que nous portons en nous. Nous pouvons tous en témoigner.

Ce qui arrive avec le Christ n'est pas différent. Si, de fait, l'évènement du Christ n'influence pas ma manière de vivre, d'affronter le réel, les situations et les défis quotidiens, si *l'évènement du Christ* présent ne détermine pas la forme selon laquelle nous vivons les circonstances, cela veut dire que nous les affrontons comme tout le monde, c'est-à-dire à partir de *l'impression* qu'elles suscitent en nous et, comme tout le monde, nous finissons par étouffer dans une vie qui « coupe les jambes » (Pavese).⁴ Le résultat saute immédiatement aux yeux : au lieu de faire grandir l'enthousiasme pour le Christ, une vie dominée par nos « impressions » – que chacun pense à comment il se réveille certains matins – rend la foi toujours plus insignifiante pour la vie, parce que nous ne voyons pas en quoi le Christ est pertinent pour les exigences de la vie.

Mais, si l'enthousiasme pour le Christ cesse de grandir, où chercherons-nous notre plénitude ? Chacun de nous peut considérer sa vie et remarquer ce qui prend le dessus en elle. Comme notre cœur ne peut pas cesser de désirer, nous chercherons inévitablement notre accomplissement dans ce que nous faisons, dans notre « effort d'activité associative, opérative, caritative, culturelle, sociale, politique »,⁵ ou bien dans notre tentative professionnelle. De la sorte, la foi devient juste un « préalable » que nous laissons derrière nous. C'est pourquoi don Giussani nous disait que « l'erreur fondamentale que nous pouvons commettre [...] est de donner la foi pour acquise. Autrement dit : étant donnée la foi, avec la foi comme préalable, voilà, maintenant nous réalisons des activités culturelles. »⁶ Il est implacable dans sa mise en garde : « Si tout ce que nous attendons ne se réalise pas totalement en ce qui nous a été donné, dans le fait qui nous a été donné » – c'est-à-dire dans le Fait du Christ –, toutes nos activités, tout ce que nous faisons « devient l'attente de notre règne ».⁷

La question qui se pose inévitablement est donc la suivante : ces activités sont-elles capables de nous accomplir ? Le signal d'alarme se trouve dans ce sentiment de malaise qui nous saisit parce que ce que nous faisons, en fin de compte, ne nous satisfait pas.

Toutefois, si nous gardons une ultime pauvreté de cœur, c'est précisément l'insatisfaction que nous éprouvons quand nous pensons nous accomplir dans ce que nous faisons qui peut devenir l'occasion, la possibilité de sentir en nous

⁴ C. Pavese, *Dialogues avec Leuco*, Gallimard, Paris 1964, p. 321.

⁵ L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 88.

⁶ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, Bur, Milan 2006, p. 173.

⁷ L. Giussani in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2013, p. 392.

l'exigence de revenir au début, à cet enthousiasme pour le Christ qui nous avait conquis.

Un jeune médecin m'écrit, ce qui prouve que cette « nécessité urgente de revenir au début », à l'enthousiasme pour le Christ, concerne la vie de chacun de nous, quels que soient notre âge ou notre histoire (on peut avoir rencontré le mouvement il y a un an et avoir moins de trente ans).

« Cher Julián, au cours de ces derniers mois j'ai commencé à comprendre ce que tu nous as dit souvent, à savoir que si je ne vérifie pas en quoi la foi est pertinente pour les exigences de la vie, elle ne sera pas en mesure de résister, et que le premier signe de cela est un scepticisme (non explicite), je dirais presque un doute, un "qui sait", une difficulté à croire que certaines circonstances, certaines lourdeurs de la vie, peuvent être embrassées et changées par le Christ. Cela m'est arrivé au travail. Je suis médecin, interne dans un service où les rythmes de travail sont très intensifs, la compétition et les récriminations sont permanentes, et la plupart de mes collègues n'ont presque rien en dehors de leur travail. Au cours de ces deux années, dans la tentative de bien faire mon travail, je me suis vraiment laissé beaucoup absorber. Suite à deux grosses déceptions professionnelles, je me suis rendu compte combien le travail – du moins tel que je le vis – ne peut pas me rendre ne serait-ce qu'un peu de ce que je lui donne, en termes de satisfaction : un bilan tout à fait négatif. Ce fait m'a même amené à penser au travail comme à ce qui m'enlève du temps pour ma femme et pour mes amis, et les jérémiades aussi ont augmenté ! Lire l'école de communauté, aller à la messe, parler avec ses amis – tant que l'on n'est pas prêt à changer de point de vue mais que l'on ne cherche qu'une solution au problème contingent –, ce sont toutes des tentatives vouées à l'échec, qui nous laissent toujours plus sceptiques quant au fait que le Christ puisse changer quoi que ce soit dans le rapport avec le travail. Enfin, un fait s'est produit. Depuis deux mois environ, je vais parfois à la messe avant le travail ; il y a un groupe de personnes du mouvement qui y va tous les matins et qui, à la fin de la messe, prend rapidement un café dans le bar devant l'église : un fait banal et, pour eux, quotidien. Le premier matin où je me suis joint à eux, j'ai été content et j'ai fait le voyage à moto vers mon travail – le moment où, d'habitude, me saisit l'inquiétude pour tout ce qui m'attend et pour tous les impératifs à caser – avec la légèreté de quelqu'un qui vient juste de voir quelque chose de beau. Dans la plupart de mes pauses au travail, je concentre déjà mes pensées sur l'activité suivante, tandis qu'eux, pendant ces dix minutes, étaient vraiment là, attentifs, présents. Leur attention pour moi, qui ne les connaissais pas, ainsi que pour des sans-abris qui circulent devant l'église, m'a également frappé. J'ai saisi une série de données qui m'ont porté à me demander s'il ne serait pas réellement possible pour moi aussi d'être content au travail. Un petit

fait a rouvert une brèche dans le mur de mes jérémiades : une question qui me pousse à parcourir un chemin. Pendant une rencontre avec toi et avec quelques jeunes professionnels, j'ai vu se produire la même dynamique qu'au bar : j'ai été surpris par ta liberté face à nous, par le fait que tu n'as rien à défendre, et même, par ta curiosité pour ce qui pouvait émerger de nous. Les jugements que tu as donnés m'ont déconcerté et ont souvent démasqué la perspective réduite que nous avions sur la réalité. Je comprends qu'un regard aussi libre ne peut pas être produit par une lecture plus parfaite et plus attentive des textes de don Giussani, ou par la participation à un plus grand nombre d'activités et d'assemblées, mais uniquement par une familiarité avec le Mystère. C'est pourquoi je t'ai observé avec curiosité et envie, et je me demandais sans cesse pourquoi tu répondais aux différentes provocations d'une manière différente de ce que j'aurais fait. J'étais plein du désir de m'identifier avec toi, pour chercher à comprendre comment tu regardes les choses. C'était beau parce que, pour moi, au début, c'était exactement ainsi : une identification, presque spontanée, qui naissait de l'émerveillement à cause d'une humanité différente. »

Attention, pour retrouver l'enthousiasme du début, les souvenirs ne suffisent pas, il ne suffit pas de se retrouver entre amis et d'évoquer le bon vieux temps. Le souvenir de quelque chose qui a été ne nous rend pas le début. Se souvenir de la belle époque des fiançailles ne rend pas à un couple l'enthousiasme qu'il a perdu au fil des années suivantes. Voulez-vous une preuve infail- lible de cela ? Regardez le scepticisme qui s'insinue dans la vie de tant d'adultes. Notre seule chance est qu'arrive à nouveau ce qui nous a enflammés au début.

Don Giussani s'est exprimé de manière définitive sur toute autre tentative de notre part de revenir au début : « Formulons l'hypothèse que se réunisse aujourd'hui quelques personnes qui ont déjà vécu l'expérience dont nous avons parlé et, ayant le souvenir impressionnant d'un événement par lequel elles ont été touchées – qui leur a fait du bien, qui a même déterminé leur vie –, veulent le retrouver, pour combler une « discontinuité » qui a fini par se créer au fil des ans. [...] Si, par exemple, elles disaient : “Réunissons-nous pour former un groupe de catéchèse, ou bien pour lancer une nouvelle initiative politique, ou encore pour soutenir une œuvre de charité, pour créer une œuvre, etc.”, aucune de ces réponses ne serait apte à couvrir la discontinuité. » Rien n'est plus clair que cela : « La continuité avec “ce moment-là” ne se rétablit que si le même événement, le même impact arrive de nouveau, maintenant. »⁸ En effet, le début est toujours un événement. Et, pour couvrir la discontinuité avec le début, il faut qu'arrive de nouveau, maintenant, ce

⁸ L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces-Litterae Communionis*, année 9, n° 92, novembre 2008, p. 5-6.

qui est arrivé autrefois ; il faut qu'arrive ce même évènement qui nous a mis en mouvement au début.

C'est ce que nous a rappelé le pape François sur la Place Saint-Pierre : « Le charisme ne se conserve pas dans une bouteille d'eau distillée ! [...] Don Giussani ne peut se réduire à un musée de souvenirs [...]. Fidélité à la tradition – disait Mahler – “signifie maintenir vivant le feu” ».⁹

Seule Sa présence qui se manifeste de nouveau maintenant peut nous rendre le début. Le Christ est un évènement présent. Et notre seul espoir est de connaître plus le Christ, si nous ne voulons pas perdre l'enthousiasme qui nous a conquis. C'est pour cette raison que cette phrase a continué à me travailler depuis la Journée de début d'année.

2. En grandissant, une démoralisation

Lors des premiers Exercices de la Fraternité, don Giussani nous disait précisément que notre ennemi est « l'absence de connaissance du Christ ». Mais de quel genre de connaissance s'agit-il ? La connaissance se réduisant pour nous d'habitude à un savoir notionnel, Giussani nous avertit qu'il entend la connaissance telle que l'entend la Bible : « Connaissance en tant que familiarité, entente, identification, présence au cœur ». C'est pourquoi il ajoute, plus loin : « C'est comme si s'interrompait [après la rencontre] une familiarité qui s'est fait sentir [...]. Il y a un embarras qui provient du fait qu'Il est loin, comme une non-présence de sa part, comme s'Il n'était pas déterminant pour le cœur. Pas dans les actions : pour celles-ci, Il peut être déterminant (nous allons à l'église, nous “faisons” le mouvement, nous disons même peut-être les complies, nous faisons l'école de communauté, nous nous engageons dans des actions caritatives, nous allons tenir des groupes d'un côté et de l'autre et nous nous lançons, nous nous catapultons même en politique). Il ne manque pas dans nos actions : pour celles-ci, Il peut être déterminant, mais dans notre cœur ? Il n'est pas dans notre cœur ! Parce que le cœur, c'est la façon dont on regarde les enfants, sa femme ou son mari, la façon dont on regarde un passant, les gens de la communauté ou les collègues de travail, ou bien, surtout, la façon dont on se lève le matin. »¹⁰

Ce n'est pas tout. L'éloignement du Christ par rapport au cœur « explique encore un autre éloignement, qui se révèle aussi dans un embarras latent dans les rapports entre nous, dans le regard que l'on porte les uns sur les autres, parce que c'est uniquement Jésus Christ [...] qui peut nous rendre réellement

⁹ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

¹⁰ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 2-3.

frères », ¹¹ mes amis ! Combien de fois en avons-nous parlé et en avons-nous fait l'expérience dans la vie : l'éloignement du cœur par rapport au Christ se traduit en éloignement les uns des autres, si bien que nous restons, au fond, étrangers les uns aux autres.

Or, Jésus peut être si loin du cœur qu'il devient pour nous comme un étranger : « Si Jésus venait ici en silence – *softly*, doucement – et qu'il s'asseyait sur une chaise, là-bas, à côté de cette fille, et que tous, à un moment donné, nous nous en apercevions, je ne sais pas en combien de nous l'émerveillement, la gratitude, la joie... je ne sais pas en combien de nous l'affection serait vraiment spontanée, tout en gardant une certaine conscience de soi. [...] Je ne sais pas si nous ne nous sentirions pas couverts de honte, si nous nous apercevions en ce moment que nous n'avons jamais dit "Toi", [...] si nous cherchions à vivre sérieusement le naufrage, pas total, de son Moi personnel dans notre moi collectif ». ¹² Demandons-nous : qui, parmi nous, a dit aujourd'hui « Toi » au Christ avec la familiarité avec laquelle il traite les présences qui lui sont vraiment chères ?

Ce n'est pas que le Christ soit inconnu dans notre vie, entendons-nous bien. « J'insiste [c'est don Giussani qui poursuit] : paradoxalement, le Christ est justement la raison pour laquelle nous menons un certain type de vie que nous n'aurions pas menée sans lui : et il est pourtant loin de notre cœur ! » En grandissant, en devenant adultes, tout en faisant quantité de choses pour le mouvement ou au nom du mouvement, le Christ est resté loin de notre cœur, il peut ne pas avoir encore pénétré notre cœur. « En effet, je ne pense pas [continue don Giussani] que, statistiquement, le fait de grandir nous ait normalement rendu le Christ plus familier, nous ait rendue plus présence cette "grande absence" [...]. Je ne le crois pas. » ¹³

Que se passe-t-il si le fait de grandir ne rend pas le Christ plus familier ? Une « démoralisation » survient en nous, « pas au sens banal du terme mais par rapport à cette familiarité avec Dieu qui constitue l'essence de la vie de l'homme ». ¹⁴ En effet, si la moralité est « tendre vers quelque chose de plus grand que soi, la "démoralisation" signifie l'absence de cette tension. Sur le plan du discours et même des œuvres (pas par mensonge, mais même sincèrement), je le répète, cette tension réapparaît, mais elle n'est pas véritablement *dans le cœur*. Car ce qui est véritablement dans le cœur ne peut être [...] suspendu par le temps ni par les circonstances [...]. [...] De même que le moi ne peut pas suspendre sa vie, de même,

¹¹ *Ibidem*, p. 3.

¹² L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milan 1999, p. 151.

¹³ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 3.

¹⁴ *Ibidem*, p. 5.

quand le cœur est moral, quand le cœur n'est pas "démoralisé", c'est comme si cette tension au "plus", à quelque chose de plus ne venait jamais à manquer. » Il n'y a pas de répit, mes amis, parce que nous parlons ici du cœur, pas des œuvres. « Le problème est réellement notre cœur ».¹⁵

Comment combattre cette démolition ? À ce stade de la réflexion, don Giussani souligne encore une fois la valeur de l'amitié entre nous, de notre compagnie, de notre Fraternité, en explicitant sa mission : « Notre compagnie doit surtout nous aider à lutter contre cette "démolition", elle voudrait être le principal instrument contre cette "démolition" ».¹⁶

Mais comment peut-elle nous aider dans cette lutte, afin que le Christ pénètre dans le cœur ? Nous le voyons clairement quand cela se produit :

« Très cher père Julián, je reviens du Chemin de Croix d'hier soir à Caravaggio, après des années d'oubli total du Vendredi Saint. J'ai toujours eu le prétexte du travail, qui me faisait manquer ce moment sereinement, sans le moindre doute. En fin de compte, je n'en ressentais pas le besoin. Cette année, qui sait pourquoi, j'ai trouvé le temps et j'ai compris que la question est de savoir sur quoi repose mon cœur. C'est comme si j'étais revenue à l'origine de tout. À l'époque du Triduum pascal des étudiants avec don Giussani à Caravaggio, c'était une des choses qui m'avaient foudroyée, quand j'avais vingt ans. Et cela m'a "renversée" hier soir aussi, mais avec une douleur déchirante, en entendant le chant *Cristo al morir tendea* [Le Christ allait mourir] et la question poignante de Marie : "Allez-vous le quitter pour un autre amour ?" Cela m'a frappée parce qu'elle ne dit pas : "pour le péché" ou "pour le mal", mais : "pour un autre amour". Ce matin, je me suis posé des questions que je ne me posais plus depuis des décennies et que, peut-être, je ne m'étais jamais posées. Je me suis demandé pourquoi l'Église nous repropose tous les ans la Semaine Sainte. Nous laissons si souvent passer ce temps comme un moment qui, en fin de compte, ne change rien en nous, dans notre vie, parce que, de toute façon, "nous savons déjà" et qu'il n'y a rien à remettre en ordre ! Nous attendons qu'il passe vite pour recommencer à nous occuper de questions concrètes : le travail, la fin du mois, les enfants, la maison, la voiture, les fêtes d'anniversaire, les groupes de Fraternité (en quoi sommes-nous donc frères ?), les vacances du mouvement ou à la mer avec les amis. Pourtant, l'Église brise, fait littéralement voler le temps en éclats, pour rouvrir cette blessure qu'est mon humanité. Parce que toi, mon amie, mon mari, ma femme, mon enfant et chaque mouvement de mon cœur, toi, qui es tout pour moi, tu ne vivras pas pour toujours et tu me trahiras, et moi je te trahirai et je me trahis moi-même ; toi, que j'aime si

¹⁵ *Ibidem*, p. 4.

¹⁶ *Ibid.*

profondément, tu n'es pas capable de tenir la promesse que tu as pourtant suscitée en moi. En quoi donc mettre mon espérance, que mon cœur ne cesse de demander ? Voilà ce que l'Église nous repropose tous les ans : découvrir les blessures de chaque jour et, dès le Mercredi des Cendres, reconnaître que nous avons besoin de tout pour nous ramener à l'attitude la plus vraie, qui est de mendier. La réponse ne nous est pas donnée, mais elle s'impose à un cœur mendiant et qui, le troisième jour, court, dans une aube nouvelle. »

Voilà le rôle de la compagnie. Pour moins que cela, il ne vaudrait pas la peine d'y rester. « Notre compagnie, insiste don Giussani, doit descendre plus profondément, et elle doit nous concerner nous-mêmes, elle doit concerner notre cœur »,¹⁷ elle doit nous introduire, comme le dit l'école de communauté, nous pousser vers « un rapport profondément personnel avec Lui »,¹⁸ avec le Christ.

Mais, une fois arrivés à ce niveau, explique don Giussani, au niveau où je te reconnais, ô Christ, c'est-à-dire au niveau du cœur, nul ne peut déléguer à d'autres une réponse qui ne peut que lui appartenir. Comme le montre la lettre que je viens de lire, « c'est une responsabilité que l'on ne peut pas décharger sur la compagnie. Le cœur est le seul lieu où tout se passe comme s'il n'y avait pas de partenaires [...]. Dans une équipe où chacun joue son rôle, l'un entraîne l'autre, et il en est ainsi dans le mouvement, dans les activités du mouvement. Mais pas ici ! C'est pourquoi notre compagnie semblera étrange : c'est comme une compagnie sur laquelle on ne peut pas se décharger. »¹⁹

3. Le Christ, espérance d'accomplissement

Pourquoi don Giussani insiste-t-il tant sur la nécessité que le Christ pénètre le cœur ? La raison en est simple : sans le Christ, le cœur reste insatisfait. Et l'expérience nous montre que le cœur ne peut pas tricher, parce qu'il est objectif et infaillible. Comme le rappelle le premier chapitre du *Sens religieux*, en tant que critère de jugement, le cœur est objectif : en effet, nous trouvons les exigences originelles en nous, nous ne pouvons pas les manipuler, elles nous sont données avec la vie elle-même. Pour cette raison, le cœur est infaillible en tant que critère : les exigences élémentaires sont infaillibles, au point qu'elles démasquent sans cesse les réductions et les images que nous nous faisons de ce qui devrait répondre à la soif du cœur ; le sens d'insatisfaction que nous éprouvons face à notre chaos personnel ou familial, mais également face à un succès professionnel, est un signe évident.

¹⁷ *Ibidem*, p. 4.

¹⁸ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 238.

¹⁹ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 4.

Dans cette insistance de Giussani, nous voyons toute son estime à notre égard, sa passion pour chacun de nous. Il incarne véritablement une compagnie vraie, celle qui ne cesse jamais de nous rappeler la seule chose qui puisse satisfaire notre cœur. En effet, « l'absence du Christ démolit et déprime, elle met l'humain dans une condition de dépression stable. Moins d'occasions de Ta présence, ô Christ, impliquent moins d'humanité pour mon cœur et pour le tien ; moins d'occasions de Ta présence, ô Christ, impliquent moins d'humanité dans le rapport de l'homme avec sa femme, de la femme avec ses enfants, avec [en conséquence] ce prolongement qui supplée à la véritable affection, à l'amour réel, à la charité, à la gratuité du don de soi [et qui est la] prétention. Moins d'occasions de Ta présence, ô Christ, impliquent moins d'occasions d'humanité pour [...] toutes les personnes qui se serrent autour de toi »,²⁰ autour de nous.

Quel est le contraire de la démoralisation du cœur et de la dépression de l'humain, que semble impliquer le fait de grandir ? « Le contraire de la “démoralisation” », ce dont nous avons tous besoin, « c'est l'espérance ». Notre amie aussi nous en témoignait. Ce que don Giussani nous dit est visible de manière impressionnante chez toute personne qui fait une véritable expérience d'humanité, qui est loyale avec ce qui arrive dans sa vie. Mais quelle espérance ? De quelle espérance s'agit-il ? De l'espérance de sa propre destinée, de son propre accomplissement. Comment est-ce possible, avec toutes les erreurs, les faillites, les contradictions qui se répètent, se multiplient et s'accumulent ? « Cette espérance n'existe que là où Dieu a parlé à l'homme. » Le contenu de cette espérance est en effet ce « que l'ange a [dit] à Marie : “Rien n'est impossible à Dieu”. Je crois que tout est là. L'homme nouveau, que le Christ est venu éveiller dans le monde, est celui pour qui cette affirmation est le cœur de la vie : “Rien n'est impossible à Dieu”. Où Dieu n'est pas le “Dieu” de nos pensées, mais le vrai Dieu, celui qui est vivant, celui qui s'est fait homme, c'est-à-dire le Christ. »²¹

La Bible nous le rappelle : « Moi, je suis le Seigneur, le Dieu de tout être de chair. Y a-t-il quelque chose qui me soit impossible ? »²² « “Rien n'est impossible à Dieu” ! Cette phrase marque donc le début de la véritable histoire de l'humanité, le début de la grande prophétie du peuple d'Israël, elle marque le début de l'histoire du peuple nouveau, du monde nouveau, dans l'annonce de l'ange à Marie, et elle marque le début de l'ascèse de l'homme nouveau, le début de la perspective et du mouvement de l'homme nouveau [...]. [...] En l'entendant dire : “Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un

²⁰ L. Giussani, *Si può vivere così*. Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 28-30 avril 1995, suppl. *Litterae Communionis-Tracce*, n° 6, 1995, p. 22.

²¹ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 5.

²² Jr 32, 27.

riche d'entrer dans le royaume de Dieu", les apôtres demandèrent : "Mais qui donc peut entrer dans le royaume des cieux ? Qui donc peut être sauvé ?". Et ils étaient pauvres comme Job, le peu qu'ils avaient, ils l'avaient laissé. Jésus répondit : "Aux hommes c'est impossible, mais à Dieu tout est possible !" ».²³

Voilà le fondement de l'espérance, de la possibilité de se sauver de la dé-moralisation, de l'affaiblissement de la tension du cœur vers ce pour quoi il est fait : Dieu est devenu un homme, le Christ. « Un homme nouveau est entré dans le monde et, avec lui, un chemin nouveau » :²⁴ l'impossible est devenu possible. L'affiche de Pâques rappelle cela de manière émouvante : « Depuis le jour où Pierre et Jean ont couru au tombeau vide, puis L'ont vu ressuscité et vivant parmi eux, tout peut changer. Depuis ce moment et pour toujours, un homme peut changer, peut vivre, peut revivre. La présence de Jésus de Nazareth est comme la sève qui, de l'intérieur – mystérieusement mais assurément – reverdit notre aridité et rend possible l'impossible : ce qui ne nous est pas possible n'est pas impossible à Dieu. Ainsi, une humanité nouvelle à peine ébauchée se rend visible à ceux qui ont les yeux et le cœur sincères à travers la compagnie de ceux qui Le reconnaissent présent, Dieu-avec-nous. Une humanité à peine ébauchée, nouvelle, comme la nature amère et aride qui reverdit. »²⁵

Mes amis, il nous faut donc demander à l'Esprit la simplicité de reconnaître le Christ, de « relever le regard de nous-mêmes vers cette Présence »²⁶ qui est venue à notre rencontre, et de la laisser pénétrer notre cœur, comme l'aube d'un nouveau jour.

Il nous faut uniquement la simplicité. « Tout se résume à avoir un cœur d'enfant. » Qu'est-ce que cela signifie ? « Relever la tête de nos problèmes, de nos projets, de nos défauts, des défauts des autres, pour regarder le Christ ressuscité. "Relever le regard de soi vers cette Présence". C'est comme si un vent devait nous arracher tout ce que nous sommes : le cœur redevient alors libre, ou mieux, il devient libre : il continue à vivre dans la chair, c'est-à-dire qu'il se trompe comme avant [...], mais c'est comme si quelque chose d'autre était entré dans le monde. Un homme nouveau est entré dans le monde et, avec lui, un chemin nouveau : "Voici que s'ouvre dans le désert un chemin nouveau : ne le reconnaissez-vous pas ?" Dans le désert du monde s'ouvre un chemin, c'est-à-dire que s'ouvre la possibilité que des œuvres se réalisent, mais surtout qu'une œuvre se réalise. Les "œuvres" sont l'expression de l'humain ; tandis que l'"œuvre" est une humanité nouvelle, une compagnie humaine nouvelle. »²⁷

²³ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 5.

²⁴ *Ibidem*, p. 6.

²⁵ L. Giussani, *Communion et Libération*, Affiche de Pâques 2018.

²⁶ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 6.

²⁷ *Ibid.*

Il n'y a aucune autre possibilité de retrouver l'enthousiasme du début que nous pouvons avoir perdu en vivant : « Sans cette simplicité, sans cette pauvreté, sans la capacité de relever le regard de nous-mêmes vers cette Présence, il est impossible qu'une compagnie dissipe à elle seule l'embarras foncier [...], [qu'elle] devienne véritablement une aide pour progresser vers le destin [...]. Il faut lever le regard de moi-même vers cette Présence, la présence du Christ ressuscité. »²⁸ Relever le regard de nous-mêmes pour le tourner vers Sa présence est la seule possibilité de vivre sa vie en la gagnant et de sauver la compagnie, en dépassant cet embarras foncier entre nous dont parlait don Giussani.

Seul le Christ est en mesure de répondre à l'attente qui nous a amenés ici, comme l'écrivit l'une de vous : « J'attends les Exercices comme cela ne m'est jamais arrivé dans la vie ! », pour citer l'un des nombreux messages qui sont arrivés, chargés de cette attente.

Au point culminant de la crise de 1968, Giussani disait aux amis du Centre Péguy : « Il faut bien qu'une période se termine et qu'une autre commence : celle qui est définitive, mûre, celle qui peut soutenir le choc du temps, et même le choc de toute l'histoire, parce que cette annonce qui a commencé à toucher deux personnes (au premier chapitre de saint Jean), Jean et André, il y a deux mille ans, cette annonce, cette personne est exactement le même phénomène qui nous a attirés ici et c'est le phénomène qui peut nous faire rester dans l'Église de Dieu. »²⁹

Demandons au Christ que, ces jours-ci, il fasse vibrer notre cœur d'affection pour lui : c'est la seule chance de le connaître vraiment, d'une manière qui ne soit ni notionnelle ni intellectuelle. Associons-nous donc à l'invocation que don Giussani emprunte au *Stabat Mater* attribué à Jacopone da Todi, lorsqu'il commente la version musicale de Dvořák : *Fac ut ardeat cor meum in amando Christum Deum ut sibi complaceam* (fais que mon cœur brûle d'amour pour le Christ Dieu, afin que je puisse lui plaire). « Fais en sorte que tout brûle en moi ! Tout, tout jusqu'au dernier cheveu. Fais en sorte que tout brûle en moi, moi qui suis indigne et pourtant fait pour chanter : "Je t'adore, ô Rédempteur". Quelle liberté, quelle ardeur de le reconnaître ! »³⁰

Comme vous l'avez vu en entrant dans la salle, nous avons pensé vous proposer cette année une courte citation de don Giussani se référant au morceau que nous écoutons, chaque fois que vous entrez, pour nous aider à mieux nous

²⁸ *Ibidem*, p. 6-7.

²⁹ L. Giussani in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 413.

³⁰ L. Giussani, « La festa della fede », in *Spirito Gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidata da Luigi Giussani* [« Spirito Gentil », le début d'un air de *La favorite* de Donizetti que don Giussani aimait particulièrement, est aussi le titre de la collection musicale qu'il a dirigée], par S. Chierici et S. Giampaolo, Bur, Milan 2011, p. 289.

imprégner de ce qui arrive. Les morceaux que nous proposons, comme vous le savez, ne sont pas choisis au hasard : au fil du temps, don Giussani nous a introduits à chacun d'eux, en raison de la puissance qu'ils peuvent avoir pour nous rendre le silence plus facile. Ceux qui ont regardé les images du Caravage pendant qu'ils écoutaient le *Fac ut ardeat* en ont sûrement fait l'expérience. Ce n'est pas la même chose d'être distrait ou de jouer avec son téléphone portable, ou bien de se laisser ébranler par ce qui est sous nos yeux : prêter attention nous permet de ne pas réduire la portée de ce qui arrive.

Considérons par exemple ce que don Giussani a dit à propos d'une œuvre de Mozart, la *Grande messe en ut mineur*, que nous avons souvent écoutée lors de nos rencontres : « Ce très beau chant nous aide à nous recueillir dans un silence plein de gratitude, si bien que, dans le cœur, peut naître, peut éclore la fleur du "oui" grâce auquel l'homme peut agir et devenir collaborateur du Créateur [...] : amoureux du Créateur. Ce fut ainsi pour la Vierge Marie [...] : un rapport sans frontières lui remplissait le cœur et le temps. Si l'intensité religieuse de la musique de Mozart – dont le génie est un don de l'Esprit – pénètre dans notre cœur, dans notre vie, avec toutes ses inquiétudes, ses contradictions et ses peines, notre vie serait aussi belle que sa musique ». ³¹

Avec vous, je souhaite me laisser toujours plus éduquer par le charisme à vivre le silence, ce silence, qui est « avoir le cœur et l'esprit pleins des choses les plus importantes », de la Présence la plus décisive pour la vie. « Le silence [...] coïncide avec ce que nous appelons mémoire. » Durant ces jours que nous allons vivre ensemble, « la mémoire sera favorisée par la musique que nous entendrons ou les tableaux que nous verrons [sur les écrans] ; nous nous disposerons ainsi à regarder, à écouter, à ressentir, avec l'esprit comme avec le cœur, ce que, d'une manière ou d'une autre, Dieu nous proposera », ³² pour nous laisser entraîner, emporter par lui.

Toutes nos tentatives – le choix d'une certaine musique, des chants et des images – servent pour apprendre à laisser de la place à un Autre, qui est d'ailleurs la seule, grande raison qui peut nous avoir conduits ici aujourd'hui.

Je vous rappelle donc une attention spéciale envers le silence, pendant ces jours-ci, lors des déplacements entre les hôtels et le parc des expositions, lors de l'entrée et de la sortie des salles. Le geste que nous allons vivre dépend beaucoup de la collaboration de chacun de nous : je demande, pour moi et pour nous tous, que nous ne perdions pas cette occasion.

³¹ L. Giussani, « Il divino incarnato », in *Spirto Gentil...*, op. cit., p. 55.

³² L. Giussani, *Dare la vita per l'opera di un Altro*, Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 8-10 mai 1992 ; suppl. *CL-Litterae Communionis*, n° 6, 1992, p. 5.

MESSE

Liturgie de la Sainte Messe : At 13, 26-33 ; Ps 2 ; Jn 14, 1-6

HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO

Le soir où, anticipant le sacrifice total de sa mort et la gloire de sa résurrection, il donne tout de lui-même, il donne sa chair à manger et son sang à boire, Jésus rencontre la résistance, la démoralisation, l'incompréhension des siens. Mais il se sert de la question de Thomas – « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas. Comment pourrions-nous savoir le chemin ? » – pour s'abandonner à une manifestation incroyable, géniale et définitive de sa tendresse, de sa passion pour la destinée de l'homme. Il dit, de toute évidence : « Je suis la vérité » ; il dit également : « Je suis la vie », mais, avant cela – aucun homme ne l'avait jamais dit et jamais personne n'aurait pu le dire après lui – : « Je suis le chemin », c'est-à-dire : « Je suis cette initiative de communion, cette présence pleine de passion pour ta destinée. Je ne suis pas que le chemin : je te tiens compagnie tout au long du chemin, à chaque pas de ton chemin ». C'est ce qui arrive ce soir, en cet instant, vingt et un siècles plus tard. « Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ? »

Samedi 28 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Wolfgang Amadeus Mozart, *Grande Messe en do mineur*, K 427

Herbert von Karajan – Berliner Philharmoniker

« Spirto Gentil » n° 24, Deutsche Grammophon

Angélus

Laudes

■ PREMIÈRE MÉDITATION

Julián Carrón

**« Nous avons reconnu l'amour
que Dieu a pour nous et nous y avons cru ! »**

Il y a un « voyage »³³ à faire pour parvenir à la connaissance du Christ au sens biblique du terme, comme le disait don Giussani, si nous ne voulons pas être prisonniers de l'embarras ressenti quand notre cœur s'éloigne de lui.

Formulons tout de suite la perspective que Jésus nous présente : où veut-il nous emmener ? Nous l'avons entendu dans le *Regina Cæli* dimanche dernier : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît, et que je connais le Père ».³⁴ Commentant ces paroles, le pape François disait : « Jésus ne parle pas d'une connaissance intellectuelle, non, mais d'une relation personnelle, de prédilection, de tendresse réciproque, reflet de la relation intime d'amour entre Lui et le Père ».³⁵ À moins que cela, on ne connaît pas le Christ et le Père. Jésus veut nous conduire, nous ses brebis, à la même connaissance, au même niveau d'intimité que lui, le berger, vit avec le Père : voilà la perspective.

Quel chemin le Mystère emprunte-t-il pour nous conduire à cette connaissance ? « Dieu est tout en tout », le Seigneur est tout, nous a bien souvent rappelé don Giussani : « Le Seigneur est tout, non en vertu de notre affectivité, parce que nous “sentons” qu'il est tout, non en vertu de notre volonté,

³³ C. Chieffo, « Il viaggio », in *Canti*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 232-233.

³⁴ *Jn* 10, 14-15.

³⁵ François, *Regina Cæli*, 22 avril 2018.

parce que nous “décidons” qu’il est tout, non en vertu de la morale, parce qu’il “doit” être tout, mais par nature ».³⁶ Voilà la vérité, telle qu’elle est depuis le début. Elle est claire en soi, et ne dépend pas de notre sentiment, de notre volonté ou de notre décision. Mais elle demande à être découverte par l’homme, connue au sens où nous avons employé ce terme, pour pouvoir modeler la vie. Comment, alors, peut-elle pénétrer le cœur ? Seulement quand elle advient.

Voici la condition pour connaître au sens biblique du terme : un évènement. En effet, que le Seigneur soit le Seigneur, c’est-à-dire que Dieu soit tout pour l’homme, qu’il soit familier dans la vie de ses créatures, cela ne s’est pas révélé par une réflexion, comme la conquête d’un « savoir », mais d’une autre manière, qui inverse totalement la direction. Dieu se révèle comme Seigneur de l’homme à travers l’histoire, en intervenant dans l’histoire. Don Giussani écrit : « Le fait que le Seigneur soit tout par nature n’est pas le fruit d’une pensée, d’une réflexion philosophique. Que le Seigneur soit le Seigneur [...] est apparu comme une évidence au sein même de son intervention dans l’histoire », à travers sa « révélation historique ».³⁷

L’histoire biblique – une histoire précise, particulière, constituée de paroles et de faits ponctuels – illustre cette révélation de Dieu. L’historicité devient alors la dimension fondamentale de Dieu qui se communique. C’est exactement ce qui nous est arrivé, dans cette « histoire particulière » qu’est le mouvement.

Écoutez comment Giussani en rappelle les débuts, jusqu’à en préciser l’heure : « Je me le rappelle comme si c’était hier : lycée Berchet, neuf heures du matin, jour de rentrée, octobre 1954. Je me rappelle le sentiment qui m’animait en montant les quelques marches de l’entrée du lycée : c’était l’ingénuité d’un enthousiasme, d’une audace [...]. Je me revois à ce moment-là, le cœur gonflé à la pensée que le Christ est tout pour la vie de l’homme, qu’il est le cœur de la vie de l’homme : c’était cette annonce que ces jeunes devaient commencer à entendre et à apprendre, pour leur bonheur. [...] Je dis cela parce que c’est la seule raison, le seul but, la seule racine à l’origine de notre mouvement. Et si notre mouvement a traversé des moments de déroute, de superficialité ou de distraction, c’est exclusivement parce que ce thème unique de tout notre effort et de toute notre initiative s’est affaibli ou a été oublié. Un grand enthousiasme, donc ».³⁸

Au début de cette histoire particulière se trouve la méthode valable pour chaque moment du parcours qui a suivi. Mais justement parce que la vérité devient présente selon cette méthode – une révélation historique –, elle peut perdre dans

³⁶ Cf. L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris 1989, p. 14-15.

³⁷ *Ibidem*, p. 15.

³⁸ L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, par C. Di Martino, EDIT-Il Sabato, Rome 1993, p. 336, 338.

l'histoire son évidence, son éclat, elle peut s'affaiblir ou être oubliée. Benoît XVI nous en rappelle la raison dans l'encyclique *Spe salvi* : « un progrès qui se peut additionner n'est possible que dans le domaine matériel. [...] À l'inverse, dans le domaine de la conscience éthique et de la décision morale, il n'y a pas de possibilité équivalente d'additionner, pour la simple raison que la liberté de l'homme est toujours nouvelle et qu'elle [...] doit toujours de nouveau être conquise pour le bien. La libre adhésion au bien n'existe jamais simplement en soi. »³⁹

Qui, dans les moments les plus lucides, en se voyant déchoir, ne surprend-il pas en lui-même le désir d'être pris à nouveau ? Comment cela peut-il se faire ? Pour répondre, rien ne peut nous aider davantage que de nous identifier à Dieu, à l'impatience de Dieu, qui veut nous attirer pour que la vie d'aucun de nous ne se perde et qui a utilisé chaque circonstance de l'histoire de son peuple pour se faire connaître toujours plus. Revenons donc au commencement, pour apprendre à nouveau ce que nous pensions savoir déjà.

Je n'ai pas pu relire les pages de von Balthasar, dans le livre *L'engagement de Dieu*,⁴⁰ récemment républié en Italie, sans avoir devant les yeux l'urgence de ce retour aux origines. Sans doute, la conscience, mûrie dans bien des circonstances, qu'il ne suffit pas de savoir déjà ou d'avoir expérimenté quelque chose à un moment donné pour qu'il reste présent, nous rendra-t-elle plus disponibles, plus attentifs à nous laisse surprendre par la manière dont Dieu a fait et fait les choses.

1. Le début : un acte d'élection

« Tous les anciens peuples ont leurs dieux. Mais le Dieu d'Israël se distingue de tous les autres dieux par le fait qu'il constitue, en premier lieu, par l'élection [...] le peuple d'Israël qui l'adore. [...] Au premier commencement de tout il y a, en tous cas, une libre initiative divine [...]. "Si Yahvé s'est attaché à vous et vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples [...], mais c'est par amour pour vous". »⁴¹

C'est en faisant l'expérience d'être choisis que l'on peut reconnaître Dieu. Le dialogue de Moïse avec Dieu l'exprime de manière éclatante : « C'est toi qui avais dit [C'est Moïse qui s'adresse à Dieu] : "Je te connais par ton nom ; tu as trouvé grâce à mes yeux." Maintenant, si j'ai vraiment trouvé grâce à tes yeux, fais-moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai, je saurai que j'ai trouvé grâce à tes yeux. »⁴²

³⁹ Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 24.

⁴⁰ H.U. von Balthasar, *L'engagement de Dieu*, Desclée, Paris 1990.

⁴¹ H.U. von Balthasar, « Le sens de l'ancienne Alliance », in *Ibidem*, p. 19-20.

⁴² Ex 33, 12-13.

« Connaître » signifie trouver grâce à Ses yeux, être l'objet de Sa préférence. « L'ange lui dit alors : "Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu." »⁴³ C'est la préférence, l'initiative que Dieu prend, et non une capacité de l'homme, qui fonde la possibilité de Le connaître et de se connaître. Chacun de nous, le visage de chacun de nous « est » cette préférence, ce geste absolument unique de préférence. Von Balthasar le dit : « L'amour que Dieu me porte fait de moi ce que je suis en vérité et définitivement : il fait parvenir à lui-même le "Je" que Dieu veut voir devant lui et avoir pour lui. L'amour électif recrée le vague "sujet" ou "individu" que l'homme serait de lui-même, et en fait une personne unique. Dieu est absolument unique, et du fait qu'il me choisit en m'aimant d'un amour unique, il fait de moi, dans le rayonnement de son amour, pareillement un être unique ».⁴⁴ C'est impressionnant à entendre !

« Une libre élection et initiative du Dieu libre restent [donc] la figure concrète dans laquelle la grâce apparaît pour les hommes. Maintenant on pourrait penser que cette action gratuite, souveraine, de Dieu le caractérise comme un Seigneur puissant et arbitraire, donc dégrade l'homme en un esclave condamné à la simple obéissance. Mais l'élection libre n'est pas avant tout une révélation de puissance, elle est une révélation d'amour ». Le but de Sa grâce n'est pas de faire de l'homme l'esclave d'un nouveau pouvoir, mais de le libérer. « L'action de Dieu est ma libération. Qu'il m'ait libéré de la maison de servitude d'Égypte, ne peut pas avoir pour but de me placer dans un nouvel esclavage, la servitude sous l'autorité de Yahvé, mais seulement de me conduire, par la marche à la suite de Dieu libre, à ma propre liberté. Le principe de l'élection : la liberté divine, doit coïncider avec le but de l'élection : la participation à la liberté de Dieu lui-même ».⁴⁵

Comment fait l'homme, c'est-à-dire chacun de nous, pour vérifier si ce sont des paroles creuses, ou si le but de l'initiative de Dieu est véritablement de le libérer ? La révélation de Dieu dans l'histoire répond à cette question : c'est par notre participation à la liberté même de Dieu que nous vérifions la promesse de libération faite par Dieu. Je sais que je connais Dieu parce qu'il me rend libre. Mais à une condition : il faut l'accueillir. Il faut que je réponde, que j'accueille sa préférence, car ma libération ne peut avoir lieu sans moi. Pour me libérer, Dieu a besoin de ma liberté. « Si l'action divine d'élection révèle d'abord un tel amour gratuit, la réponse que Dieu attend et dont il a besoin aussi, est assurément un oui docile, obéissant, le oui de celui qui se laisse conduire, mais c'est aussi dès le début un oui d'amour réciproque et reconnaissant ». Ce n'est que si le peuple

⁴³ Lc 1, 30.

⁴⁴ H.U. von Balthasar, « Le sens de l'ancienne Alliance », in *Ibidem*, p. 34.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 21-22.

adhère à l'élection qu'il pourra voir la promesse s'accomplir. « Dieu fera sortir le peuple d'Égypte, lui fera traverser la mer, anéantira les poursuivants, nourrira et désaltèrera miraculeusement le peuple dans le désert, il marchera en avant et, comme colonne de nuée et de feu, marquera exactement les étapes : où et quand la nuée s'abaisse, le peuple doit camper, quand elle s'élève de nouveau, il doit plier ses tentes et reprendre sa marche, toujours derrière le Dieu qui le conduit ». Il est inconcevable que les deux facteurs puissent s'inverser, s'intervertir à un moment donné, « qu'Israël assume une fois la direction et que Dieu marche derrière le peuple. La docilité et l'accord avec les voies du Dieu qui élit constituent la première disposition qui est demandée à Israël. [...] Toute obéissance est éducation à cette liberté. "Soyez saints, comme je suis saint" signifie, correctement compris [...] "Soyez libres, comme je suis libre" ». Être saints, êtres libres, équivaut alors à s'abandonner « librement à la liberté parfaite de Dieu ». ⁴⁶ C'est la condition demandée par le Seigneur pour être vraiment libres.

Mais, comme l'observe très justement von Balthasar, cela implique que le commencement ne devienne « jamais un passé ». Le commencement est « la source dont on ne doit jamais s'éloigner. Même et précisément quand les conséquences sont tirées, la prémisse ne doit pas un instant être oubliée. Notre liberté est inséparable du fait que nous avons été libérés ». ⁴⁷

Notre liberté est indissociable du fait que nous sommes constamment libérés, hier comme aujourd'hui : « Cher Carrón, je viens d'une période difficile. Il y a eu un moment où j'ai pensé que suivre le Christ ne servait plus à rien, et je me suis éloignée en estimant que, au fond, cela ne changerait rien. Mais j'ai alors commencé à vivre mal, tout me semblait insuffisant. Je m'apercevais bien de tout ce mal-être et de ma tristesse, mais j'avais peur de l'admettre. J'avais peur d'admettre que, au fond, j'ai uniquement besoin de Le sentir présent dans ma vie, j'ai besoin de Lui pour accepter des circonstances qu'il faut simplement accueillir. Je ne te parle pas d'une acceptation résignée de la réalité. Je te parle d'une manière nouvelle d'affronter des circonstances nouvelles. Alors, j'ai cédé, je suis revenue, et j'ai commencé à revivre. Si cette compagnie manque, si le Christ présent manque, vivre est impossible ». Si nous sommes détachés de lui, notre vie court à sa perte.

Dès que nous nous emparons de notre liberté, en oubliant qu'elle nous est donnée d'instant en instant, nous la perdons, parce qu'elle est indissociable du fait que nous sommes libérés. Il ne faut jamais l'oublier. « Quand le Seigneur ton Dieu te fera entrer dans le pays qu'il a juré à tes pères, [...] alors garde-toi d'oublier le Seigneur, lui qui t'a fait sortir d'Égypte, de la maison

⁴⁶ *Ibidem*, p. 21-23.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 23.

d'esclavage. »⁴⁸ Toute l'intention pédagogique de Dieu consiste précisément à conduire le peuple à cette conscience : notre liberté est indissociable du fait que nous sommes constamment libérés ; par conséquent, nous ne pouvons jamais nous éloigner de cette source qu'est Son action, Sa préférence, Sa présence. Comme tout changerait, si nous en avions conscience !

Si l'on ne saisit pas la méthode de Dieu, si l'on ne reconnaît pas le lien entre l'expérience de la liberté et Son initiative, on se détache inévitablement de l'origine. Comment ? En pensant qu'elle va de soi, en la traitant comme si l'on savait déjà. Mais à quoi sert ce que l'on sait déjà, face aux circonstances qui nous bousculent ? Nous constatons pourtant que la tentation de Kant est aussi la nôtre : nous détacher de la source, en réduisant la vie chrétienne à une doctrine cristallisée ou à une éthique.⁴⁹ Mais la vie chrétienne est toujours un don gratuit, libre, que Dieu nous fait, elle renaît constamment de son initiative présente, qui se reproduit maintenant ; se détacher de cette source, en la réduisant à ce que l'on a en tête, aux interprétations, signifie retomber en esclavage, qu'on le veuille ou non. Aussi, comme je le disais hier en citant don Giussani, l'erreur fondamentale est de tenir la foi pour acquise, de considérer comme allant de soi le point d'origine de toute la nouveauté que nous expérimentons dans la vie.

Le peuple d'Israël succombe lui aussi sans cesse à cette tentation. Au lieu de seconder Dieu qui agit dans le présent, au lieu de suivre son indication, il décide d'agir par lui-même. C'est une consolation de voir que, tout comme nous, le peuple d'Israël a dû apprendre, pas à pas, en tombant constamment, la méthode de Dieu. Le cas du roi Saul nous éclaire. Totalement influencé par la crainte de la victoire imminente des Philistins, il décide de ne pas attendre le prophète Samuel, comme Dieu le lui avait commandé, et il s'offre lui-même en sacrifice. La situation est urgente, les ennemis sont sur le point de vaincre le peuple, et donc, il agit ! À son arrivée, Samuel lui fait des reproches : « Tu as agi comme un insensé ! Tu n'as pas observé le commandement du Seigneur ton Dieu, ce qu'il t'avait ordonné. »⁵⁰ Saul n'a pas compris. En partant de son analyse de la situation, il pensait avoir compris le sens du commandement du Seigneur, mais il avait oublié que le personnage principal était un Autre. Ce qui intéressait Dieu, en effet, ce n'était pas le sacrifice, mais que le peuple commence à comprendre et à lui faire confiance.

⁴⁸ Dt 6, 10-12.

⁴⁹ « On peut également concéder que, si l'Évangile n'avait pas auparavant enseigné les lois morales universelles dans toute leur pureté, la raison jusqu'à présent ne les aurait pas saisies dans une telle perfection, quoique, une fois qu'elles sont là, on puisse convaincre chacun de leur justesse et de leur valeur au moyen de la seule raison » (I. Kant, *Lettre à F.H. Jacobi*, 30 août 1789, in *Lettres sur la morale et la religion*, Paris, Aubier-Montaigne, 1969, p. 27).

⁵⁰ 1Sam 13, 13.

Le critère qui permet de vérifier si le peuple d'Israël part de l'évènement qui lui est arrivé (la préférence de Dieu, Son initiative à son égard), ou s'il part d'une impression des choses, est le suivant : il s'agit de la manière dont il affronte la réalité. L'histoire de ce peuple montre que, en bien des occasions, la présomption de pouvoir se frayer lui-même le chemin vers la liberté l'a ramené inexorablement à l'esclavage. Cela vaut pour nous aussi. Le résultat est immédiat, et nous l'expérimentons dans notre chair : prétendre nous frayer un chemin vers la liberté à partir de nos impressions et de nos analyses nous conduit toujours à une forme d'esclavage.⁵¹

2. « À cela tu sauras que je suis le Seigneur »

Comment le Seigneur se fait-il connaître jusqu'à entrer dans les entrailles de son peuple, en lui devenant familier ? À travers une méthode bien précise : une initiative continue dans l'histoire, qui a pour but de faire savoir qui Il est, non en termes de définition théorique, mais comme Présence réelle, qui prend soin de son peuple. Il est surprenant de voir comment la Bible lie l'expérience du peuple d'Israël à la connaissance de Dieu. Rien d'abstrait, pas de doctrine cristallisée, mais une promesse qui devient réalité historique. Il s'agit d'une expérience pure, vérifiée, car l'expérience n'est pas totale si elle ne va pas jusqu'à reconnaître l'origine qui la rend possible.

Dieu s'adresse à Moïse : « Parle ainsi aux fils d'Israël : “Je suis le Seigneur !” ». À quoi peuvent-ils le voir, comment peuvent-ils le reconnaître ? « Je vous ferai sortir loin des corvées qui vous accablent en Égypte. Je vous délivrerai de la servitude. Je vous rachèterai d'un bras vigoureux et par de grands châtiments. Je vous prendrai pour peuple, et moi, je serai votre Dieu. Alors, vous saurez que je suis le Seigneur, votre Dieu, celui qui vous fait sortir loin des corvées qui vous accablent en Égypte. Puis, je vous ferai entrer dans la terre que, la main levée, je me suis engagé à donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. Je vous la donnerai pour que vous la possédiez. Je suis le Seigneur ! ». ⁵² Le peuple expérimente qui est vraiment Dieu dans l'accomplissement de la promesse : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage ». ⁵³

C'est ce qu'Israël a appris par l'expérience et qu'il doit conserver. Dieu, en effet, invite chaque membre du peuple à fixer dans la mémoire « quels signes j'ai accomplis parmi eux. Alors, vous saurez que je suis le Seigneur ! » ⁵⁴ C'est

⁵¹ Cf. H.U. von Balthasar, « Le sens de l'ancienne Alliance », in *Ibidem*, p. 23-24.

⁵² *Ex* 6, 6-8.

⁵³ *Dt* 5, 6.

⁵⁴ *Ex* 10, 2.

uniquement si cette action de Dieu est jugée comme telle, reconnue et conservée vivante dans la mémoire qu'elle pourra déterminer l'action de chacun et du peuple entier, en constituant le point de départ pour tout affronter. Toute l'éthique, en effet, toute la manière d'affronter le réel, « découle avec nécessité de ce qui est religieux », à savoir cette action de Dieu. « Ce n'est pas mon rapport avec Dieu, mais le rapport de Dieu avec moi. L'action libératrice de Dieu fonde tout, et ce tout inclut en même temps moi et mon peuple ».⁵⁵

La liberté du peuple s'exprime donc toujours par une réponse à l'initiative de Dieu, qui trouve en cette dernière son origine : « Car moi, le Seigneur, je vous ai fait monter du pays d'Égypte pour être votre Dieu : vous serez donc saints car moi, je suis saint ».⁵⁶ Comme le rappelle von Balthasar, cette invitation signifie : « Soyez libres comme je suis libre ». Dieu s'est montré si vrai, si réel, avec une telle incidence, allant jusqu'à réaliser sa promesse de libération, que les israélites ont été libérés de l'idolâtrie et qu'ils peuvent être libres : « Ne vous tournez pas vers les idoles », vous n'en avez pas besoin, « ne vous faites pas des dieux en métal fondu. Je suis le Seigneur votre Dieu ».⁵⁷

Un autre aspect ne doit pas nous échapper : la connaissance de Dieu ne se réalise pas malgré la rébellion du peuple, mais à travers celle-ci. Le Seigneur se fait connaître précisément en répondant à la rébellion et à l'oubli, comme lors des récriminations d'Israël. Dieu se sert de cette occasion pour lancer un défi à son peuple par une autre initiative : « J'ai entendu les récriminations des fils d'Israël. Tu leur diras [dit Dieu à Moïse] : “Au coucher du soleil, vous mangerez de la viande et, le lendemain matin, vous aurez du pain à satiété. Alors vous saurez que moi, le Seigneur, je suis votre Dieu” ».⁵⁸ C'est toujours de cette manière que Dieu se fait connaître de son peuple. À cela, « ils sauront que je suis le Seigneur, leur Dieu, qui les a fait sortir du pays d'Égypte ». Et il ajoute immédiatement : « ...pour demeurer au milieu d'eux. Je suis le Seigneur, leur Dieu ».⁵⁹

Le but est donc que Sa présence devienne familière (« demeurer au milieu d'eux »), car seule la connaissance progressive de Dieu, une certitude toujours plus grande de sa présence, leur permettra d'affronter sans peur les circonstances : « C'est moi, le Seigneur ton Dieu, [...] qui te dis : “Ne crains pas” ».⁶⁰ Mais on ne cesse pas d'avoir peur seulement parce que quelqu'un nous dit : « Ne crains pas ! ». Il faut que cette présence soit entrée dans les entrailles du moi, et il doit s'agir d'une présence qui s'est montrée crédible au cours de l'histoire. Seule une histoire vécue,

⁵⁵ H.U. von Balthasar, « Le sens de l'ancienne Alliance », in *Ibidem*, p. 33.

⁵⁶ Lv 11, 45.

⁵⁷ Lv 19, 4.

⁵⁸ Ex 16, 12.

⁵⁹ Ex 29, 46.

⁶⁰ Is 41, 13.

en effet, peut fonder assez solidement la confiance. Tout ce que Dieu a fait et continue à faire est « pour que tu saches que je suis le Seigneur » et que tu puisses lui faire confiance. Autrement, ce sont des paroles en l'air.

C'est donc en le vérifiant continuellement que le peuple parvient à reconnaître toujours plus qui est son Seigneur : « Je te livrerai les trésors des ténèbres, les richesses dissimulées, pour que tu saches que Je suis le Seigneur, celui qui t'appelle par ton nom, moi, le Dieu d'Israël ». ⁶¹ Dieu distribue trésors et richesses à son peuple pour qu'il sache qu'Il est le Seigneur, pour qu'il puisse Le connaître toujours plus pour ce qu'il est et entrer en familiarité avec lui, en s'abandonnant à lui dans la confiance. D'autre part, la familiarité avec lui donne accès à de nouvelles profondeurs, cachées à la plupart des gens, dans le rapport avec la réalité.

Malheureusement, souvent, le peuple d'Israël ne comprend pas, il se montre aveugle et borné. Comme le dit la comparaison employée par le Seigneur : « Le bœuf connaît son propriétaire, et l'âne, la crèche de son maître. Israël ne le connaît pas, mon peuple ne comprend pas ». ⁶² Le peuple d'Israël ne comprend pas, il se raidit constamment dans sa présomption, il cède à la tentation d'agir à sa guise. Dieu connaît trop bien ses créatures et il sait que si son action, son initiative ne parvient pas à toucher le cœur, elle restera extérieure à l'homme ; celui-ci, par conséquent, ne le connaîtra pas par l'expérience – une expérience intime, personnelle, profonde, qui ne peut plus s'effacer, au point de déterminer sa manière de vivre la réalité. Aussi, pour contrecarrer ce nouvel obstacle, il prend une nouvelle initiative : « Je leur donnerai un cœur qui me connaisse, car je suis le Seigneur ; ils seront mon peuple, et moi, je serai leur Dieu, car ils reviendront à moi de tout leur cœur ». ⁶³ Ainsi, « ils sauront que moi, je suis le Seigneur leur Dieu. Je leur donnerai un cœur et des oreilles qui entendent ». ⁶⁴

Dieu établira avec son peuple une nouvelle alliance, qui va jusqu'au cœur : « Voici quelle sera l'Alliance que je conclurai avec la maison d'Israël quand ces jours-là seront passés – oracle du Seigneur. Je mettrai ma Loi au plus profond d'eux-mêmes ; je l'inscrirai sur leur cœur ». ⁶⁵ « Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau », ⁶⁶ un cœur qui se laisse pénétrer et déterminer par sa présence.

Les israélites pourront reconnaître la nouveauté de cette alliance à la nouveauté de ses fruits, selon la méthode par laquelle Dieu les a éduqués à le reconnaître présent ; à travers ces fruits, ils sauront qui est le Seigneur. « En ce jour,

⁶¹ *Is* 45, 3.

⁶² *Is* 1, 3.

⁶³ *Jr* 24, 7.

⁶⁴ *Bar* 2, 31.

⁶⁵ *Jr* 31, 31-33.

⁶⁶ *Éz* 36, 26.

je ferai grandir la puissance de la maison d'Israël ; quant à toi, fils d'homme, je te donnerai d'ouvrir la bouche au milieu d'eux. Alors ils sauront que Je suis le Seigneur ». ⁶⁷ « Je vais ouvrir vos tombeaux et je vous en ferai remonter, ô mon peuple, et je vous ramènerai sur la terre d'Israël. Vous saurez que Je suis le Seigneur, quand j'ouvrirai vos tombeaux et vous en ferai remonter, ô mon peuple ! », ⁶⁸ pour que vous ne viviez plus les circonstances comme une tombe.

Dieu prend une initiative nouvelle pour vaincre le formalisme par lequel le peuple entre en relation avec lui. « Le Seigneur dit : “Parce que ce peuple s'approche de moi en me glorifiant de la bouche et des lèvres, alors que son cœur est loin de moi, parce que la crainte qu'ils ont de moi n'est que précepte enseigné par les hommes, eh bien ! j'émerveillerai encore ce peuple par des merveilles de merveilles, et la sagesse de leurs sages se perdra et l'intelligence des intelligents disparaîtra” ». ⁶⁹ Si la relation avec Dieu est formelle, de la bouche et des lèvres, le peuple ne connaît pas le Seigneur ; son cœur, qui est l'organe de la connaissance et de l'adhésion, est loin de lui, et le rapport avec lui se réduit à des préceptes humains. C'est impressionnant ! Mais cela n'arrête pas le Seigneur, qui prend à nouveau l'initiative (« Eh bien : j'émerveillerai encore ce peuple par des merveilles de merveilles »), pour que l'émerveillement soit encore possible et qu'ainsi Israël le connaisse vraiment et puisse lui faire confiance. La voie ne sera pas celle des « sages », ni des « intelligents » : « la sagesse de leurs sages se perdra et l'intelligence des intelligents disparaîtra ».

Nous sommes à l'aube d'un jour nouveau.

3. « Radicalisation » de l'engagement de Dieu vis-à-vis de l'homme

Qu'a fait Dieu pour nous aider à surmonter le formalisme, cet éloignement dans lequel notre cœur le tient et auquel nous succombons si souvent ? Qu'a-t-il fait pour nous permettre de le connaître plus aisément ? Il a pris une initiative audacieuse : il s'est engagé vis-à-vis de l'homme au point de se faire homme lui-même. C'est l'évènement de l'Incarnation. En Jésus, Dieu est devenu une « présence affectivement attirante », ⁷⁰ au point de toucher le cœur comme nul autre. L'homme doit seulement céder à l'attrait victorieux de sa personne. C'est ce qui arrive lorsqu'on tombe amoureux : c'est la présence fascinante de l'être aimé qui éveille en l'homme toute l'énergie affective ; il lui suffit de céder à la fascination qu'exerce la femme qu'il a devant lui. Voilà pourquoi les disciples se sont

⁶⁷ Éz 29, 21.

⁶⁸ Éz 37, 12-13.

⁶⁹ Is 29, 13-14.

⁷⁰ L. Giussani, *L'autocoscienza del cosmo*, Bur, Milan 2000, p. 247.

immédiatement attachés à Jésus. Plus ils étaient avec lui, plus ils s'attachaient. Mais ce n'était « pas un attachement sentimental », nous a toujours dit don Giussani, « ce n'était pas un phénomène émotionnel ». C'était un « jugement d'estime [...], un émerveillement d'estime », ⁷¹ qui faisait qu'ils s'attachaient.

« Jésus était un homme comme tous les autres, c'était un homme sans exception possible à la définition d'homme ; mais cet homme a dit de lui des choses que d'autres ne disaient pas, il parlait et agissait d'une manière différente de tous les autres. Signe de tous les signes. Sa réalité, une fois connue, était perçue, regardée et considérée, par ceux qui avaient été touchés par son appel, comme le signe d'une autre, elle renvoyait à autre chose. Cela apparaît clairement dans l'Évangile de Jean : Jésus ne concevait pas son attrait sur les autres comme une référence ultime à lui-même, mais au Père : à lui pour qu'il puisse conduire au Père ». ⁷² C'est ainsi que Dieu s'est fait connaître et continue à se faire connaître. Jésus le résume ainsi : « Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi ; si vous ne me croyez pas, croyez du moins à cause des œuvres elles-mêmes ». ⁷³

Jésus s'insère dans cette histoire du salut au sein de laquelle le peuple a été éduqué par Dieu à reconnaître à travers ses œuvres qu'il est le Seigneur. Le grand exégète Schlier explique en quoi cette reconnaissance n'est pas automatique, même avec la nouvelle proximité, inouïe, de Dieu envers l'homme en Jésus : « Les actes miraculeux de Jésus, dans lesquels on découvre les actes de Dieu, ces actes ou ces œuvres sont des "signes" dans lesquels l'événement indique plus que lui-même ; ils révèlent et ils cachent en même temps, si bien qu'ils ne peuvent être reconnus que par celui qui se soumet à leur indication, par celui qui est attentif à la Doxa qui s'y manifeste. Ainsi, la foule miraculeusement rassasiée a bien reconnu en Jésus, par le signe qui lui a été présenté, "le prophète qui doit venir dans le monde" (Jn 6, 14s.) et pour cette raison elle veut "le faire roi". Mais Jésus dit de cette même foule : "En vérité, en vérité je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés" (6, 26). Ces gens qui ont vu de leurs yeux le signe (= le miracle de Jésus), ne l'ont cependant pas vu *comme* signe, c'est-à-dire comme l'annonce d'un tout autre rassasiement et d'un pain tout différent ». ⁷⁴ Il ne leur suffisait pas de voir Jésus accomplir un prodige pour comprendre, comme cela arrive souvent pour nous aussi.

Pour nous introduire à cette compréhension, Jésus lui-même nous offre le sens véritable, complet, de ses actions. Schlier écrit en effet : « Comme [...] les

⁷¹ L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, op. cit., p. IX.

⁷² L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, Marietti 1820, Gênes 1999, p. 129.

⁷³ Jn 14, 11.

⁷⁴ H. Schlier, *Essais sur le Nouveau Testament*, Cerf, Paris 1968, p. 300.

actions de Jésus sont des signes, elles sont en rapport étroit avec ses paroles. [...] Le signe débouche sur la parole de Jésus. La parole de Jésus s'appuie sur le signe. [...] Les œuvres de Jésus comme ses paroles sont des "témoignages". [...] Des œuvres comme des discours de Jésus, il est dit que les uns et les autres font venir à la lumière (2, 11 : 9, 3 ; 17, 6) ». Quoi donc ? Le Christ lui-même. « Dans ses paroles et dans ses signes, le premier et le dernier objet de la révélation de Jésus, c'est lui-même. Ses paroles et ses signes sont, en premier comme en dernier lieu, une révélation de lui-même. [...] "Les œuvres que je fais au nom de mon Père me rendent témoignage" (10, 25 ; Cf. 5, 36) ». Le Christ « *témoigne* de lui-même et [...] en lui témoigne du Père ».⁷⁵

Le témoignage de Jésus atteint son point culminant quand il se donne au Père pour le monde. « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous comprendrez que moi, JE SUIS. » L'affirmation « Je suis le Seigneur » (que nous avons vu se répéter tant de fois dans l'Ancien Testament), c'est maintenant un homme sur la croix qui la prononce, et qui ajoute : « Je ne fais rien de moi-même ; ce que je dis là, je le dis comme le Père me l'a enseigné ».⁷⁶ C'est la manifestation suprême du Seigneur, qui permet de connaître Dieu au sens biblique du terme.

Par le partage de Sa vie, Jésus est devenu si familier pour les disciples qu'ils le reconnaissent finalement. Quand il s'assied pour déjeuner avec eux sur la rive du lac, après la résurrection, Jean note dans l'Évangile : « Aucun des disciples n'osait lui demander : "Qui es-tu ?" Ils savaient que c'était le Seigneur ».⁷⁷

À travers le don de soi jusqu'à la mort, l'engagement extrême de Dieu pour le monde atteint son point culminant. La radicalité de cet engagement se voit au type de liberté totalement nouvelle qu'il rend possible. « Dans l'engagement définitif de Dieu pour l'homme en Jésus, se produit la libération définitive, dont nous parlent Paul (*Gal* 5, 1) et Jean (*Jn* 8, 32) : la libération non seulement par rapport aux puissances politiques, mais aussi par rapport à toutes les puissances cosmiques du destin, de la tyrannie du péché, de l'éloignement de Dieu, par rapport aussi à la nécessité de se défendre, d'attaquer, de tuer, à l'assujettissement à ce qui est vain, futile, et finalement à la mort : toutes ces puissances sont, dans leur efficacité, "paralysées", "mises hors de combat", "dépouillées de leur puissance" », par l'action et l'attrait victorieux d'un Autre. « Mais cela n'est possible, poursuit von Balthasar, que parce que ces puissances sont vaincues non pas du dehors ou d'en haut, mais du dedans, car Dieu lui-même "se vide" en son Fils et devient obéissant jusqu'à la mort ».⁷⁸

⁷⁵ *Ibidem*, p. 301-302.

⁷⁶ *Jn* 8, 28.

⁷⁷ *Jn* 21, 12.

⁷⁸ H.U. von Balthasar, « Le sens de la nouvelle Alliance », in *L'engagement de Dieu*, op. cit., p. 37-38.

La nouvelle liberté donnée met en évidence la différence entre la libération politique de l'Égypte et cette libération sans comparaison, bien plus profonde que la première, parce qu'elle concerne tous les pouvoirs, de celui du péché et de l'éphémère à celui de la mort. Cela illustre l'infinie différence de connaissance à laquelle nous sommes introduits. Von Balthasar souligne donc que « l'engagement de Dieu "pour nous" ne consiste donc pas simplement dans un pardon de nos péchés, extérieur, juridique, dont on n'aurait pas conscience ou communiqué seulement après coup, comme beaucoup se représentent l'évènement de la justification ; au contraire, cet engagement nous atteint bien plus profondément, dans notre noyau personnel ». Il nous renouvelle ! Il nous confère une « une dignité personnelle et unique devant Dieu ».⁷⁹

La nouveauté de cette liberté par rapport aux pouvoirs, aux aliénations, au péché et à l'éphémère se manifeste, pour celui qui accepte de Le suivre, dans un parcours humain, à l'intérieur duquel l'origine de cette nouveauté se fait toujours plus claire. Écoutons le récit d'une jeune amie.

« J'ai commencé le parcours de catéchumène l'an dernier. J'ai fréquenté le lycée du Sacro Cuore, à Milan, où je suis arrivée par pur hasard. Le premier Triduum Pascal auquel j'ai participé est resté gravé dans ma mémoire. Je comprenais encore bien peu, mais j'étais attirée par la beauté de cette compagnie de personnes qui avaient une manière différente d'être ensemble. Comment peut-on réunir des milliers de jeunes de dix-huit/dix-neuf ans devant un prêtre ? Ce n'était pas un concert, ce n'était pas un match de foot, et pourtant nous étions tous là, et les paroles que j'entendais ne me semblaient pas éloignées de moi ; au contraire, ce prêtre inconnu parlait de moi. Là, j'ai commencé à percevoir la grandeur de la rencontre que j'ai faite ; j'avais du mal à l'associer au Christ, mais elle a commencé à me fasciner profondément. Pendant ces années de lycée, Jésus m'a donné, comme son visage humain, une grande amie, Lucia. Le regard qu'elle avait sur moi m'intriguait toujours plus. Une fois arrivée à l'université, au début, j'ai cherché des personnes du mouvement, mais ensuite, j'ai tout abandonné. J'ai pensé que ce que j'avais rencontré n'était en fait pas totalement vrai, ou du moins qu'il ne suffisait pas pour ma vie, et que je pouvais très bien vivre sans. En février, après des vacances à Amsterdam avec un groupe d'amis, je suis rentrée à la maison très triste, je me sentais totalement vide ; je me souviens avoir pleuré pendant toute une semaine. À ce moment-là, je suis revenue à l'École de communauté et, ayant en moi un grand vide, j'ai trouvé des personnes avec lesquelles partager le besoin que j'avais ; petit à petit, j'ai recommencé à voir cette différence que j'avais rencontrée au lycée. Pendant ces années passées avec ce groupe d'amis, lentement, j'ai commencé à percevoir

⁷⁹ *Ibidem*, p. 40.

ce qui est à l'origine de cette compagnie, ce que signifie que ces amis sont la mémoire du Christ. L'an dernier, fin janvier, après quatre mois d'action caritative auprès d'une communauté d'accueil de mineurs en difficulté, j'ai demandé à pouvoir entrer dans cette histoire. Chaque fois, avant de commencer l'action caritative, nous lisons ensemble le livret *Le sens de la caritative* ; un passage dit que "ce dont ils ont vraiment besoin, je ne le sais pas, je ne le mesure pas, je ne le possède pas. C'est une mesure que je ne possède pas : c'est une mesure qui réside en Dieu" ; et encore : "Justement parce que nous les aimons, *ce n'est pas nous qui les rendons heureux*. [...] C'est un Autre qui peut les rendre heureux. Qui est la raison de toute chose ? Qui fait toute chose ? Dieu". Ces deux heures d'action caritative n'étaient pas vaines, elles m'ont beaucoup aidée à avoir un regard plus tendre sur moi-même avant tout, puis sur ma famille et mes amis. C'est ce changement en moi qui m'a attirée totalement. En vivant la relation avec Lui, tout a gagné en saveur. Je ne me sentais même plus moi-même, je me suis surprise à aimer les personnes qui m'entouraient de manière totalement nouvelle. Cette beauté ne pouvait pas être le fruit d'une capacité de ma part. Le Baptême [qu'elle a reçu samedi 31 mars, la nuit de Pâques] revient vraiment à dire oui au Christ, avec tout mon désir qu'il me saisisse totalement. Lui seul répond à mon désir infini d'être aimée. C'est dramatique, parce que je suis humaine et libre, c'est une lutte quotidienne : mais cette nostalgie et, en même temps, cette beauté sont si puissantes que Lui seul peut les susciter. Je me surprends face à cette manière toute différente et nouvelle de vivre. Penser que nous sommes ensemble "seulement" parce que nous avons tous reçu une grâce et que nous avons décidé de marcher ensemble en suivant notre premier "oui" donne le vertige. Quelle puissance ! Comment est-il possible, avec mon sale caractère, mes nombreuses erreurs, ma pauvreté, que j'aie devant moi des personnes qui me pardonnent sans cesse et qui me regardent comme un bien pour elles ? Comment mes parents ont-ils pu s'apercevoir de cette différence qui s'est introduite dans ma vie ? Je crois que ce que Jésus peut faire si nous vivons avec lui est vraiment surprenant. Quand je suis en difficulté, je pense que cette rencontre est un piège, que j'aimerais mieux vivre "insouciant et tranquille" comme mes camarades de classe. Mais ensuite, si j'y pense sérieusement, je n'y renoncerais pour rien au monde. Comment pourrais-je le faire, et où irais-je ? »

Des faits comme celui-là, analogues à ceux qui se produisaient quand Jésus marchait sur les routes de Palestine, nous sont donnés pour que nous puissions nous aussi reconnaître Dieu comme le Seigneur dans le présent : « Je suis le Seigneur ». Ce ne sont pas des faits de détail. Ils font partie de la même histoire de salut, qui se produit maintenant. Tout comme, par le passé, les juifs pouvaient s'en désintéresser, nous pouvons nous aussi, maintenant, rester indifférents devant ces faits.

Alors, comment pouvons-nous conserver une liberté par rapport aux pouvoirs, à l'aliénation, à l'éphémère ? Uniquement en restant dans l'origine. Écoutons encore von Balthasar : « Nous n'avons nullement le droit de tourner le dos à la source [l'étudiante de la lettre pensait pouvoir vivre sans cette rencontre, autrement dit pouvoir tourner le dos à la source], qu'est la grâce de Dieu, comme si elle était ce qui est désormais connu à satiété, tel un objet de connaissance ou un trésor devenu nôtre, que l'on pourrait maintenant employer dans le monde et transformer en petite monnaie ». C'est l'illusion dans laquelle nous tombons facilement : penser que nous savons déjà, considérer que nous possédons désormais l'origine, cédant ainsi à la tentation d'agir par nous-mêmes, sans le lien personnel avec cette origine, autrement dit avec sa présence vivante, avec son avènement maintenant. Pourtant, « la source est la bouche de Dieu [c'est l'initiative actuelle, contemporaine de Dieu], dont nous ne pouvons jamais détacher notre bouche. La source est l'évènement constant, par lequel nous sommes installés dans notre vérité qui s'écoule et pouvons rester en elle ».⁸⁰

Une amie m'écrit : « J'attends avec impatience les Exercices. En lisant la Page Une ("Un pas en avant dans la conscience de soi"),⁸¹ je me suis beaucoup retrouvée dans ce que tu dis, que nous pensons déjà savoir et que nous commençons à marcher "de nos propres jambes". Comme tu le dis, la tentation nous guette toujours. En même temps, je vois très bien dans mon expérience la différence abyssale qu'il y a lorsque j'entre dans la journée et que j'affronte les situations difficiles ou les circonstances belles avec un Évènement dans les yeux, main dans la main avec une Présence, ou au contraire quand je ne mise que sur moi. Cette expérience me convainc toujours plus de l'immense pertinence du christianisme pour ma vie et pour la vie de tous ». Cela seul peut nous convaincre. Elle conclut en effet : « Je pense n'avoir jamais été aussi sûre de cela de toute ma vie ».

Alors, « demeurer signifie se recevoir sans cesse soi-même de la grâce et de l'engagement divin [...]. La source est assez riche pour féconder toute notre activité profane, si nous la gardons vivante en nous, sans nous éloigner d'elle. Elle seule est la vraie fécondité, et [notre action] devient d'autant plus grande que nous nous unissons plus intimement à elle, que nous la laissons s'insérer comme origine dans notre propre origine, et la faisons devenir le principe de toutes nos actions. Plus nous nous tenons ouverts à son égard, comme des enfants et des mineurs, dans une attitude d'accueil, plus nous pouvons nous ouvrir au monde, comme des adultes et des majeurs, dans un geste de don ».

⁸⁰ *Ibidem*, p. 65.

⁸¹ J. Carrón, « Un pas en avant dans la conscience de soi », *Tracce-Litterae Communionis*, avril 2018 http://fr.clonline.org/default.asp?id=766&id_n=20503.

Il faut naturellement du temps pour que la source entre dans nos entrailles : « L'exercice de la vie chrétienne comporte que le chrétien apprenne toujours mieux à ne pas quitter l'origine, même dans toute action profane. Nous n'apprenons cela que si nous nous y exerçons consciemment, c'est-à-dire si, écartant la distraction profane [quotidienne], nous nous recueillons sans cesse en revenant à la source. [...] La source coule à travers nous, même quand nous sommes absorbés par nos occupations profanes ». ⁸² Autrement, comment les vivre sans en être accablé ?

Ainsi, de même que Jésus ne peut se détacher du Père (c'est à son lien avec le Père qu'il veut nous faire participer, comme nous l'avons dit au début), nous ne pouvons pas non plus nous détacher de Jésus présent et vivant et, à travers lui, du Père. « Jésus reprit donc la parole. Il leur déclarait : "Amen, amen, je vous le dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même, il fait seulement ce qu'il voit faire par le Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement." » ⁸³ L'attachement au Christ présent fait partie de la méthode choisie par Dieu pour se communiquer définitivement aux hommes, une méthode qui ne peut être « dépassée ». Il ne s'agit pas, en effet, de quelque chose à « savoir », dont on peut se passer une fois qu'on l'a appris, mais d'une présence présente à accueillir, d'un événement qui arrive maintenant, avec lequel il faut se familiariser. L'Incarnation est la méthode choisie par Dieu pour nous sauver : en Jésus, Dieu est devenu homme, et Jésus relance cette méthode pour toute l'histoire, jusqu'à la fin : « Amen, amen, je vous le dis : si quelqu'un reçoit celui que j'envoie, il me reçoit moi-même ; et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé ». ⁸⁴ Par ces mots, Jésus trace le chemin pour l'avenir, il indique la manière d'entrer en rapport avec lui et, à travers lui, avec le Père. C'est une invitation qu'il adresse à chacun de nous aujourd'hui : sans cela, comment parviendrons-nous à la familiarité avec le Christ ?

Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi Giussani regrette que notre chemin d'appartenance au mouvement ne conduise pas à une familiarité avec le Christ : de celle-ci dépend le vrai changement de notre vie. « Ce changement de l'être est la présence d'un Autre. » ⁸⁵ Le changement ne coïncide pas avec une cohérence, mais avec une présence, une familiarité vécue, comme celle de Jésus avec le Père. Sans elle, le changement serait virtuel et rien ne durerait. Quand la familiarité avec le Christ manque, nous n'avons pas de point d'appui pour vivre, pour affronter les circonstances ; nous restons prisonniers, piégés dans nos impressions : notre manière d'être dans la réalité n'est pas déterminée

⁸² H.U. von Balthasar, « Conséquences », in *L'engagement de Dieu*, op. cit., p. 65-68.

⁸³ *Jn* 5, 19.

⁸⁴ *Jn* 13, 20.

⁸⁵ L. Giussani, *La familiarità con Cristo*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 2008, p. 27.

par l'évènement du Christ mais, comme pour tout le monde, par nos idées toutes faites, nos schémas. Et chacun de nous vérifie dans sa chair, dans son expérience quotidienne, face à chaque défi, dans chaque circonstance, que le « déjà-su » ne suffit pas pour vivre une plénitude maintenant.

4. Sur quoi repose la certitude

Seule une familiarité avec le Christ peut nous apporter la certitude dont nous avons besoin. Autrement, où trouve-t-on sa consistance ? « Dans ce que l'on fait ou ce que l'on a, ce qui revient au même. Ainsi, notre vie n'a jamais ce sentiment [de] [...] certitude pleine [...]. Tout au plus parvient-on à se complaire dans ce que l'on fait ou à se complaire en soi-même ». Vous pensez bien que cela ne dure pas ! « Et ces fragments de complaisance en ce que l'on fait ou ce que l'on est n'apportent aucune allégresse ni aucune joie, aucun sentiment de plénitude sûre, aucune certitude ni aucune plénitude ».⁸⁶

Notre certitude peut se fonder uniquement sur « quelque chose qui nous est arrivé à nous, qui nous est advenu, qui est entré en nous, qui nous a rencontrés [...]. Notre identité, la consistance de notre personne, la certitude du temps coïncide – elle “coïncide” littéralement – avec ce quelque chose qui est arrivé. En parlant de sa fille malade, après avoir dit : “Il est arrivé quelque chose”, Emmanuel Mounier se corrige et dit : “*Quelqu'un* est arrivé” [...]. Quelqu'un nous est arrivé, s'est donné à nous, au point de s'insinuer dans la chair et les os, et dans l'âme [de chacun de nous] : “Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est lui [le Christ] qui vit en moi” ». Nous aussi, quand nous sommes vraiment « pris », nous faisons l'expérience de Marie ou des bergers, ou des mages : notre identité, notre consistance réside dans ce qui est arrivé. Cela implique d'abandonner la position dans laquelle nous nous trouvons pour nous laisser déterminer par la présence d'un Autre, qui nous a préférés avant même notre réponse. Être ainsi aimé « pose un état de fait irréversible » et « définit notre valeur dans le monde ».⁸⁷ Mais il faut l'accueillir.

Pensons au choc que devait ressentir le cœur de Marie chaque fois qu'elle « prenait conscience de ce qui s'était passé », et comment « elle conservait dans son cœur tout ce qui s'était passé ». Imaginons « ce qu'ont ressenti les bergers, ou ce qu'éprouvaient les mages [...]. Ce qui était arrivé se présentait à eux comme quelque chose qui brûlait jusqu'à la conscience de l'attente, qui n'était pas avant tout une réponse à l'attente, mais une présence envahissante ». Pour Marie, pour les bergers, pour les mages, « ce qui était arrivé dominait leur

⁸⁶ *Ibidem*, p. 25-26.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 26-28.

regard et leur cœur, cela dominait la conscience d'eux-mêmes. [...] Cet enfant était eux-mêmes, leur identité, leur certitude, leur plénitude, et ils ne se rappelaient plus ce qui était auparavant. Face à cet enfant, ils ne se souvenaient même plus de leurs aspirations, ils ne raisonnaient même plus sur celles-ci, parce que c'était cet enfant, désormais, qui dictait tout ». ⁸⁸ C'est ainsi qu'ils ont connu le Christ : ils sont arrivés à le connaître par expérience.

La preuve que notre vie est déterminée par la certitude de ce qui nous est arrivé est qu'en elle dominant « l'allégresse et la joie », signes sans équivoque, dont la racine est la tendresse. « La tendresse », attention, « n'est pas de se complaire dans le sentiment que nous ressentons, mais c'est s'abandonner, se sentir pris par l'amour qui nous a pris, par Celui qui nous a pris. [...] C'est comme l'enfant qui écarquille les yeux et qui est plein de ce qu'il voit, sans espace pour le sentiment qu'il éprouve », s'oubliant même lui-même ; « face à ce qu'il voit, il est totalement plein de ce qu'il voit. [...] L'homme ne s'aime lui-même qu'en vertu de ce qu'il a devant lui, dans le Christ, dans ce qu'il a devant lui, dans cet événement ». C'est le but ultime de toute l'action de Dieu. Nous ne sommes jamais aussi pleinement nous-mêmes que quand c'est lui qui prévaut. Quelle expérience don Giussani a-t-il dû faire de cette tendresse de Dieu envers notre chair pour dire qu'elle est « un million de fois plus grande, plus profonde, plus pénétrante que l'étreinte de l'homme envers sa femme, d'un frère envers son frère » !⁸⁹

Sachant combien nous glissons facilement dans l'intellectualisme, don Giussani nous met en garde : « On ne comprend pas cela en raisonnant, mais en regardant [...] l'expérience », en se laissant prendre, attirer, fasciner « à l'intérieur de la conscience de cette identité entre moi et Toi, entre Toi et moi, ou mieux, à l'intérieur de la conscience de cet événement qui s'est insinué en moi, de ce "Toi qui es moi" ». ⁹⁰

Le silence est l'espace donné pour regarder « Toi qui es moi ».

⁸⁸ *Ibidem*, p. 30-31.

⁸⁹ *Ibidem*, p. 32-33.

⁹⁰ *Ibidem*, p. 33.

MESSE

Liturgie de la Sainte Messe : At 13, 44-52 ; Ps 97 ; Jn 14, 7-14

HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL KEVIN JOSEPH FARRELL PRÉFET DU DICASTÈRE POUR LES LAÏCS, LA FAMILLE ET LA VIE

Chers frères et sœurs dans le Christ,

les Exercices spirituels sont un temps propice que le Seigneur nous donne pour faire une nouvelle fois le point sur notre vie intérieure. Pour tous, prêtres et laïcs, il s'agit de mettre à nouveau « devant les yeux de notre cœur » le noyau de notre vie de foi et la vocation spécifique que le Seigneur a donnée à chacun de nous. Voilà les deux éléments dont il faut se réapproprier ces jours-ci : qu'est-ce qui m'a fait devenir chrétien et comment suis-je appelé à « vivre ce monde » en tant que chrétien ? Ces deux éléments sont inséparables : en revenant au noyau fondateur de ma vie de foi, à la rencontre originelle avec le Seigneur Jésus, je retrouve également les raisons profondes et les motivations les plus nobles qui doivent m'animer dans la mission spécifique que le Seigneur m'a confiée, en tant que prêtre ou en tant qu'homme marié, comme parent, comme éducateur, comme personne engagée dans le monde de l'école, du commerce, de l'information, de la politique, de la promotion sociale et comme dans tout autre emploi ou toute autre activité professionnelle.

Nous savons bien que nous sommes tous exposés au danger de nous égayer dans le quotidien, de nous laisser absorber par les nécessités et les tâches matérielles que la vie nous propose sans cesse, si bien que, sans nous en rendre compte, nous risquons de vivre des semaines entières ou même des mois simplement « en faisant des choses ». Nos actions prennent le dessus, mais notre « être » s'appauvrit. Nous entrons alors dans un état de souffrance intérieure, parce que l'action toute seule ne nous satisfait pas ; au contraire, elle nous use et nous laisse vidés, parce qu'elle ne naît plus de la plénitude de ce que nous portons en nous, ou mieux, de ce que nous « sommes » à l'intérieur de nous-mêmes. Elle n'est pas l'expression vivante de notre personnalité, de nos convictions, de notre sensibilité, en un mot : de notre humanité « touchée » par le Christ, par le Seigneur Jésus ; ce n'est qu'une réponse passive aux circonstances de la vie. C'est la douloureuse expérience, que nous faisons souvent, d'avoir perdu notre « centre ». Elle est douloureuse parce que c'est précisément dans ce « centre » de nous-mêmes, dans ce « noyau vital », qu'a eu lieu notre rencontre avec le Christ, et que c'est là, en le rencontrant, que nous nous sommes également trouvés, car, comme le dit une célèbre phrase du Concile Vatican II : « En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du

Verbe incarné. »⁹¹ Ainsi, lorsque je perds ce « centre », habité par mon « moi » le plus authentique et par « le Christ en moi », émergent alors dans mon for intérieur des questions angoissées : pourquoi fais-je tout ce que je fais ?

L'Évangile de la liturgie d'aujourd'hui nous présente un désarroi de ce genre même chez l'apôtre Philippe. Sa première rencontre avec Jésus avait été accompagnée par la certitude immédiate qu'il avait trouvé en lui la Vérité et la réponse à sa soif de sens. Nous pouvons le déduire des paroles enthousiastes qu'il adresse à Nathanaël : « Celui dont il est écrit dans la loi de Moïse et chez les Prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus fils de Joseph, de Nazareth. »⁹² Toutefois, quelque temps plus tard, comme cela apparaît dans l'Évangile d'aujourd'hui, Philippe se montre bien moins sûr de lui. Jésus viens juste de rassurer les disciples en disant : « Dès maintenant vous le connaissez [le Père], et vous l'avez vu »,⁹³ leur faisant comprendre qu'à travers Lui ils peuvent être sûrs d'avoir connu et vu le Père aussi. Cependant, c'est exactement à ce moment-là qu'il entend Philippe lui demander : « Seigneur, montre-nous le Père ; cela nous suffit. »⁹⁴ Où était passée cette « intuition intérieure » que Philippe avait eue dès le début concernant Jésus ? Son cœur n'avait-il pas eu la certitude inébranlable qu'il avait rencontré Dieu précisément en cet homme, dans ce Jésus qu'il avait connu en Galilée ? Ce sont ces moments d'égarement que nous vivons, nous aussi, lorsque la certitude d'avoir rencontré en Jésus la Vérité, et qu'en Lui Dieu lui-même s'est fait présent dans notre vie, paraît s'affaiblir, presque comme un souvenir flou d'un passé lointain.

Voilà donc la grâce des Exercices spirituels. Ils sont le temps que Dieu nous offre pour empêcher que notre « moi » se dissolve et, avec lui et avant lui, notre foi qui en est la racine. Nous nous demandons pourtant : comment nous retrouver nous-mêmes ? Comment redonner vie à notre foi ? Revenons encore une fois à l'Évangile d'aujourd'hui, dans la tentative de trouver une réponse. Jésus s'aperçoit du désarroi de Philippe et, après l'avoir doucement réprimandé, dialogue avec lui avec beaucoup de miséricorde. Notamment en ce moment de peu de lucidité de son disciple, il lui ouvre son cœur, en lui révélant le mystère le plus intime de sa personne : « Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! »⁹⁵ Si en Jésus rayonnent la sagesse, la sainteté, le pouvoir sur le mal, la clarté de jugement et l'autorité dans le parler, c'est parce que le Père est présent en lui et qu'il vit lui-même constamment immergé dans

⁹¹ Concile Vatican II, Constitution pastorale sur l'église dans le monde de ce temps *Gaudium et spes*, 22.

⁹² *Jn* 1, 45.

⁹³ *Jn* 14, 7.

⁹⁴ *Jn* 14, 8.

⁹⁵ *Jn* 14, 10.

le Père. « Le Père qui demeure en moi fait ses propres œuvres. »⁹⁶ L'immanence réciproque du Père et du Fils est à l'origine de toute la fécondité et de la plénitude de vie qui rayonnent de la personne du Christ. Si nous y réfléchissons bien, c'est précisément cette plénitude de sainteté, de sagesse et d'intelligence de la réalité qui nous manquent, c'est pourquoi nous nous sentons souvent vides et insatisfaits. Eh bien, Jésus révèle à Philippe qu'à travers la foi peut se reproduire en chacun de nous cette même réalité qui caractérise le Fils : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais ». ⁹⁷ Jésus révèle que, comme le Père vit dans le Fils et œuvre en lui, de la même manière, par la foi, le Fils peut vivre en chacun de nous et œuvrer en nous. Mais la foi qui fait « vivre le Christ en nous », en nous communiquant sa sainteté et sa sagesse, n'est pas de l'autosuggestion. C'est l'accueil raisonnable du témoignage d'hommes et de femmes comme nous qui, avant nous, ont rencontré le Christ. Elle naît donc de la rencontre personnelle et tout à fait humaine avec les autres chrétiens, dans lesquels Jésus vit et à travers lesquels il se rend présent à nous aussi. Les Actes des Apôtres, que nous avons écoutés dans la première lecture, nous disent qu'à Antioche de Pisidie, de nombreux païens qui avaient rencontré Paul et Barnabé, ayant vu leur manière d'être et écouté leurs paroles, « étaient dans la joie et rendaient gloire à la parole du Seigneur ; tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle devinrent croyants. »⁹⁸ C'est la même joie qui a émergé en nous lorsque nous avons rencontré pour la première fois des personnes qui présentaient une humanité insolite, différente, nouvelle, qui nous a émerveillés et fascinés, et lorsque nous avons découvert que leur « différence » était précisément due à la présence du Christ vivant en eux. Et l'allégresse qui nous a envahis a été encore plus grande lorsque nous avons découvert que « cette présence exceptionnelle du divin dans l'humain », c'est-à-dire le Christ, était quelque chose qui donnait satisfaction à tous les désirs les plus authentiques et les plus profonds de notre cœur. C'est ainsi que nous nous sommes ouverts à la foi. Voilà la tâche qui vous attend pendant ces Exercices : redécouvrir que la présence du Christ en vous est concrète et belle, et vous retrouver ainsi vous-mêmes.

Très chers amis, ces jours-ci, demandez la grâce de vous rappeler les visages et les circonstances concrètes à travers lesquelles, un jour, le Christ est venu à votre rencontre, et d'être reconnaissants pour le don de la foi reçu ce jour-là. Un jour, pour certains d'entre vous, très lointain dans le temps, pour d'autres plus proche. Et demandez la grâce de comprendre que, à partir de ce jour-là, le Christ ne s'est jamais plus éloigné de vous, même si vous avez souvent per-

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Jn* 14, 12.

⁹⁸ *At* 13, 48.

du la conscience de sa proximité. Demandez que Dieu le Père ravive en vous ces dons de l'Esprit Saint qui vous permettent de saisir la présence du Christ, aujourd'hui encore, dans les défis et dans les circonstances précises que vous traversez, dans les personnes qui sont à côté de vous, en famille et au travail, dans l'histoire de sainteté que la Providence construit avec vous, en se servant même de vos misères et infidélités. Demandez la grâce de pouvoir contempler l'Église avec des yeux nouveaux et, dans l'Église, cette communauté concrète de frères et de sœurs que le Seigneur a mis à côté de vous pour vous soutenir les uns les autres dans la foi. N'oubliez jamais que tout cela est pour vous le corps du Christ ressuscité, le lieu où vous le rencontrez dans l'écoute de la Parole de Dieu, dans les sacrements, dans la prière commune, dans le témoignage de foi. Et demandez la grâce de vous opposer au péché avec fermeté et avec confiance en Dieu. En effet, c'est le péché qui détruit le trésor le plus précieux que nous avons : la présence du Christ en nous ! Qu'il ne nous arrive pas de Le perdre, Lui, et avec Lui tous les bénéfices de la vie chrétienne. Garder la présence du Christ en nous, voilà la plus grande aide que nous pouvons offrir au monde ! Dans sa récente exhortation apostolique sur la sainteté, le pape François lance cette invitation : « Permits-lui [à l'Esprit] de forger en toi ce mystère personnel qui reflète Jésus-Christ dans le monde d'aujourd'hui. Puisses-tu reconnaître quelle est cette parole, ce message de Jésus que Dieu veut délivrer au monde par ta vie ! »⁹⁹ Être un reflet du Christ pour les autres, être une parole de Dieu pour le monde ! Nous sommes tous appelés à cela ! Si le Christ vit en nous, alors tous – même ceux qui ne croient pas ou qui nous sont ouvertement hostiles – en recevront de grands bénéfices, parce que chacun attend cette « parole de Dieu » pour lui. Et cette « parole de Dieu », c'est toi !

Dans l'Évangile d'aujourd'hui, Jésus dit : « Quand vous me demanderez quelque chose en mon nom, moi, je le ferai. »¹⁰⁰ Il ne dit pas : « Vous serez exaucés par Dieu », mais : « Je le ferai », ce qui veut dire : « Moi-même, je le ferai en vous ». Cela veut dire que c'est à travers nous qu'il veut accomplir la mission confiée au Fils par le Père pour la rédemption du monde. Demandons alors, dans la prière, que le Christ accomplisse en nous son œuvre, qu'il accomplisse en nous ses desseins de bien, et qu'il fasse de votre Fraternité, née du charisme de don Giussani, un signe vivant de l'immense amour que Dieu a pour tous les hommes, afin qu'à travers vous beaucoup de personnes puissent connaître la nouveauté pérenne du Christ, notre seul sauveur, unique source de bonheur pour le monde.

⁹⁹ François, Exhortation apostolique *Gaudete et exsultate*, 23-24.

¹⁰⁰ *Jn* 14, 14.

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julían Carrón. Très chère Éminence, au nom de chacune des personnes ici présentes et de tous les adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, je veux vous remercier de tout cœur d'avoir accepté de présider cette eucharistie pendant nos Exercices spirituels annuels. Nous vous remercions pour vos paroles et parce que vous êtes un témoin vivant de la charité et de la sollicitude du pape François, que nous souhaitons suivre de tout notre être, en allant, pleins de confiance, à la rencontre de nos frères les hommes, surtout ceux qui sont dans le plus grand besoin, dans ces temps si difficiles et, en même temps, si pleins de l'espoir d'un nouveau commencement. Merci !

Cardinal Farrell. Merci. Merci à vous tous. Ce que j'ai dit dans mon italien très spécial, c'est qu'il faut que vous soyez, que vous êtes la présence du Christ dans le monde. Il n'y a pas d'autre signe de la bonté de Dieu, de la miséricorde de Dieu, de l'amour de Dieu, que celui qui passe à travers nous. Quel est donc notre mission pour les prochaines années ? Être la présence réelle du Christ dans le monde.

* * *

Regina Caeli

Samedi 28 avril, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie :

Antonín Dvořák, Trio n° 4 en mi mineur, op. 90, « Dumky »

Trio de Prague

« Spirto Gentil » n° 26, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo-Universal

■ SECONDE MÉDITATION

Julián Carrón

« Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez »

Vous avez sans doute appris que le petit Alfie est mort cette nuit.¹⁰¹ Le Pape vient tout juste de diffuser ce tweet : « Je suis profondément touché par la mort du petit Alfie. Je prie aujourd'hui particulièrement pour ses parents tandis que Dieu notre Père l'accueille d'une tendre accolade. »
Levons-nous pour dire une prière.

Gloire au Père...

Veni Sancte Spiritus, veni per Mariam.

1. Pourquoi avons-nous tant de mal à reconnaître le Christ présent ?

Le parcours effectué ce matin nous a montré les innombrables initiatives que prend Dieu pour que ce qui devrait être évident à la raison pénètre dans le cœur des hommes : « Le Seigneur est tout ». Aux difficultés que nous avons vues survenir tout au long de cette histoire, une autre s'est ajoutée, à notre époque, qui rend le chemin encore plus difficile. Dans l'encyclique *Lumen fidei*, le pape François résume la nature de cette difficulté : « Notre culture a perdu la perception de cette présence concrète de Dieu, de son action dans le monde. Nous pensons que Dieu se trouve seulement au-delà, à un autre niveau de réalité, séparé de nos relations concrètes. Mais s'il en était ainsi, si Dieu était incapable d'agir dans le monde, son amour ne serait pas vraiment puissant, vraiment réel, et il ne serait donc pas même un véritable amour, capable d'accomplir

¹⁰¹ Après des polémiques et des affrontements, des appels et des recours au tribunal, l'histoire d'Alfie Evans s'est conclue le 28 avril 2018 : cet enfant de 23 mois était hospitalisé à Liverpool à cause d'une grave maladie neurologique dégénérative difficile à diagnostiquer. Le juge de la Haute Cour britannique avait ordonné le débranchement des machines qui le gardaient en vie.

le bonheur qu'il promet. Croire ou ne pas croire en lui serait alors tout à fait indifférent. »¹⁰²

Don Giussani nous avait déjà avertis de cette difficulté il y a des années. Comme « il est impossible de vivre dans un contexte général sans en subir l'influence », il faut prendre conscience de la réalité dans laquelle nous vivons, du moment culturel dans lequel nous sommes nés : « Nous participons, nous aussi, à cette mentalité selon laquelle Dieu est conçu comme abstrait, ou oublié, voire nié. Ainsi, pratiquement, existentiellement – poursuit don Giussani –, nous finissons par nier que “Dieu est tout en tout” »,¹⁰³ même si nous nous reconnaissons du côté de ceux qui affirment son existence.

Comment cette négation de la présence concrète de Dieu dans la réalité s'est-elle frayé un chemin dans notre histoire ? « La *négation* du fait que “Dieu est tout en tout” est issue d'une irrégion étrangère à la formation des peuples européens. » Cette irrégion « commence, sans que nul ne s'en aperçoive, par un détachement entre Dieu comme origine et sens de la vie (pertinent donc pour ce qui arrive, pour les vicissitudes humaines), et Dieu comme fait de la pensée ».¹⁰⁴ Au début de la négation, il y a un détachement : le détachement de Dieu par rapport à l'expérience. Tout le parcours de ce matin n'était pas qu'une prémisse, un discours préliminaire. C'était plutôt la tentative de montrer de quelle manière Dieu s'est rendu présent comme « le Seigneur » à travers son action dans l'histoire, pour que les hommes ne le détachent pas de leur expérience.

Mais – attention – la racine de ce détachement réside dans une certaine manière de concevoir le rapport entre raison et expérience, dans un certain usage de la raison. Don Giussani le dit : « L'essence de cette question s'explique par la lutte qui se développe autour de la manière de concevoir le *rapport entre raison et expérience* ». Dans l'expérience, la réalité – « une réalité qui nous est donnée, qu'on rencontre, [qui] n'est pas créée par nous » – se propose à notre regard d'hommes. Qu'est donc la raison ? « La raison est ce niveau de la création où elle est consciente de soi [...]. Cette conscience de soi engendre la définition de raison ».¹⁰⁵ C'est précisément cela qui s'est dégradé : au lieu d'être conscience de la réalité qui se révèle dans l'expérience, la raison s'est transformée en « mesure » de la réalité ; la raison a commencé à imposer à l'expérience ses propres limites, c'est-à-dire à soumettre l'expérience à ses propres « mesures ».

Pour redécouvrir que « Dieu est tout en tous », il faut donc, en premier lieu, « la reprise cordiale du terme “raison”, qui est le terme le plus confus

¹⁰² François, Lettre encyclique *Lumen fidei*, 17.

¹⁰³ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op. cit., p. 105.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ *Ibidem*, p. 106-108.

dans le discours moderne ». En effet, si nous utilisons mal la raison, c'est tout notre chemin de connaissance qui en est compromis. Nous le constatons dans les conséquences qui en découlent. « Si on utilise mal la raison, si on l'utilise comme mesure, il peut y avoir [...] trois réductions graves qui influencent tous les comportements »,¹⁰⁶ qui ont des retombées sur la manière dont nous concevons et vivons le christianisme, c'est-à-dire notre rapport avec ce que nous avons rencontré. Commençons par la première.

a) *Au lieu d'un Évènement, l'idéologie*

La première réduction concerne la grande option dans le rapport avec la réalité : soit, comme nous l'avons dit à la Journée de début d'année, le point de départ est ce qui arrive, soit c'est notre impression, une réaction, une idée préconçue. « Sans que l'homme s'en rende compte, c'est comme si, dans son jugement sur les choses, s'introduisait un discours déjà entendu, quelque chose qu'il a ressenti, c'est-à-dire une idée préconçue ». On part d'une idée préconçue, au lieu de partir « des faits, de la suprématie de notre existence, des choses telles qu'elles arrivent, des choses que l'on rencontre »,¹⁰⁷ des événements.

Partir d'une idée préconçue, et non de quelque chose qui arrive, résulte de l'influence rationaliste, et se reflète sur la manière dont on conçoit le christianisme : cela réduit sa nature. Le christianisme n'est plus « le passage, jour après jour, de la Présence [...], du Fait originel, mais sa réduction à un *a priori* abstrait ». ¹⁰⁸ Toutefois, lorsque le christianisme « passe comme une conception, une doctrine, comme une manière de percevoir et de traiter la vie, le christianisme devient lui aussi une idéologie ». ¹⁰⁹ Quel est l'intérêt pour la vie de ce que dit don Giussani ? C'est décisif, parce que, lorsque le christianisme est réduit à une idéologie, il n'est plus capable de changer la vie, de façonner notre rapport avec la réalité. Ainsi, nous pouvons tout savoir, mais étouffer dans le réel. C'est un risque que nous courons : nous pouvons réduire le mouvement au « déjà-su », à une idéologie, à un discours que nous maîtrisons, autrement dit nous pouvons remplacer l'Évènement par notre idée préconçue. Chacun l'exprime dans sa manière d'agir dans la réalité, qu'il le veuille ou non.

L'une de vous écrit : « Un jour, je suis arrivée très triste et pleine d'amer-tume à la fin de la journée, à cause d'une certaine situation qui s'était produite au travail. Fatiguée, j'ai pris en main le texte de la Journée de début d'année et j'ai lu : "Le point de départ du chrétien est un Évènement. Le point de dé-

¹⁰⁶ *Ibidem*, p. 108-109.

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 109-111.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 67.

¹⁰⁹ L. Giussani, « Avvenimento e responsabilità », *Tracce-Litterae Communionis*, n° 4, 1998, p. III.

part des autres est une certaine impression des choses”. Pour moi, ce jour-là, l’Évènement n’a même pas été la dernière de mes pensées. Il n’a vraiment pas été là ! » Cette circonstance l’a amenée à se demander « pourquoi je n’y avais même pas songé », pourquoi il était sorti de l’expérience, de la manière dont elle entrait en relation avec la réalité, et « ce que veut dire que, pour le chrétien, l’Évènement est le point de départ dans tous les rapports ». Pour répondre à ces questions, elle a donc commencé à regarder sa propre expérience et s’est rendu compte que « des circonstances surviennent, même beaucoup plus lourdes et problématiques, où je me découvre ouverte et disponible au Mystère. En les affrontant, je ne me sens pas fatiguée, je ne suis pas accablée ; au contraire, je me découvre plus certaine de qui je suis et de Qui conduit ma vie. La différence dans la manière d’affronter les circonstances réside alors dans le fait que, dans certaines, je me trouve complètement désarmée et ma seule position possible est la demande. Je suis pauvre. Dans d’autres, je sais déjà ; je sais ce qui est juste, ce qu’il faut faire. Avoir compris cela a ouvert une brèche en moi sur ce qu’est le sens de la pauvreté. J’ai vu la relation entre pauvreté et Évènement. Seul un esprit en besoin, ouvert, peut reconnaître l’Évènement qui a lieu maintenant ». Seulement quand on se reconnaît pauvre, seulement quand on a besoin, on se rend compte de ce qui se produit devant soi.

Tout change lorsque le christianisme est l’avènement du Christ, un évènement, lorsqu’il n’est pas réduit à un discours, mais est un fait dans la vie.

Une enseignante qui admet tout avoir (deux belles filles, un bon compagnon de chemin, un certain bien-être économique, la santé, les voyages...), est surprise par la différence entre elle et une collègue du mouvement : tout en ayant tout, il lui « manque » quelque chose que cette collègue a « abondamment ». Cette enseignante est surtout frappée par le fait que sa collègue du mouvement a pu rester en paix au milieu des nombreux torts subis et qu’elle est encore capable de regarder positivement des personnes qui lui ont pourtant fait du mal. C’est ainsi que notre amie l’invite à participer à la vie du mouvement et qu’elle va à une assemblée sur les Exercices, qu’elle lit le livret des Exercices et qu’elle va ensuite à la Journée de début d’année ; cela la change au point que son mari et ses amis en sont émerveillés. Même ses élèves lui demandent ce qui lui arrive. Le fait d’avoir été confrontée à un tel changement n’a pas laissé indifférente sa collègue du mouvement, qui m’écrit : « Si c’est un commencement pour cette femme, c’est un commencement pour moi aussi, parce qu’elle me le transmet, me rendant la simplicité de la rencontre. Je veux être avec elle parce que je vois le Christ se manifester dans son visage, dans son émerveillement, dans sa joie. Et dire “Toi” devient facile, très facile. Il y a quelques jours, dans mon groupe d’école de communauté, nous sommes entrés d’une manière et sortis d’une autre, tous contents, très contents. Il était évident que le Christ était présent,

qu'il se manifestait en elle et qu'il nous touchait aussi : qu'il se manifestait en nous aussi, parce que nous le voyions se manifester. Il se manifeste ! Il faut juste rester pour le voir. Je me rends également compte que, comme tu le dis dans le texte de la Journée de début d'année, nous pouvons avoir des attitudes différentes face à ce qui arrive ; nous pouvons très bien dire : "Bien, que c'est beau, c'est son début", et l'analyser immédiatement, au lieu de le regarder, de le reconnaître comme la méthode choisie par Dieu pour se communiquer en cet instant précis. Néanmoins, lorsque nous restons, ne serait-ce qu'un peu de temps, là où cela se passe, il est très difficile d'éviter d'être touché soi-même. Et c'est quelque chose de très simple. Au début, ce fut ainsi ! »

Attention, ne nous méprenons pas : l'évènement n'est pas une émotion que nous éprouvons. « Je voudrais exprimer un malaise que j'ai ressenti à l'école de communauté », m'écrivit l'un de vous, « parce qu'il me semble qu'on tend à identifier l'évènement avec tout ce qui suscite en nous une émotion, que ce soit une belle journée, "un café en compagnie" (c'est-à-dire toutes les fois où notre compagnie nous procure du bien-être) ou une gentillesse reçue de la part de quelqu'un. Dans mon expérience, je reconnais l'évènement chrétien aujourd'hui uniquement lorsque je vois, en ce qui arrive, les traits uniques de Jésus, c'est-à-dire que je reconnais que ce qui arrive est rendu possible par Jésus de Nazareth, né il y a deux mille ans de Marie, mort, ressuscité et vivant aujourd'hui, parce qu'autrement cette circonstance ne serait pas possible humainement. Il ne doit pas s'agir forcément de quelque chose d'exceptionnel, ce peut être aussi un simple geste de gratuité mais qui, compte tenu du contexte, apparaît exceptionnel, ou bien la capacité de recommencer tous les matins là où la vie qui coupe les jambes ne produirait que cynisme et scepticisme. »

Ces lettres, qu'ont-elles en commun ? La victoire sur l'abstraction. Le christianisme n'est pas un a priori abstrait qui loge dans leur esprit, c'est un Fait, comme il y a deux mille ans, un Fait à regarder et à suivre, qui nous touche et nous change. Comment ces personnes ont-elles rencontré le Christ ? Parce qu'il s'est manifesté dans leur expérience, sous leurs yeux.

Comment, alors, sortir de l'idéologie, de la réduction du christianisme à une idéologie ? Uniquement grâce à la manifestation de l'évènement du Christ ici et maintenant. C'est le christianisme reproposé comme évènement qui peut nous arracher aux idées préconçues et à l'idéologie.

b) *Réduction du signe à son apparence*

Lorsque, dans le rapport avec la réalité, nous partons de nos idées préconçues ou de l'idéologie, dit don Giussani, une deuxième réduction a lieu : celle du signe à son apparence. L'idéologie étouffe, supprime la provocation de la réalité. « Si l'homme cède aux idéologies dominantes, [...] une séparation entre

signe et apparence se produit ; la *réduction du signe à son apparence* en est la conséquence. Plus on a conscience de ce qu'est le signe, plus on comprend [...] le désastre qu'est un signe réduit à son apparence. Le signe [comme nous l'avons toujours dit] est l'expérience d'un facteur présent dans la réalité qui me renvoie à autre chose. Le signe est une réalité dont on peut faire l'expérience, dont la signification est une autre réalité. »¹¹⁰

Chacun de vous peut comprendre immédiatement la nature du désastre dont parle don Giussani : imaginez si votre enfant réduisait à son apparence tout geste que vous, parents, entreprenez à son égard ! S'il s'arrêtait à ce qui apparaît, il ne le percevrait pas comme un signe de quelque chose d'autre, c'est-à-dire de votre amour pour lui. « Ce n'est pas raisonnable, mais tous les hommes sont amenés – par le poids du péché originel qui pèse sur eux – à être victimes de l'apparence, de ce qui apparaît, parce que cela semble être la forme la plus simple de la raison. Un certain état d'esprit fait plus ou moins la même chose avec la réalité du monde et de l'existence (les circonstances, le rapport avec les choses, une famille à fonder, les enfants à éduquer...) : elle accuse leur présence, mais en freinant la capacité humaine à se lancer en profondeur à la recherche du sens, à laquelle le fait même de notre rapport avec la réalité pousse indéniablement l'intelligence humaine. »¹¹¹

Dans ce contexte, Giussani cite Alain Finkielkraut qui, se référant à Hannah Arendt, observe : « L'idéologie [...] n'est pas l'acceptation naïve du visible, c'est sa destitution intelligente ». ¹¹² Et don Giussani commente : « L'idéologie est la destruction du visible, l'élimination du visible en tant que sens de ce qui arrive, l'évacuation de ce qu'on voit, de ce qu'on touche, de ce qu'on perçoit. De cette manière, on n'a plus de rapport avec rien ». ¹¹³

Nous savons tous à quel point nous glissons facilement dans cette « destitution » du visible, dans l'évacuation de ce qui arrive, si bien que rien ne nous parle plus, tout devient plat. Même les signes les plus éclatants sont réduits à leur apparence. Cela n'arrive pas qu'à nous ; nous avons aussi d'illustres pré-décesseurs.

Les disciples avaient été témoins de deux signes de Jésus vraiment éclatants : deux multiplications des pains. Mais quelques jours plus tard, leur manière de réagir met en évidence combien ils avaient réduit ces faits, peut-être inconsciemment, comme cela nous arrive aussi. « Les disciples avaient oublié d'emporter des pains ; ils n'avaient qu'un seul pain avec eux dans la barque. » Jésus les a mis

¹¹⁰ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op. cit., p. 112.

¹¹¹ *Ibidem*, p. 112-113.

¹¹² A. Finkielkraut, *L'humanité perdue. Essai sur le XXe siècle*, Seuil, Paris 1996 ; cf. Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Seuil, Paris 1972, p. 219-220.

¹¹³ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op. cit., p. 113.

en garde en leur disant de se méfier du levain des pharisiens et d'Hérode. Ils ont cru qu'il parlait ainsi parce qu'ils n'avaient qu'un seul pain. Ils se sont donc mis à discuter « entre eux sur ce manque de pains. »¹¹⁴ Ils ne s'étaient pas rendu compte de la réduction qu'ils avaient réalisée. Manifestement, le miracle de la multiplication des pains n'était pas devenu une occasion de faire l'expérience du Christ, de mieux le connaître. À la manière dont ils discutent du manque de pains, on voit en effet que, s'étant arrêtés à l'apparence, ils n'avaient pas compris qui était cet homme qui était là avec eux. Attention, dans ce cas, la justification dont nous usons habituellement n'est pas valable : « S'il était devant nous, pensons-nous, l'apparence ne prendrait pas le dessus et il serait facile de reconnaître le Christ ». Dans cet épisode de l'Évangile, Jésus est là avec eux, sur la barque, en chair et en os. Mais sa présence ne les amène pas à cesser de discuter : que Jésus soit sur la barque n'a aucune importance par rapport à leur préoccupation quant au manque de pain. C'est impressionnant !

Comment Jésus les aide-t-il alors à grandir, à sortir de la réduction du signe à l'apparence ? Il n'accomplit pas un autre miracle (ils en avaient déjà beaucoup vu et n'avaient pas compris ; à quoi aurait servi d'en faire un autre ?) et il ne leur explique pas non plus qui il est. Jésus les incite à ne pas s'arrêter à l'apparence en les provoquant par des questions. Il est impressionnant de voir comment il se comporte. « Jésus s'en rend compte [de leur discussion] et leur dit : “Pourquoi discutez-vous sur ce manque de pains ? Vous ne saisissez pas ? Vous avez le cœur endurci ? *Vous avez des yeux et vous ne voyez pas, vous avez des oreilles et vous n'entendez pas !* Vous ne vous rappelez pas ? Quand j'ai rompu les cinq pains pour cinq mille personnes, combien avez-vous ramassé de paniers pleins de morceaux ?” Ils lui répondirent : “Douze.” “Et quand j'en ai rompu sept pour quatre mille, combien avez-vous rempli de corbeilles en ramassant les morceaux ?” Ils lui répondirent : [...] “Sept.” Il leur disait : “Vous ne comprenez pas encore ?” »¹¹⁵ De cette manière, Jésus les pousse à aller au bout de ce qu'ils ont vu, pour qu'ils tirent de l'expérience faite leur connaissance de lui. Il les éduque à regarder en profondeur ce qu'ils avaient vu et qu'ils voyaient. Autrement, ils auraient continué à réduire tous les autres miracles qu'il aurait faits.

Jésus incite donc les disciples à faire un plein usage de la raison : voilà ce dont ils ont besoin pour ne pas réduire le signe à une apparence. Or, un usage plein de la raison implique une attitude d'ouverture (« cette ouverture

¹¹⁴ Mc 8, 14-16.

¹¹⁵ Mc 8, 17-21.

vivante à l'objet, qui devient une affection »),¹¹⁶ qui est l'attitude originelle dans laquelle nous avons été créés. C'est pourquoi, dit don Giussani, « le cœur du problème cognitif humain ne réside pas dans la capacité d'une intelligence particulière. [...] Le centre du problème est réellement une position juste du cœur, [...] une moralité » :¹¹⁷ au lieu du cœur endurci, de pierre, qui ne se laisse toucher par rien ni personne, un cœur de chair, grand ouvert, qui se laisse blesser par le réel. En effet, l'homme « voit avec les yeux de la raison en tant que le cœur est ouvert-à, en tant que l'affection soutient la tension du regard [...]. L'œil de la raison ne peut voir que s'il est soutenu par l'affection, qui exprime déjà le jeu de la liberté. »¹¹⁸

Mais cette capacité à réveiller entièrement leur raison est une manifestation de la différence du Christ, de son être exceptionnel, de sa « divinité ». Imaginons comme ils devaient se demander : « Qui est cet homme qui est capable d'élargir notre raison de cette manière, et qui nous permet de saisir le sens des choses que nous avons vues se produire, sans pourtant les avoir comprises ? » Nous avons fait la même expérience, nous aussi, avec don Giussani, deux mille ans plus tard. Si nous n'avions pas été éduqués à cette ouverture, si nous n'y étions pas sans cesse éduqués, nous ne verrions rien, même ce que nous avons sous les yeux, sans le réduire.

Ainsi, leur incapacité à comprendre est devenue pour les disciples une occasion supplémentaire de mieux connaître Jésus. Sans sa présence, en effet, ils n'auraient pas compris. C'est sa présence qui, en élargissant leur raison, en les amenant à avoir une juste attitude du cœur, leur fait reconnaître la nature du geste accompli par Jésus. Nous aussi, nous pouvons connaître le Christ par le fait que, à travers l'instrument humain dont il se sert, il nous fait regarder le réel sans être prisonniers de l'apparence. Autrement, Dieu disparaît de l'horizon de la vie, mais pas parce qu'Il n'est pas là. On ne peut pas dire que Jésus n'était pas là et que les disciples n'avaient pas vu deux miracles effectivement éclatants ! Le problème est qu'ils n'étaient pas ouverts pour reconnaître les signes jusqu'à leur point d'origine. C'est pourquoi, si sa présence ne se manifeste pas maintenant et que nous ne sommes pas disposés à la suivre, malgré tous les évangiles et malgré tous les textes de don Giussani que nous avons à disposition, nous ne voyons absolument rien.

« Je t'écris pour te remercier du chemin que nous parcourons, parce que l'appartenance au mouvement a profondément changé ma vie. L'appartenance à la

¹¹⁶ S. Alberto – J. Prades – L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 45.

¹¹⁷ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2007, p. 54.

¹¹⁸ S. Alberto – J. Prades – L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 45.

Fraternité devient un lien de plus en plus profond, qui me libère de mes images et de celles de ceux qui m'entourent. C'est comme si "qui je suis" passait vraiment par cette appartenance. C'est là que je me découvre et que je me connais de plus en plus, de manière inattendue. La dernière fois, tu m'as beaucoup touchée par ce que tu as dit de la joie, mais souvent, je ne fais pas le travail qui me permet de reconnaître l'origine de cette joie. » C'est ce qui arrivait aux disciples. « Ainsi seulement, Jésus peut devenir familier, et je t'assure que c'est le besoin le plus impérieux que j'ai, car ce n'est que lorsque je le reconnais que je recommence à être présente à moi-même, présente et passionnée parce que je suis voulue, et les choses recommencent alors à me parler », c'est-à-dire que la vie est complètement différente. « Et le rapport avec lui l'emporte sur toute chose. »

Qu'est-ce qui l'a rendue certaine d'être arrivée à l'origine de sa rencontre avec le mouvement, de ce qui lui est donné ? Le fait que les choses recommencent à lui parler, qu'elles sont pleines de sens, comme le geste d'amour de ta femme à ton égard ou envers votre enfant. L'auteur de la lettre s'est redécouverte présente à elle-même et a donc reconnu vraiment la réalité. Seul l'événement présent du Christ vainc l'idéologie, c'est-à-dire la réduction de ce que nous voyons. « L'idéologie tend à affirmer comme concret ce qui apparaît, et ce qui apparaît n'est que ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on touche. Mais la manière de regarder propre à l'homme est la raison, qui (tout en le laissant intact) pénètre le contact du moi avec ce qu'il rencontre, l'éclairant et le jugeant, c'est-à-dire reconnaissant l'objet comme renvoyant à autre chose ; en effet, on ne peut juger que s'il y a l'hypothèse d'une profondeur. »¹¹⁹

c) Réduction du cœur au sentiment

La troisième réduction se dégage de ce que nous avons dit jusqu'ici : il s'agit de la réduction du cœur au sentiment. Il est frappant que la provocation de Jésus aux disciples sur la barque ait été : « Vous avez le cœur endurci ? ». On comprend le sens du terme « cœur » si l'on considère la question suivante : « Vous ne comprenez pas encore ? ». Pour Jésus, comme pour toute la tradition biblique, le cœur a une fonction cognitive. Sans le cœur, on ne peut pas comprendre. « Jusqu'à ce jour, le Seigneur ne vous a pas donné un cœur pour connaître »,¹²⁰ dit le Deutéronome. C'est bien l'emploi du cœur qui permet de comprendre les faits. Don Giussani a compris la question en profondeur : « Les faits » (ces faits qui font « revivre l'Événement originel ») doivent « être lus avec le cœur, c'est-à-dire avec la raison affectivement impliquée ». ¹²¹

¹¹⁹ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op. cit., p. 114.

¹²⁰ Cf. Dt 29, 3.

¹²¹ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op. cit., p. 66.

Comme le dit la troisième prémisse du *Sens religieux*, le contraire d'une raison affectivement impliquée est un cerveau « mort et enterré »¹²² (c'est vraiment ce qu'il dit) face à ce qui arrive, comme nous l'avons vu chez les disciples dans leur barque. « Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! »,¹²³ dit Jésus aux disciples d'Emmaüs. Quand le « cœur est lent », notre regard est « mort et enterré » face à ce qui arrive.

Don Giussani indique de cette manière le nœud de la troisième réduction : « À la place du cœur, nous prenons le sentiment comme moteur ultime, comme raison ultime de notre action ». Qu'est-ce que cela signifie ? Que « notre responsabilité est rendue vaine précisément par le fait que nous cédon à employer le sentiment de façon prédominante par rapport au cœur, réduisant ainsi le concept de cœur à celui de sentiment. Pourtant, le cœur représente le facteur fondamental de la personnalité humaine et agit comme tel ; ce qui n'est pas le cas du sentiment, parce que, considéré seul, le sentiment agit en tant que réactivité ; au fond, il est animal ».¹²⁴ Pavese l'écrit : « Je n'ai pas encore compris que est le tragique de l'existence [...]. Et pourtant c'est tellement clair : il faut vaincre l'abandon voluptueux, cesser de considérer les états d'âme comme des fins en soi. »¹²⁵

Don Giussani poursuit : « Le cœur indique l'unité du sentiment et de la raison. Il implique une conception de la raison non limitée, une raison selon toute l'ampleur de ses possibilités : la raison ne peut pas agir sans ce qu'on appelle l'affection ». Pour cette raison, le cœur (en tant qu'unité de sentiment et raison) est « la condition pour une réalisation saine de la raison ». Cette phrase de Giussani m'a toujours frappé : « La condition pour que la raison soit raison est que l'affectivité la pénètre et mette ainsi en mouvement l'homme tout entier ».¹²⁶ Sans cela, nous voyons tout de manière réduite.

Comment sortir de la réduction du cœur au sentiment ? Qu'est-ce qui permet une réalisation saine de la raison ? Une présence. Il n'est pas question de se soumettre à un entraînement particulier. Nous le disions ce matin : seule une présence affectivement fascinante, autrement dit capable d'attirer toute notre affectivité jusqu'à nous aimer, peut élargir notre raison selon sa véritable nature d'ouverture totale à la réalité, comme cela est arrivé aux disciples d'Emmaüs lorsqu'ils ont rencontré Jésus sur leur chemin. Cela paraît intellectuellement difficile à concevoir, mais se comprend très facilement quand cela arrive.

¹²² G. Giusti in L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 54.

¹²³ Lc 24, 25.

¹²⁴ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op. cit., p. 116-117.

¹²⁵ C. Pavese, *Le métier de vivre*, Gallimard, Paris 1958, p. 51.

¹²⁶ L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op. cit., p. 117.

C'est la présence de sa maman qui, en attirant toute l'affection de l'enfant, élargit sa raison. Nous surprenons cela sur le visage émerveillé, totalement ouvert, de l'enfant quand sa maman vient à sa rencontre. Et c'est précisément ce regard grand ouvert, suscité par la présence amoureuse de sa maman, qui lui permet de la reconnaître pour ce qu'elle est, dans toute la profondeur de bien qu'elle porte en elle. Songeons encore aux disciples d'Emmaüs : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant, quand il nous parlait en chemin ? »¹²⁷ Quand cela arrive, il est très facile de le reconnaître. Avant, ils ne comprenaient pas ; Il arrive, « l'esprit revient »¹²⁸ et tout repart. À quoi voit-on qu'ils ont compris et que ce cœur brûlant n'est pas un attachement sentimental ? Au fait que tous deux retournent « à l'instant même » à Jérusalem. C'est toujours une nouvelle manière d'agir dans le réel qui nous dit que quelque chose est arrivé.

Seul un cœur conçu et vécu comme raison et affection, c'est-à-dire non réduit au sentiment, peut intercepter et reconnaître le vrai. Mais, pour que ce cœur se réveille pleinement, il faut une présence : Sa présence. Un cœur ainsi réveillé ne peut pas tricher quand il se trouve face au vrai, sauf s'il se contredit lui-même. Pour cette raison, l'aide décisive du Christ pour le chemin humain est qu'il réveille le cœur de l'homme. Il le remet en marche, parfois même seulement par des questions : « Vous ne comprenez toujours pas ? », empêchant la paresse de prendre le dessus. En se manifestant, le Christ réveille le cœur de l'homme pour qu'il puisse reconnaître Sa différence, c'est-à-dire le vrai, pour qu'il ne le confonde avec aucun succédané. Toute imitation du vrai, toujours fausse, est démasquée.

2. Le besoin d'avoir un lieu qui nous restitue le regard originel

De ce que nous avons vu jusqu'à maintenant émerge le besoin d'avoir un lieu qui nous restitue un regard originel, grand ouvert, et qui le soutienne sans cesse.

Qu'est-ce qui peut nous faire vaincre les réductions décrites, qui nous font voir le réel comme des myopes ? Elles ne sont vaincues que par un évènement. Paradoxalement, ces mêmes réductions, que nous portons en nous comme quelque chose qui nous étouffe, peuvent devenir des occasions pour que le Christ se révèle à nous, et donc pour le connaître sans se détacher de l'expérience. Pour sortir des réductions décrites, en effet, nous avons besoin de rencontrer sa présence. Cela veut dire que nous connaissons le Christ à partir de l'expérience dans laquelle nous voyons sa victoire sur ces réductions.

En nous débarrassant de la myopie avec laquelle nous regardons d'habitude le réel, le Christ suscite un moi avec une capacité de connaître inconnue

¹²⁷ Cf. *Lc* 24, 32.

¹²⁸ Cf. « La mente torna », paroles G. Mogol, musique L. Battisti.

jusqu'à-là. Par conséquent, la seule véritable alternative à l'idéologie n'est pas une doctrine ou une éthique, qui ne sont pas capables d'élargir la raison (nous pouvons bien posséder la doctrine ou être éthiquement « justes », tout en restant fermés) : c'est un moi nouveau, engendré par un événement, c'est-à-dire un moi capable de ne pas rester coincé dans les mécanismes réduits de notre manière habituelle de connaître, comme cela est arrivé à cette jeune fille catalane, que nous avons souvent citée et qui, à l'occasion du référendum, a démasqué la prétention totalisante de l'idéologie.

Combien de fois avons-nous dit que le moi se réveille de sa torpeur, de sa réduction, dans une rencontre ! « La personne se retrouve dans une rencontre vivante ».¹²⁹ La personne qui naît de la rencontre est une créature nouvelle. Cela se voit avant tout dans la capacité de connaître qu'elle acquiert. « La créature nouvelle a une *mens* nouvelle (le *noûs* grec), une capacité de connaître le réel différente des autres. »¹³⁰

On ne retrouve pas le moi seulement au début et une fois pour toutes. Comme nous l'avons vu dans l'histoire du peuple d'Israël et dans l'expérience des disciples, nous sommes sans cesse exposés au risque de retomber dans la réduction de notre moi et du regard que nous portons sur le réel. Comment cette créature nouvelle qui connaît le réel de manière différente peut-elle donc continuer à être vivante, un instant après l'autre ? Cela ne peut se produire que si le Christ reste contemporain, dans un lieu, et que l'on ne se détache pas de Lui. Nous l'avons déjà rappelé : Une « connaissance nouvelle est donc [...] simultanée à l'évènement qui la génère et la soutient continuellement ».¹³¹ La première lettre que j'ai lue cet après-midi en témoignait : « L'appartenance au mouvement a profondément changé ma vie [...], [elle] me libère de mes images et de celles de ceux qui m'entourent. C'est comme si "qui je suis" passait vraiment par cette appartenance. » Pour avoir cette capacité nouvelle de connaître, il ne faut donc pas se couper de l'évènement qui l'engendre. « Puisque l'origine n'est pas une idée mais un lieu, une réalité vivante, le jugement nouveau n'est possible que dans un rapport continu avec [cette réalité vivante, autrement dit] cette compagnie humaine qui prolonge dans le temps l'Évènement initial. » En revanche, « celui qui privilégie ses propres analyses et ses déductions finira par adopter les schémas du monde qui, demain, seront différents de ceux d'aujourd'hui. » Ainsi, conclut don Giussani, « retrouver cette position originelle dans laquelle l'Évènement fait surgir la connaissance nouvelle est l'unique pos-

¹²⁹ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, Bur, Milan 2010, p. 182.

¹³⁰ S. Alberto – J. Prades – L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 96-97.

¹³¹ *Ibidem*, p. 97.

sibilité de ne pas calquer ses préjugés sur la réalité et d'appréhender la totalité de ses aspects ». ¹³²

Si cette Présence qui nous rouvre les yeux ne se manifeste pas constamment dans notre vie, si nous ne la reconnaissons pas et n'adhérons pas à elle, notre regard se rétrécit et nous finirons par nier la présence concrète de Dieu dans le monde, comme le dit le Pape. Cela ne concerne pas que les autres, mais nous les premiers.

Lorsque nous faisons l'expérience d'une connaissance différente, vraiment nouvelle, il est facile de reconnaître cette différence comme signe de Sa présence maintenant. Il y a des personnes qui, sans avoir la moindre formation chrétienne, s'aperçoivent de manière éclatante, brûlante, de la vie différente de ceux par qui le Christ se rend présent. Elles nous témoignent tout l'émerveillement que cette différence suscite en eux, jusqu'à les changer.

Une jeune fille d'origine indienne qui a rencontré le mouvement à Madrid, après avoir été en Italie pour un séjour *Erasmus*, et après avoir été en Inde puis en Angleterre pour tenter de fuir tout ce qui lui était arrivé, écrit au père Nacho, le responsable du mouvement en Espagne :

« Je suis partie en Inde pour vivre une célèbre philosophie. J'ai décidé d'aller là-bas en pensant que je trouverais le bonheur. Et pourtant, rien. C'était sans cesse une déception. Sans cesse. Je croyais qu'ils sauraient mieux m'expliquer qui je suis, parce que c'est comme si j'avais toujours la gorge nouée. Rien. Ce qui est curieux, c'est que, chaque jour, je cherchais à oublier ce qui m'était arrivé, mais les premières personnes à qui je pensais quand je me réveillais le matin étaient les amis de CL que j'avais rencontrés (toi, Anita, Gio, Javi, Marti, Emi, le père Carrón). Je m'efforçais d'effacer ces pensées, mais elles étaient toujours la première chose qui me venait à l'esprit quand j'ouvrais les yeux. Ensuite, j'ai décidé d'aller à Londres. Mais il m'est arrivé la même chose. Tout le temps, j'avais comme la gorge nouée, et cela ne disparaissait d'aucune manière. Je suis sortie avec plusieurs garçons ; rien. Quand j'étais avec d'autres garçons, je ne pensais qu'à Gio », un garçon qu'elle avait rencontré ici en Italie et avec lequel elle avait été liée, « à la manière dont il m'avait aimée, dont il m'avait traitée, au fait que je me sentais la personne la plus précieuse du monde quand j'étais avec lui, et à la manière complètement différente dont il a regardé chaque détail en moi. Ainsi, une fois où Gio est venu à Londres, je lui ai dit que j'aimerais me remettre avec lui » (en effet, elle l'avait fui, lui aussi) « mais il m'a dit non, parce qu'il était sur le point de consacrer sa vie à Dieu. C'est précisément dans la dernière période, où il vivait cette relation si exclusive avec Dieu, qu'il m'avait aimée plus que jamais. Ce qu'il vit doit être quelque chose de très

¹³² *Ibidem*, p. 97-98.

réel pour l'avoir changé ainsi, même si je ne le comprends pas. Après cette période à Londres, ma mère m'a demandé explicitement de ne plus la contacter, parce qu'elle n'arrivait pas à faire face à la douleur d'avoir perdu mon père » (mort quelques années plus tôt) « et qu'elle ne pouvait pas avoir quelqu'un comme moi qui le lui rappelait autant. Parfois, la douleur m'aveugle tellement que je n'arrive pas à dire qu'il y a quelque part quelqu'un qui m'accueille ».

Mais le compte n'y est pas ! Néanmoins, poursuit en effet cette lettre, « il y a quelque chose que je ne peux pas nier et qui continue à me paraître incroyable. Si je pense d'une manière ou d'une autre à quelqu'un par qui je peux dire que je me sens aimée, je pense à vous. Je me rappelle que, au début de mon histoire, quand je lisais ce que Jésus disait et faisait, cela ne m'était pas étranger : j'écoutais, je voyais des personnes qui étaient comme lui, qui parlaient comme lui, qui traitaient leur entourage comme lui traitait le sien. C'est la seule différence que vous avez par rapport à tous les autres. Je commence à me rendre compte maintenant qu'il y a rien de différent en vous par rapport au reste du monde, sauf la rencontre avec le Christ. Et plus je me demande pourquoi vous faites les choses, plus je dois reconnaître que tout ce que vous faites est lié au rapport avec lui. Toi [Nacho], pourquoi aurais-tu choisi de ne pas te marier, de ne pas avoir d'enfants ? De toute autre personne je pourrais penser qu'elle est folle, mais toi, tu n'es pas bête. C'est dans ces faits que le Christ s'approche encore une fois de moi, c'est là où je vois qu'Il ne peut pas être une invention, un mensonge, même si j'en doute mille fois. Ce sont les faits qui m'empêchent de perdre l'espérance. Chaque jour, je me lève en demandant de voir qu'il ne me laisse pas seule. Je ne peux pas affirmer que je suis seule. Je ne peux pas le dire. Cela me surprend de te dire la vérité. Le Christ devait vraiment être quelqu'un comme vous, une personne qui aidait les autres à se comprendre, à regarder le fond de leur cœur et à comprendre qui ils étaient : on était perdu et, quand on le croisait, on se retrouvait soi-même. Exactement comme cela m'est arrivé lorsque je vous ai connus : je me comprends, je me connais plus ; avant, j'étais comme morte. Je ne peux pas nier que j'ai été regardée et traitée comme le Christ traitait et regardait les personnes, comme le petit Zachée, un type qui ne valait rien, comme moi. Le fait est que la seule chose (vraiment la seule) que toutes ces personnes ont en commun est que toutes – toutes ! – ont un rapport personnel et quotidien avec le Christ. J'ai aussi compris un autre aspect : il y a un petit point qui dépend de moi ; cela ne semble rien, mais en réalité, c'est tout : c'est reconnaître tout ce que je t'ai dit. Ma personne se joue dans la décision de croire que tout cela vient du Christ ou de penser que c'est un simple hasard que toutes ces personnes avec ces caractéristiques soient dans le même lieu. Parfois, je vois que je confonds tout et que je trahis tout ce que j'ai vécu auparavant. Et c'est comme si l'oubli des étapes que j'ai

franchies me rendait plus malheureuse, me rendait même plus bête. Mais je ne peux pas oublier ce que j'ai déjà vécu, ce qui est déjà en moi. J'attends alors que cela m'arrive à nouveau ; je Le cherche, je regarde les gens en espérant que ce regard réapparaisse, qu'apparaissent à nouveau ces yeux que je n'échangerais pour rien au monde, ces yeux qui me rendent consciente que j'existe pour une raison, qui m'aiment même si je ne sais rien. J'espère le voir dans toute personne que je rencontre, et parfois, inconsciemment, je regarde le visage de chaque personne, même des inconnus, pour voir si je trouve quelque chose qui Lui appartient, quelque chose de Lui, qui me fasse voir encore qu'Il est là, et qu'Il est là pour moi. Souvent, en effet, la vie, ma vie est plus inquiète, même douloureuse, depuis que je l'ai rencontré, mais elle est aussi quelque chose de plus : elle est vivante. C'est comme s'il était la source de ma vie : j'étais morte et maintenant je vis. »

C'est le témoignage d'un moi né à nouveau grâce à la rencontre avec le Christ. Cette jeune femme ne savait rien du christianisme mais, après avoir rencontré les amis du mouvement, elle peut vivre avec vérité dans un monde où les évidences se sont effondrées, se découvrant à la recherche du Christ dans toute personne qu'elle rencontre, sans crainte d'être contaminée, vivant uniquement de l'émerveillement pour sa présence, de l'enthousiasme toujours nouveau envers lui. « Voilà ce qu'est le christianisme dans l'histoire », avons-nous appris dans l'école de communauté : l'aube d'une humanité différente, d'une communauté humaine différente, c'est-à-dire nouvelle, plus vraie. »¹³³

L'appartenance à une « histoire particulière » – comme la vie du mouvement – a permis à cette fille de faire une telle découverte de soi (« Je me comprends, je me connais plus ; avant, j'étais comme morte [...] j'étais morte et maintenant je vis »), que, tout en ayant fait tout ce qu'elle pouvait pour oublier ce qui lui était arrivé, elle n'a pas réussi à s'en détacher. Plus elle cherche, plus elle rencontre de personnes, plus elle vit, plus émerge la différence de ce qu'elle a rencontré. Dans des expériences comme celle-ci, le cœur prouve toute son objectivité ! On ne peut pas échanger le Christ contre une quelconque satisfaction à bon marché, son regard contre n'importe quel autre regard et son amour contre une imitation quelconque de son amour. L'irréductibilité du Christ qu'atteste chacun de ces faits est impressionnante.

Mais, pour que tous ces signes conduisent à une certitude à Son sujet, il a fallu un chemin de vie avec les personnes qui l'avaient touchée et la loyauté de reconnaître le point qu'avaient en commun tous ceux qui l'émerveillaient tant. Malgré son refus de reconnaître que c'était le Christ qui avait changé toutes les personnes qu'elle avait connues, malgré son incohérence, les seuls rapports qui

¹³³ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 234.

la laissaient sans voix étaient précisément ceux avec ces personnes dont la vie parlait de Lui. Elle a connu le Christ notamment parce qu'elle ne s'est jamais détachée de son expérience. Et cette expérience l'a amenée à la conscience qu'il y avait quelque chose, chez les personnes qu'elle avait rencontrées, qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs et qu'on ne pouvait réduire à leurs capacités humaines. C'était « quelque chose » qu'elle n'aurait jamais imaginé, mais qu'elle ne pouvait pas nier, dont elle les avait entendus parler et à qui son ex-ami avait décidé de consacrer sa vie : le Christ. Elle a compris qu'elle ne pouvait déléguer à aucun autre la reconnaissance de ce « facteur », elle seule pouvait le faire. Depuis ce moment, elle continue à chercher le Christ dans chaque regard, dans chaque personne qu'elle rencontre.

À partir d'une rencontre, le Christ est reconnu comme le cœur de la vie. Une autre amie écrit : « Un soir, je rentre à la maison après l'action caritative à la Banque alimentaire et je commence à raconter à mon mari comment cela s'est passé. À un moment donné, il me dit : "J'ai vraiment de la chance de vivre avec toi : tu ne laisses passer aucun détail de tes journées, tu demandes le maximum et tu le fais toujours, tu ne te contentes jamais et tu te laisses interroger par tout ce qui t'arrive. Pour moi, c'est enviable ! Moi aussi, je voudrais vivre comme toi." À cet instant, j'ai eu presque un sentiment d'angoisse et j'ai répondu aussitôt : "Écoute, ce ne sont pas mes capacités, je ne suis pas douée ! Je suis ainsi parce que j'ai rencontré Jésus, qui a changé ma vie, et qui me fait regarder toute chose de cette manière dont tu dis qu'elle est fascinante et désirable pour toi aussi. La compagnie du mouvement le rend vivant et me rend vivante." À ce moment-là, j'ai compris ce que signifie connaître le Christ dans mon expérience : cela ne veut pas dire connaître une personne étrangère à ma vie, mais le reconnaître comme la vérité de mon être ! Car, sans Lui je ne peux pas penser à moi-même, à comment je vis, aux interrogations que j'ai, à ce que je fais ; je ne dis pas : sans penser à Lui, mais bel et bien sans Lui ! Je ne peux pas dire : "je", sans Lui ! C'est ce que dit le titre des Exercices de l'année dernière : "Mon cœur est dans la joie, car Tu es vivant, ô Christ". »

La seule réponse pratique, concrète, efficace, à la situation que je viens de décrire, caractérisée par ces trois réductions mises en évidence par don Giusani, dans laquelle Dieu, le Christ, est perçu comme abstrait et étranger à la vie, est le christianisme en tant qu'évènement. « Voici que je fais une chose nouvelle : elle germe déjà, ne la voyez-vous pas ? »¹³⁴

Comment le Mystère nous aide-t-il à aller au-delà de l'abstraction dans laquelle nous reléguons souvent le Christ ? À travers l'Église, lieu de la communication de la vérité, dont l'instrument est le miracle. « Le miracle est [...] un

¹³⁴ *Is* 43, 19.

èvenement, quelque chose qui arrive, qu'on ne prévoyait pas, dont on ne peut pas s'expliquer comment il arrive, mais qui arrive ; c'est le contenu d'un évènement qui te force à penser à Dieu. » Et le miracle le plus grand est le changement de l'homme, c'est un homme accompli : une ouverture du cœur et de la raison, un regard sur soi et sur les autres, une gratuité, une joie, une fécondité, une capacité à construire qui seraient impensables. « Des paroles et des faits impossibles. Voilà le miracle. Des présences qui sont un miracle. » Don Giussani cite en exemple Mère Teresa et ajoute : « Des paroles et des faits, [une] présence humaine impensable. Elle est si pure, si cohérente, si puissante, tout en restant aussi fragile que moi : ton humanité est comme la mienne, mais dans ton humanité fleurit quelque chose qui vient de Quelque chose de plus grand [...]. C'est donc un miracle. Il s'agit d'une réalité que je vois, que j'entends et que je touche, [...] mais que je ne peux pas réduire à ce que je vois, entends et touche, qui me renvoie forcément à quelque chose d'autre. Il me faudrait nier cette réalité, si je niais ce renvoi à autre chose. Et si je la réduisais, je l'anéantirais ». ¹³⁵

Pourquoi, tout en assistant à tous ces faits qui se produisent, il nous arrive souvent d'être comme ceux à qui Jésus fait des remontrances ? « À qui vais-je comparer cette génération ? Elle ressemble à des gamins assis sur les places, qui en interpellent d'autres en disant : 'Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé. Nous avons chanté des lamentations, et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine.' Jean Baptiste est venu, en effet ; il ne mange pas, il ne boit pas, et l'on dit : 'C'est un possédé !' Le Fils de l'homme est venu ; il mange et il boit, et l'on dit : 'Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs.' Mais la sagesse de Dieu a été reconnue juste à travers ce qu'elle fait." Alors Jésus se mit à faire des reproches aux villes où avaient eu lieu la plupart de ses miracles, parce qu'elles ne s'étaient pas converties : "Malheureuse es-tu, Corazine ! Malheureuse es-tu, Bethsaïde ! Car, si les miracles qui ont eu lieu chez vous avaient eu lieu à Tyr et à Sidon, ces villes, autrefois, se seraient converties" ». ¹³⁶

Il est impressionnant, après ce reproche, que Jésus dise : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bienveillance. Tout m'a été remis par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. ¹³⁷

¹³⁵ L. Giussani, « Alla ricerca di un volto umano », *Tracce-Litterae Communionis*, janvier 1996, p. X, XII-XIV.

¹³⁶ *Mt* 11, 16-21.

¹³⁷ *Mt* 11, 25-27.

Tous voient les faits (tout comme nous). Il serait raisonnable de soumettre la raison à l'expérience, après avoir vu tant de miracles accomplis par Jésus. Mais c'est bel et bien ce que les savants, les intelligents ne sont pas disposés à faire. Ils ne le reconnaissent pas, non qu'il leur manque les miracles, mais parce que la disponibilité à s'en rendre compte leur manque.

3. Si vous ne devenez pas comme des enfants

Voilà donc ce qu'il faut : être comme des enfants. Dépasser la logique des savants, opposée à celle des petits. C'est pourquoi Jésus est catégorique, comme nous l'avons chanté : « Si vous ne redevenez pas comme des enfants... ».¹³⁸ « Celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas. »¹³⁹ Comment puis-je, étant adulte, redevenir un enfant ? C'est la question de Nicodème à Jésus : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? ». Jésus s'étonne de la question et qu'un homme aussi intelligent que Nicodème ne comprenne pas la portée de cette question : « Tu es un maître qui enseigne Israël et tu ne comprends pas ces choses si élémentaires ? ».¹⁴⁰

Nous sommes face à une question fondamentale, comme le rappelle don Giussani. « La grande question est de revenir aux origines, redevenir tels que Dieu nous a faits. De fait, qu'est-ce que la moralité ? La moralité consiste à vivre dans l'attitude dans laquelle Dieu nous a créés. Seul celui qui a cette attitude reconnaît sa Présence. »¹⁴¹ C'est pourquoi von Balthasar parle de « ces choses élémentaires dont dépend tout le reste ! »¹⁴² Sans cette simplicité, on ne se rend pas compte de ce qui arrive, des faits qui se produisent sous nos yeux ; ils ne sont pas reconnus en tant que signes de quelque chose d'autre. Il en découle inévitablement que les faits deviennent inutiles, c'est-à-dire qu'ils ne servent pas à faire grandir la connaissance du Christ, la familiarité avec lui.

Par cette mise en garde, Jésus ne nous demande évidemment pas de rester toujours dans un état infantile. Lorsque le Christ a indiqué l'enfant comme modèle, « il ne proposait pas l'infantilisme comme idéal, bien sûr, mais plutôt cette ouverture d'esprit que la nature assure automatiquement à l'enfant, tant elle est une condition nécessaire pour le développement de l'humain, et qui est

¹³⁸ C. Chieffo, « Canzone di Maria Chiara », in *Canti*, op. cit., p. 189.

¹³⁹ *Mc* 10, 15.

¹⁴⁰ Cf. *Jn* 3, 4.10.

¹⁴¹ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et silence, Les Plans sur Bex 2008, p. 172-173.

¹⁴² H.U. von Balthasar, *Si vous ne devenez pas comme cet enfant*, Paris, Desclée de Brouwer 1989, p. 11-12.

chez l'adulte, comment toute autre valeur, une conquête ardue. »¹⁴³ C'est parce qu'elle est ardue qu'elle nous paraît si impossible à atteindre, de même que ce serait impossible de renaître étant vieux, en entrant une deuxième fois dans le sein de sa mère pour renaître.

Mais Jésus lui-même témoigne qu'il n'est pas impossible de vivre comme des enfants quand on est adultes. « Tous ses mots et ses actes trahissent qu'il regarde vers le Père avec l'étonnement éternel de l'enfance : "Le Père est plus grand que moi" (*Jn* 14, 28). [...] Jamais celui-ci [Jésus] ne songe à effacer cette origine [...]. Il se sait don offert à soi-même, et qui ne serait pas sans le donateur séparé de son don et s'offrant pourtant en lui. Ce que le Père offre, c'est l'être-soi, la liberté ». ¹⁴⁴ Jésus est conscient qu'il est sans cesse donné par le Père. Et ce don remplit le Fil d'étonnement, d'émerveillement et de gratitude. « Car l'acte d'éternelle passation [transmission] du Père dans le Fils est un éternel présent, ce n'est jamais un passé révolu, un évènement qui a eu lieu, [quelque chose de passé, de conclu] ou quelque chose de dû [...]. Même si c'est le mémorial auparavant impensé, cet acte demeure ce qui est constamment proposé, ce qui en quelque sorte est espéré dans la confiance infinie de l'amour. L'enfant Jésus s'étonne certainement de tout : de l'existence de sa mère aimante en passant à sa propre existence, et de ces deux existences à toutes les figures du monde qui l'entourent, de la fleur la plus infime au ciel immense. Mais cet étonnement a sa source dans l'étonnement infiniment plus profond de l'enfant éternel : dans l'Esprit absolu de l'amour, il s'étonne devant l'Amour même, qui traverse et surpasse toute chose. "Le Père est plus grand". »¹⁴⁵ Cette conscience du Père est celle qui émergeait dans chacun de ses gestes. Comme le dit don Giussani, « cet homme Jésus de Nazareth – pénétré du mystère du Verbe et donc pris dans la nature même de Dieu (mais son apparence était absolument identique à celle de tous les hommes) –, ils ne le voyaient pas faire le moindre geste sans que la forme ne témoigne de la conscience du Père ». ¹⁴⁶

Mais Jésus n'est pas un cas isolé, comme le rappelle von Balthasar : « Chez les grands saints, on reconnaît immédiatement que l'esprit d'enfance et la vie adulte [...] coexistent sans tension. Les saints gardent jusque dans le grand âge une jeunesse merveilleuse ». ¹⁴⁷ Nous l'avons bien vu chez don Giussani. Le Pape nous invite à suivre ces présences : « Fréquente les personnes qui ont conservé leur cœur comme celui d'un enfant ». ¹⁴⁸ Qu'est-ce qui leur a permis

¹⁴³ L. Giussani, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Bur, Milan 2010, p. 28.

¹⁴⁴ H.U. von Balthasar, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, op. cit., p. 54.

¹⁴⁵ *Ibidem*, p. 55-56.

¹⁴⁶ L. Giussani, « Un uomo nuovo », *Tracce-Litterae Communionis*, mars 1999, p. VII-IX.

¹⁴⁷ H.U. von Balthasar, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, op. cit., p. 49.

¹⁴⁸ François, *Audience générale*, 20 septembre 2017.

d'être comme des enfants ? À ce stade, nous pouvons comprendre la réponse de Jésus à Nicodème : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »¹⁴⁹

Devenir des enfants, naître à nouveau, c'est naître de l'Esprit, celui que nous recevons dans le baptême. C'est la communication de son Esprit qui nous rend fils comme Lui est Fils, à savoir fils dans le Fils. Être fils dans le Fils signifie tout recevoir comme un don, sans s'arrêter à l'apparence, c'est-à-dire en reconnaissant toute chose comme donnée par le Père. C'est à cela que tout le chemin que Dieu a parcouru avec nous et qu'il continue à parcourir veut nous conduire, afin que tout ce qui arrive puisse nous introduire au rapport avec Lui. C'est à cause de la familiarité avec le Christ et, à travers le Christ, avec le Père, que rien de notre vie ne se perd. Inversement, sans cette familiarité, nous n'avons pas ce point de consistance qui nous permet d'affronter le réel avec certitude, avec paix, avec un regard nouveau et une fécondité nouvelle.

Le fait de reconnaître toute chose comme donnée par le Père change également notre manière de comprendre la conversion à laquelle nous sommes appelés : « Le chemin moral est la naissance de la cohérence, dont nous sommes incapables [...]. La cohérence morale authentique est là où je suis émerveillé ; émerveillé de ce qui se produit en moi, du don qui m'est fait ». ¹⁵⁰ Lorsque nous ne réduisons pas ce qui nous est donné, tout se révèle comme une occasion de reconnaître Dieu présent dans le réel : cela fait grandir de jour en jour notre familiarité avec Lui, une certitude en sa Présence qui nous permet de ne pas étouffer dans les circonstances, qui nous rend libres, de manière non fictive mais réelle. Nous pouvons alors regarder des aspects de notre vie que nous n'avons jamais voulu regarder, comme l'écrit cette personne : « Mon ami ! Je voulais te dire que je pars demain pendant quelques jours avec mon mari. Dans quelques jours, ce sera l'anniversaire du meurtre de mon père. Cela fait trente ans que je n'y vais pas, parce qu'avant de te rencontrer je ne regardais pas cette blessure, je n'en parlais à personne, sauf aux amis les plus intimes. Mais au fil de ces dernières années, notamment à travers la mort de mon fils, j'ai vu grandir une familiarité inattendue avec le Christ. Ainsi, je n'ai plus peur et je pars, mais je reverrai les lieux où j'ai grandi et où je L'attendais déjà... Qui sait ce qu'il me fera découvrir d'autre... Merci pour ton amitié, ce grand cadeau que Dieu a voulu me donner. »

Jésus est entré dans l'histoire pour vaincre toute peur, toute solitude, tout embarras entre nous.

¹⁴⁹ *Jn* 3, 5.

¹⁵⁰ L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, Bur, Milan 2009, p. 436.

C'est ce dont a besoin notre monde, toujours plus défini par les craintes et par la méfiance : de la rencontre réelle avec le Christ dans l'histoire. C'est de l'expérience de sa présence victorieuse et transformatrice que naît chacun de nos élans. Don Giussani nous le rappelle toujours : « La connaissance de la puissance de Jésus Christ est la raison profonde de chacune de nos initiatives de présence sociale et de communication au monde », ¹⁵¹ ce que le monde attend. « Lorsqu'une telle Présence intervient dans tous les rapports de la vie, lorsque tous ces rapports y sont "suspendus", lorsqu'ils sont sauvés, jugés, coordonnés, évalués, utilisés à la lumière de cette Présence, alors s'établit la culture nouvelle. Celle-ci naît par conséquent de la position que l'on assume envers une telle Présence exceptionnelle et décisive pour la vie. » ¹⁵²

Que personne donc ne se trompe : la connaissance de Jésus à laquelle don Giussani nous invite n'a pas pour but de nous retirer du réel, des circonstances, mais plutôt de remplir de sa présence chaque geste, chacune de nos « activité[s] associative[s], opérative[s], caritative[s], culturelle[s] sociale[s], politique[s] ». C'est ainsi que le début perdure, sans jamais devenir passé : « Au début, nous avons construit, nous avons tenté de construire sur quelque chose qui se passait [...] et qui nous avait pénétrés. Cette attitude était sans doute ingénue et impudemment disproportionnée, mais elle était pure. » ¹⁵³ En vivant chaque geste de l'intérieur de l'appartenance au Christ présent, nous renforcerons toujours plus notre connaissance de Lui et nous aurons toujours plus de raisons de Lui faire confiance.

Nous pouvons maintenant comprendre plus consciemment la portée de l'invitation du pape François : « Je vous encourage à [...] vous organiser [a-t-il dit au Pérou] [...] comme des communautés ecclésiales de vie autour de la personne de Jésus. [...] Le salut n'est pas générique, il n'est pas abstrait. Notre Père regarde les personnes concrètes, avec leurs visages et leurs histoires concrètes. Toutes les communautés chrétiennes doivent être le reflet de ce regard de Dieu, de cette présence qui crée des liens ». ¹⁵⁴

C'est ce que le monde attend : « "La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu [...]". Sans pouvoir en prendre pleinement conscience, parce que l'initiative de Dieu était inimaginable, l'homme a, de tout temps, attendu cet homme nouveau », ¹⁵⁵ dit l'école de communauté. Seule cette présence différé-

¹⁵¹ L. Giussani, « Storia di liberazione », in H.U. von Balthasar - L. Giussani, *L'impegno del cristiano nel mondo*, Jaca Book, Milan 2017, p. 140.

¹⁵² S. Alberto – J. Prades – L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 189.

¹⁵³ L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 88-89.

¹⁵⁴ François, *Rencontre avec la population*, Puerto Maldonado (Pérou), 19 janvier 2018.

¹⁵⁵ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 233-234.

rente, originale, peut répondre à l'attente de l'homme d'aujourd'hui, comme le montrent les nombreux faits que nous racontons et tant de personnes que nous rencontrons, conscientes de leur besoin.

À ce propos, von Balthasar écrit : « Tant que le christianisme apparaîtra avant tout comme tradition et institution, les mouvements libertaires de l'époque moderne auront la tâche facile. » Il exprime avec une perspicacité incomparable ce qui pourra rendre le débat intéressant : « Le concours ne devient sérieux que lorsque le chrétien entreprend de montrer [...] que la libre ouverture de Dieu en Jésus-Christ est l'invitation à entrer dans un champ absolu, divin, de liberté, le seul où la liberté humaine puisse s'épanouir pleinement ». ¹⁵⁶

¹⁵⁶ H.U. von Balthasar, « Avant-propos », in *L'engagement de Dieu*, op. cit., p. 12.

Dimanche 29 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Ludwig van Beethoven, Symphonie n°9 en ré mineur, op. 125 « Choral »

Herbert von Karajan – Berliner Philharmoniker

« Spirto Gentil » n°27, Deutsche Grammophon

Angélus

Laudes

■ ASSEMBLÉE

Daive Prosperi. La récolte des questions a été très riche : nous en avons reçu plus de mille-cent. C'est un signe que ce que nous avons vécu et entendu ces jours-ci a rencontré profondément nos questions et nos besoins dans la vie. D'ailleurs, comme nous le verrons, la plupart des questions sont soutenues par des expériences personnelles qui confirment ce qui a été entendu, ou qui se sentent mises en discussion. C'est très beau, cela montre clairement qu'un moment comme celui-ci est utile, parce que si l'expérience de chacun n'était pas mise en jeu, nous ne vivrions pas la même chose et nous n'aurions pas grand-chose à rapporter chez nous.

Parmi les nombreux sujets que vous avez abordés, trois nous ont particulièrement touchés. Je les résume brièvement avant de commencer à poser les questions.

Le premier concerne la conscience nouvelle, qui renforce la familiarité avec le Christ. Cela a beaucoup touché, et revient de différentes manières : que nous l'ayons perçu comme faisant déjà partie de notre expérience, ou que cela nous ait surpris comme une proposition inattendue, nous avons tous ressenti le désir que notre vie – qui semble parfois vide, répétitive et misérable – puisse s'imprégner de cette familiarité avec le Seigneur qui rend toute chose belle et grande, comme c'était le cas pour ceux qui l'accompagnaient sur les routes de Galilée ; tous, nous ressentons le désir de pouvoir faire la même expérience.

Le deuxième fait référence à la centralité de la mémoire dans la vie du chrétien. Ce terme fait partie de notre ADN. Don Giussani en a pratiquement réinventé le sens, tant il avait compris que, dans le monde où nous vivons, la mémoire a une force extraordinaire. Il ne s'agit pas simplement d'un beau souvenir du passé, comme nous l'avons entendu ces jours-ci, mais du roc sur lequel se fonde la possibilité de vivre le présent sans peur et sans réductions.

Enfin, le troisième sujet concerne la valeur de notre grande compagnie. Le fait de ne pas être seuls sur ce chemin n'est pas une simple consolation : c'est le chemin.

Comme je le disais, nous avons reçu de très nombreuses questions. Je sais que beaucoup sont parfois déçus parce qu'une question qui leur tient à cœur et leur semble particulièrement pressante, ou qui est née justement en écoutant ce que tu as dit, et ne trouve pas de réponse. Cela vaudrait la peine de répondre à chacun, mais bien entendu, ce n'est pas possible ; et, au fond, personne ne le souhaiterait, puisque nous désirons tous rentrer à la maison un jour ou l'autre ! Je voudrais te demander si tu as quelque chose à dire sur ce point.

Julián Carrón. Merci, oui, je voudrais dire que c'est magnifique que beaucoup d'entre vous rentrent chez eux avec des questions. Gardez-les ouvertes ! Nous entreprendrons un chemin ensemble, en travaillant sur tout ce qui a été dit, comme nous le faisons d'habitude. Le fait que beaucoup se soient posé des questions est le premier signe de ce qui s'est passé ces jours-ci et du fait que quelque chose a bougé en nous. C'est donc le premier don de ces exercices et, pour moi, c'est surtout une raison de m'émerveiller. Avoir des questions, nous le savons, est essentiel pour identifier les réponses, pour comprendre. On le voyait à l'école : ceux qui ne s'impliquaient pas pour tenter de comprendre, de faire les devoirs, n'avaient jamais de questions. Seuls ceux qui s'impliquaient en avaient. Aussi, gardez précieusement les questions que vous avez, et soyez attentifs aux signes, aux indices de réponse, que vous trouverez sur le chemin. Ainsi, la vie deviendra l'aventure fascinante de la connaissance. J'ai toujours été frappé à ce sujet par une phrase de don Giussani, au début du quatrième chapitre du *Sens religieux* : « Nous sommes faits pour la vérité, dans le sens où la vérité est une correspondance entre la conscience et la réalité ». Aussi, « en ce qui concerne la recherche de la vérité [...], il est utile de rappeler que le vrai problème n'est pas d'avoir une intelligence particulière, ou de faire un effort spécial ou d'employer nécessairement des moyens exceptionnels pour l'atteindre. La vérité ultime est semblable à une belle chose rencontrée en chemin : on la voit et on la reconnaît si on est attentif. Le problème est donc cette attention ».¹⁵⁷ Avoir des questions favorise l'attention.

Prosperi. Commençons donc les questions.

« Hier matin, tu as dit que je ne peux connaître Dieu et me connaître moi-même qu'à partir du choix et de la préférence qu'il a pour moi, et que ce qui compte est le rapport qu'il établit avec moi. Je perçois que cela constitue une nouvelle manière de me regarder, qui me libère de la mesure que j'ai sur moi-même. Peux-tu revenir sur ce point ? »

¹⁵⁷ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 59.

Carrón. Le premier point, c'est de s'en rendre compte. C'est la raison pour laquelle nous avons consacré toute la méditation d'hier matin à prendre conscience de la préférence de Dieu, de son initiative à notre égard. Comme vous voyez, cela nous étonne toujours. Cela ne va jamais de soi, on en perçoit toute la nouveauté, parce que c'est un défi pour notre mentalité, qui nous pousse à nous appuyer sur ce que nous pensons et sur nos efforts. C'est Lui qui a pris l'initiative. Que faire, alors, pour en avoir toujours plus conscience ? Ce que nous avons dit hier matin n'était pas le mémorandum d'une prémisse, pour passer ensuite à autre chose. C'était plutôt la tentative de montrer comment cette préférence, qui a marqué le début de l'histoire d'Israël, touche notre vie et peut entrer au cœur de notre moi. L'expérience de la préférence de Dieu se révèle si désirable que je ressens inévitablement l'urgence de me l'approprier, d'en être pénétré, au point de vivre de cette conscience. Mais il s'agit d'un chemin, mes amis ! Tout le parcours fixé par Dieu sert à nous permettre d'atteindre la certitude de la relation avec lui, de son amour pour notre vie. Nous voyons tous combien cela pénètre difficilement dans notre mentalité : en effet, nous pensons que tout dépend de notre efficacité, de nos efforts, de nos analyses, de notre intelligence. Don Giussani souligne que le fait qu'un évènement (un évènement qui se reproduit en permanence) nous réveille à nous-mêmes, à la vérité de notre vie, est ce qu'il y a de plus éloigné de notre mentalité. Comme pour le peuple d'Israël, la question est donc d'être attentif au moindre signe de l'évènement qui se reproduit, au moindre signe de cette initiative incessante que Dieu prend, pour pouvoir faire l'expérience de lui (« Je suis le Seigneur »), pour pouvoir nous regarder comme le Mystère nous regarde : « Je t'ai préféré, tu es précieux à mes yeux ». Chaque geste de Dieu est là pour nous dire cela, du début jusqu'à maintenant. Il n'y a pas un geste de Dieu, pas une manière qu'il a de nous approcher, qui ne soit pour nous dire cela. De là naît, petit à petit, la conscience que toi et moi *sommes* le rapport qu'il établit avec toi et avec moi, avec chacun de nous. Imaginons que nous nous levions le matin, chaque jour, avec la conscience que Quelqu'un nous dit : « Tu es précieux à mes yeux ». Quelle nouveauté, quoi que nous ayons à affronter ! Comme je le disais hier en citant von Balthasar, « L'amour que Dieu me porte fait de moi ce que je suis en vérité ». Si l'on ne se regarde pas ainsi, on ne se regarde pas bien. Ce regard s'est produit, et nul ne peut plus l'arracher de l'histoire. « Dieu est absolument unique et, du fait qu'il me choisit en m'aimant [...], il fait de moi [...] pareillement un être unique ».¹⁵⁸ Toi et moi sommes définis par ce regard sur nous. Toute autre image est une réduction de nous-mêmes.

Commence alors un chemin qui est une lutte. En effet, nous retombons souvent dans la mesure : suis-je capable de faire ceci ou cela, est-ce que j'arrive

¹⁵⁸ Voir ci-dessus, p. 21.

à être cohérent, suis-je à la hauteur, comment les autres me jugent-ils... Notre chemin est une lutte entre ma mesure (ou celle des autres) et la préférence qui est entrée dans ma vie. Quelqu'un me dit : « Tu peux te mesurer tant que tu veux, tu peux retomber tant que tu veux dans ta mesure, mais tu es précieux à mes yeux, tu sais la préférence que j'ai pour toi ». De là, et uniquement de là, peut naître une tendresse envers soi, un regard qui permet de s'accepter soi-même, sans sentimentalisme. Dans la mesure où on l'accueille, on peut commencer à mettre en jeu ce regard dans l'expérience, dans tout ce que l'on touche. Quand cette Présence commence à imprégner tous les rapports de la vie, comme nous le disions à la fin de la méditation d'hier après-midi, quand tous les rapports dépendent d'elle, quand ils sont sauvés, jugés, coordonnés, évalués et utilisés à la lumière de cette Présence, alors on a une culture nouvelle, c'est-à-dire un regard neuf sur tout. En effet, la culture nouvelle naît de l'attitude que l'on a envers cette Présence exceptionnelle et décisive pour la vie. C'est le début d'un monde nouveau, dans ce monde. Nous avons tout intérêt à ne pas perdre ce début, nous avons intérêt à ne jamais le réduire à quelque chose de passé, mais qu'il soit toujours présent. Tout l'effort de Dieu, la quantité infinie d'initiatives qu'il prend, vise à nous convaincre : « Tu es précieux à mes yeux et aucune de tes erreurs, aucun de tes oublis, aucun de tes accès d'humeur ne pourra l'effacer de la surface de la terre ». Alors, pourquoi lutter contre cette évidence au nom de notre mesure, qui ne sera jamais vraie ? À quoi cela sert-il ? Voilà la seule vérité : « Tu es précieux à mes yeux ». Nous mènerons toujours une lutte inégale car ce qui nous définit en dernière instance, même si nous n'en sommes pas conscients, c'est le regard absolument unique que le Christ pose sur nous. Tout l'effort de la vie réside dans cette lutte pour le laisser entrer. Combien de temps faudra-t-il pour que la conscience de son regard pénètre notre chair ?

Prosperi. Il y a maintenant deux questions sur le thème de la mémoire.

« Quelle différence y a-t-il entre le “déjà-su” et la “mémoire” ? Y a-t-il une manière de partir de l'expérience faite qui offre une hypothèse de départ pour tout évaluer ? Ou est-ce faux de dire cela ? ».

La seconde, similaire, est un exemple personnel : « Hier matin, tu as dit que “la source coule à travers toute notre personne, même quand nous sommes absorbés par nos occupations profanes”. Peux-tu mieux l'expliquer ? Je travaille en profession libérale, et ma journée est pleine de sollicitations de nature “technique”, auxquelles je dois répondre de manière urgente et sans relâche. Souvent, il me semble que cela ne renforce pas la familiarité avec Jésus, même si je le désire. Comment avoir toujours à l'esprit l'évènement et approfondir la familiarité dans nos occupations professionnelles, dont la matière semble n'avoir aucun lien avec le Christ ? Est-ce un problème d'intensification de la mémoire ? ».

Carrón. La différence entre le « déjà-su » et la « mémoire » (au sens où en parle don Giussani, à savoir dans le sens authentiquement chrétien du terme « mémoire ») est très simple à comprendre. Il s'agit de deux manières opposées d'être en relation avec ce qui est arrivé. Pensons à la façon dont deux attitudes opposées sont apparues dans la même histoire, celle dont nous parlions hier matin. D'un côté, celle des pharisiens. Ils connaissaient bien leur histoire, ils étaient les premiers à la prendre au sérieux, en apparence, mais à un moment donné, cela les a conduits à penser connaître déjà les choses. Et ce « déjà-su » les a bloqués, au lieu de les ouvrir (comme ç'aurait dû être le cas justement à cause de ce qu'ils connaissaient) à la nouvelle initiative que le Mystère prenait sous leurs yeux. De l'autre côté, on trouve l'attitude de la Sainte Vierge, de Jean et d'André. Attention, les pharisiens, la Sainte Vierge, Jean et André étaient contemporains, ils vivaient tous à la même époque, et ils avaient tous la même grande histoire derrière eux. Mais la Sainte Vierge et Jean et André ont vécu cette histoire d'une manière qui a suscité en eux une ouverture totale à la nouveauté que le Christ constituait et qui avait été annoncée par tout ce que l'initiative de Dieu avait déjà réalisé jusque-là. L'immanence dans cette histoire particulière, la mémoire de celle-ci, les a ouverts à l'action imprévisible de Dieu. Chez les pharisiens, il se passe exactement le contraire. La vérification, le test, pour savoir si je me trouve dans l'attitude du « déjà-su » ou de la « mémoire », est donc de savoir si je suis ouvert à l'imprévu que Dieu réalise sous mes yeux aujourd'hui, ou bien si je suis fermé. Cette fermeture n'est pas l'apanage des pharisiens. Pierre en a aussi fait l'expérience. À Jésus qui demande à ses disciples : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? », Pierre répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». « Heureux es-tu, Pierre, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. »¹⁵⁹ À nul autre Jésus n'a fait de telles louanges. Mais un instant après, Pierre pense avoir compris et connaître déjà, et il fait lui-même le test dont je parlais. En effet, après lui avoir dit « Heureux es-tu, Pierre... », Jésus ajoute : « Maintenant, allons à Jérusalem, parce que je dois donner ma vie pour vous ». Pierre lui dit : « Il n'en est pas question ! ». Après tout ce qu'il avait vu (car sa vie avec Jésus avait été une nouveauté perpétuelle, faite d'événements qu'on n'aurait pu imaginer), immédiatement après avoir donné cette réponse pour laquelle il a été félicité, au lieu de suivre l'imprévu, à savoir ce que dit Jésus, Pierre le met au banc des accusés : « Ce n'est pas possible ! Cela n'arrivera jamais ». ¹⁶⁰ Cela vaut pour nous aussi : au lieu de susciter, par sa nature, une ouverture inépuisable sur la nouveauté de l'initiative du Christ, l'histoire de notre mouvement peut

¹⁵⁹ Cf. *Mt* 16, 15-17.

¹⁶⁰ Cf. *Mt* 16, 22.

devenir, par la manière dont nous la vivons, le « déjà su » qui rend « superflu » de suivre : nous pensons ne plus en avoir besoin ! On le voit au fait que, comme Pierre, nous disons à Jésus ce qu'il devrait faire. À un moment donné, pour reprendre la comparaison que nous avons déjà utilisée à plusieurs reprises, nous nous comportons comme Kant : « Si nous avons déjà l'Évangile, pourquoi suivre encore ? Nous pouvons agir par nous-mêmes ». Dans cette attitude (celle des pharisiens, de Pierre, de Kant, et la nôtre bien souvent), le « déjà-su » l'emporte sur la « mémoire ». Hier matin, ce n'était donc pas une méditation d'« histoire sacrée », que vous connaissez déjà, mais la tentative de nous faire prendre conscience de la méthode de Dieu, une méthode qui n'est pas encore la nôtre, que nous n'avons pas encore apprise, ou acceptée, à laquelle nous pouvons être tentés de nous soustraire, si bien que nous nous surprenons souvent à dire, comme Pierre : « Non, non, cela ne peut pas être ainsi ». Nous changeons de méthode, en nous détachant de l'origine. Mais la méthode sera toujours la même : une initiative constante du Christ, à suivre. Cela ne concerne pas seulement le passé, mais aussi et surtout le présent. C'est pourquoi Jésus nous met en garde : « Celui qui accueille celui que j'enverrai, m'accueille »,¹⁶¹ parce qu'il continue à envoyer d'autres personnes à travers lesquelles il se rend présent. Si cette initiative ne se reproduit pas, si Sa présence ne se produit pas à nouveau sous nos yeux, il n'y a pas d'expérience chrétienne, et avec ce que nous « savons déjà », nous ne tenons pas une seule journée. La méthode de Dieu correspond à ce dont nous avons besoin. Il faut en être conscients.

Venons-en à la deuxième partie de la question : comment avoir toujours à l'esprit l'évènement du Christ et approfondir la conscience de sa présence dans les occupations professionnelles ? Je me rappelle qu'une fois, on m'avait demandé comment on pouvait faire mémoire du Christ tout en travaillant. J'avais répondu en renversant la question : « Et toi, comment arrives-tu à travailler sans faire mémoire du Christ ? ». Comment faites-vous, avec tant d'heures de travail à affronter, parfois au milieu de situations complexes et difficiles, sans faire mémoire ? Comment pouvez-vous vous réveiller le matin et vous lever, regarder votre femme ou votre mari, vos enfants, sans faire mémoire ? C'est exactement le contraire, comme le dit notre amie indienne : même quand elle a tenté de fuir ce qui lui était arrivé, elle ne pouvait éviter que sa première pensée quand elle ouvrait les yeux se tourne vers les visages des personnes qu'elle avait rencontrées et qui avaient pour seule caractéristique d'avoir été prises par le Christ. La mémoire de ce qui l'avait conquise déterminait l'attente face à toute chose. La mémoire est le fruit d'une familiarité qui allège tout. Ces exercices nous indiquent le chemin à parcourir : non que nous

¹⁶¹ Cf. *Jn* 13, 20.

l'ayons décidé nous-mêmes, mais parce que Lui l'a tracé. Si nous revenons à l'origine, c'est pour nous remettre sous les yeux la méthode que Dieu a utilisée dès le départ et qu'il continue à utiliser dans le présent. La Bible est le canon de la méthode de Dieu : une histoire, commencée dans le passé, qui se poursuit dans le présent. Pour cela, chaque chose, chaque défi, chaque souffrance est une invitation à faire mémoire. Chaque insatisfaction, même, est une occasion pour la mémoire : « Je ne te manque donc pas ? ».

Prosperi. « Pourrais-tu expliquer ce que signifie qu'on ne comprend qu'avec une raison affectivement impliquée » ?

Carrón. En préparant les exercices (pour moi, la première grâce est de préparer ce moment, en espérant qu'il puisse vous être utile à vous aussi), j'ai été touché par un texte que j'ai lu bien des fois ; il se trouve dans le chapitre trois du *Sens religieux*. Après avoir parlé de la découverte de Pasteur (vous vous souvenez certainement du passage), don Giussani donne un exemple : « Supposez que Marc et moi marchions en ville ; il m'a exposé un grave problème, et je m'efforce de lui donner des explications. Il m'écoute, et moi, de plus en plus passionné, de plus en plus lucide – à ce qu'il me semble –, je lui expose mes raisons. “Alors, tu comprends ? – Oui, oui, jusque-là, ça va”. Nous avançons, les yeux fixés à terre, en discutant. Mais voilà qu'il lève le regard au moment où, du côté opposé, arrive une gracieuse jeune fille. Marc continue à répéter : “Oui, oui”, de plus en plus machinalement en fixant la silhouette, et en tournant la tête pour la voir s'éloigner. Enfin, il en détourne les yeux, tristement, quand elle a disparu à l'horizon, et il revient à moi juste au moment où je conclus en lui disant : “Alors, tu es d'accord, Marc ?” Et lui de répondre : “Non, non, je ne suis pas convaincu ! ». Don Giussani commente : « Cette réponse n'est pas valable ». Pourquoi ? « Parce qu'il était inattentif. C'est le délit que la plupart des hommes commettent lorsqu'ils abordent la question de la destinée, de la foi, de la religion, de l'Église, du christianisme », et de tout ce qui arrive. Pourquoi cette page m'a-t-elle tant frappé ? À cause de ce que don Giussani dit juste après : « Beaucoup commettent ce délit parce que “occupé[s] à tout autre chose”, leur cerveau est “mort et enterré” », ¹⁶² c'est-à-dire tout sauf impliqué. « Mort et enterré », ce sont vraiment ses termes ! Il y a bien des faits éclatants (c'est pour cela que je racontais hier le miracle de la multiplication des pains), mais si le cerveau, face à de tels faits, est « mort et enterré », on ne les voit pas. Le moi devient comme une pierre : les faits les plus éclatants peuvent se produire, mais notre moi n'y est pas. Aussi don Giussani soulignait-il que seul

¹⁶² L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 53-54.

celui qui s'implique peut comprendre, celui qui est « impliqué dans ce qu'il ressent ». ¹⁶³ Autrement dit : la réalité existe, et mon moi existe aussi, doté du critère pour reconnaître le vrai, mais la vérité de la réalité et la nature de mon moi n'émergent que dans une expérience, quand mon moi est impliqué dans ce qui est et ce qu'il est, en même temps, quand il est impliqué face à ce qu'il ressent, dans ce qu'il ressent, quand il se frotte à ce qui est. C'est comme quand on va acheter des chaussures ; on les voit en vitrine et on pense : « Ce sont exactement les chaussures qu'il me faut. Elles vont parfaitement avec ma robe. Je pense même que c'est ma pointure ». Mais c'est seulement quand on entre dans le magasin et que l'on enfle concrètement les chaussures, en s'impliquant avec ce que l'on ressent, que l'on peut comprendre si c'est la bonne pointure. Tout peut fonctionner parfaitement dans notre tête, nous l'avons entendu hier : on pense : « Je peux quitter le mouvement, au fond, je n'en ai plus besoin », parce qu'on est convaincu d'avoir compris ; mais quand on s'implique dans ce qu'on ressent, une fois parti, la déception intervient, et on commence à y voir clair. Et c'est seulement en revenant qu'on commence à se rendre compte des choses. C'est toujours la même histoire. On ne comprend que si on s'implique dans ce que l'on a à faire et dans ce que l'on ressent ; autrement, tout ce qui arrive sera inutile pour le chemin que l'on a à parcourir. Par conséquent, un travail nous est demandé. Il n'y a pas d'autre manière de comprendre. Bien souvent, nous attendons un miracle qui nous épargne la liberté ; mais Giussani affirme : « Attendez un chemin, et non un miracle qui élude votre responsabilité, qui vous évite un effort, qui rende mécanique votre liberté ». ¹⁶⁴ Seul celui qui suit un chemin, à partir d'une rencontre ou d'un miracle, pourra vraiment comprendre, autrement il se trouvera dans la même situation que les disciples qui discutaient du pain dans le bateau, et auxquels Jésus dit : « Mais ne comprenez-vous pas ? ». ¹⁶⁵ Sans s'impliquer dans ce que l'on rencontre et ce que l'on ressent, on est toujours au point de départ, et on dépend constamment de son humeur, sans connaître vraiment ce que l'on a devant soi ; par conséquent, ce qui arrive ne renforcera pas la familiarité avec le Christ. Le problème n'est pas que l'on ne fait pas les choses, mais que, dans les choses que l'on fait, on ne s'implique pas pour les comparer constamment avec notre moi, et ainsi on ne connaît pas le Christ. On peut très bien commettre une erreur et, à travers son erreur, se rendre compte que ce que l'on fait ne nous accomplit pas, saisissant alors la différence entre le Christ et ce dont on attendait l'accomplissement ; on comprend que l'action ne satisfait pas parce qu'elle ne contient pas le Christ.

¹⁶³ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così ?*, Bur, Milan 1996, p. 82.

¹⁶⁴ L. Giussani in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 636.

¹⁶⁵ *Mc* 8, 21.

Quand, après avoir commis une erreur, je me rends compte que le Christ était absent de ma vie, j'en suis reconnaissant : la conscience de mon erreur me fait revenir à lui, comme c'est arrivé pour le fils prodigue. Le problème n'est pas de ne jamais commettre d'erreurs. La foi, en effet, n'est pas réservée aux anges. Elle est pour les pauvres, les boiteux que nous sommes, qui apprenons toujours de ce qui arrive ; elle est donc pour des hommes en chair et en os.

Prosperi. « J'ai été touché par le passage sur Dieu qui a fait grandir la familiarité envers lui à travers les rébellions et les déceptions du peuple d'Israël, tout comme Jésus a répondu à l'incrédulité des apôtres par de nouveaux miracles, mais en les défiant sur l'origine de ceux-ci. Comment être certains qu'à travers les déceptions, les rébellions et les incrédulités, dans les défis de la réalité, la familiarité avec Jésus grandit ? ».

Carrón. C'est à vous de le vérifier, vous l'expliquer ne suffit pas. Il faut vérifier si, précisément quand nous vivons nos rébellions, nos déceptions, nos erreurs, Dieu continue à prendre l'initiative à notre égard, et si, à travers cela, notre familiarité envers lui grandit petit à petit. Dieu n'est pas présent dans notre vie seulement quand nous nous comportons bien. Même quand le peuple d'Israël marmonne parce qu'il n'a pas à manger, Dieu vole à son secours, sans attendre que les israélites se comportent bien. Dieu intervient, il nous fait sentir sa présence, en utilisant tout, même nos rébellions, pour nous montrer combien il est différent. À ce propos, c'est une grande consolation de lire la phrase de saint Paul : « Quand les hommes aiment Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien »,¹⁶⁶ avec le commentaire qu'en fait saint Augustin : *Etiam peccata*, même les péchés. Dieu se sert de tout pour nous montrer son visage. C'est ce que vous faites avec vos enfants : quand ils se rebellent, quand ils sont fâchés contre vous, quand ils se replient sur eux-mêmes, vous continuez à prendre l'initiative envers eux, et c'est en cela qu'ils peuvent reconnaître que vous êtes différents et penser : « Heureusement que maman est là ! ». Cela vaut pour nous aussi : heureusement que tu es là, ô Christ ! Dans les déceptions, dans les chutes, tu ne m'abandonnes pas et, à travers chaque situation, je peux revenir à toi. On est alors davantage heureux que le Christ existe, que déprimé par ses erreurs. La gratitude pour la présence du Christ l'emporte sur la douleur du péché. C'est comme l'enfant qui pleure : il voit sa mère et, alors même qu'il pleure encore, il commence à lui sourire. Par conséquent, plus on voit le Christ à l'œuvre dans la vie (voilà pourquoi il faut être attentif à ce qui arrive, aux initiatives toujours nouvelles que Dieu prend à notre égard), plus on est disposé à

¹⁶⁶ *Rm* 8, 28.

lui faire confiance. C'est comme s'il disait : « Mais pourquoi t'agiter, si je suis là ? Tu ne comprends donc pas encore ? Pourquoi t'agiter parce que tu as oublié le pain ? N'as-tu pas compris qui je suis ? ». Chaque fois, à travers tout ce qui arrive, avec sa tendresse, le Christ nous reprend à nouveau, pour pénétrer toujours plus profondément dans notre être.

Prosperi. Tu as peut-être déjà en partie répondu, mais je lis tout de même la question suivante : « J'ai été ému de t'entendre dire que c'est la liberté qui me constitue, et que je suis appelé à participer de la même liberté avec laquelle Dieu aime tout. Tu disais que l'origine de l'élection divine coïncide avec le but de ce choix. Cela m'a ouvert une possibilité jamais entrevue, un scénario impensable : je n'ai jamais pensé cela de moi-même. En un certain sens, la familiarité que je désire avoir avec le Christ coïncide avec cette liberté, qui me semble être le bien le plus précieux : une liberté pleine d'intelligence. Qu'est-ce qui la conserve et quel est son lien avec la connaissance ? ».

Carrón. Cette liberté peut nous apparaître comme « une possibilité jamais entrevue ». Et pourtant, c'est exactement ce que nous sommes, notre nom : Communion et Libération. Nous appartenons à ce mouvement précisément à cause de cette expérience de liberté. Bien entendu, il ne suffit pas de répéter un nom pour que l'expérience de la libération pénètre en nous : il faut que grandisse une familiarité avec le Christ. Voilà pourquoi j'insiste sur le fait que l'essentiel, la question décisive, est cette familiarité. Si nous ne devenons pas toujours plus sûrs de lui, de sa présence, de sa passion pour nous, si nous ne sommes pas certains que le chemin qu'il nous fait parcourir est pour nous, alors il sera impossible de faire l'expérience de la liberté. En effet, la liberté est comme une surprise qui jaillit de cette familiarité, et non le terme d'un effort ou d'une analyse de notre part. Une seule chose doit nous préoccuper : suivre le Christ quand il intervient, comme c'est arrivé au peuple d'Israël. Nous comprendrons alors que la liberté est toujours le fruit d'une libération reçue, lorsqu'on laisse entrer sa Présence dans notre vie. Nous devons être vigilants en permanence sur ce point, à savoir comment cette « possibilité jamais entrevue » de liberté s'introduit en nous. Pour cela, il est utile de revenir au peuple d'Israël, pour voir comment, à travers toutes les péripéties, toutes les erreurs, tous les défis, toutes les difficultés, tous les facteurs qui ont fait son histoire, la libération surgit de l'initiative de Dieu. Dans l'histoire du salut, qui se prolonge aujourd'hui et qui nous implique, tout est précieux pour que la familiarité avec le Seigneur entre toujours plus en nous. Il suffit de comprendre que nous devons rester liés à l'origine, à la « source » qu'Il est, si nous voulons être réellement libres. En effet, la tentation de penser que tout dépend de notre effort, et non de la certitude d'une Présence, nous guette

toujours. Ce qui maintient l'expérience de la liberté est, au contraire, de rester en rapport avec Celui qui la génère. Quand Israël a pensé posséder la vérité et qu'il s'est détaché du Seigneur qui l'avait libéré, il a pu le vérifier : il a fini en esclavage. La liberté ne sera jamais en nos mains, c'est un don que nous recevons sans cesse. Nous avons du mal à le comprendre. Nous traitons la liberté comme si c'était un stylo qu'on nous donne : « Maintenant, il m'appartient, pensons-nous, et personne ne me le prendra ». C'est illusoire. La liberté est comme un feu : si elle n'est pas alimentée, elle s'éteint. Si l'on s'éloigne de la source, à savoir la présence du Christ qui survient à nouveau, on retombe dans une forme ou une autre d'esclavage, comme je le disais hier. On comprend alors pourquoi tout l'effort de Dieu vise à nous conduire à ce regard d'enfant dont témoigne Jésus, lui qui reçoit toute chose comme un don du Père. Cela signifie que je ne peux rester libre que si j'accepte la liberté que me donne un Autre. C'est ce qui a le plus de mal à entrer dans notre tête, le changement le plus difficile dans notre manière de penser. La conversion, nous l'avons souvent dit, se situe au niveau de la conscience de soi et de ce qu'est l'évènement du Christ pour nous. Souvent, en effet, nous utilisons le terme « évènement » pour indiquer un point déclencheur qui s'est produit à un moment donné, après quoi les choses se sont développées d'elles-mêmes. En réalité, l'évènement dont nous parlons ne cesse de se produire, il est toujours au présent, autrement on perd la liberté, qui devient impossible.

Il sera donc essentiel de reprendre la première méditation, en la travaillant ces prochains mois, parce que ce point nous semble particulièrement loin de notre mentalité : nous sommes tentés de penser que le don reçu, notre libération, nous appartient désormais, ou peut nous appartenir.

Prosperi. « Hier, tu as dit que le Christ est ici pour nous, pour vaincre toutes nos peurs. J'ai peur pour mes enfants, j'ai peur de les laisser grandir dans cette culture qui te dit qu'être un garçon ou une fille n'est pas une donnée acquise, et où l'État décide si ton enfant doit vivre ou mourir. Comment combattre cette peur, comment tenir face à mes collègues et mes amis qui croient cela, sans me plaindre continuellement ou me sentir constamment écrasée ? ».

Carrón. Voilà un fantastique défi, pour l'auteur de la question comme pour chacun de nous. Chacun doit se demander comment il répondrait à ce type de questions. C'est essentiel. Notre amie peut éviter de se laisser déterminer par la peur uniquement si le Christ est capable de faire d'elle une créature nouvelle. Voilà le pas en avant dans la conscience de soi dont parle la Page Une, et que Giussani nous a toujours invités à faire : plus les temps sont durs, plus vient le temps de la personne. Le défi à relever est de générer un sujet, autrement il faudra considérer le christianisme comme mort et enterré, comme quelque chose

d'utile pour une autre époque, mais pas pour aujourd'hui ! Le christianisme est né à une époque pire que la nôtre, sous l'Empire romain, et il a traversé des moments vraiment difficiles, mais aucun pouvoir de ce monde n'a pu l'empêcher de générer un moi, une créature nouvelle, comme en témoigne saint Paul. Si vous ne faites pas cette expérience de la créature nouvelle que le Christ apporte dans le monde, vous inoculerez à vos enfants votre incertitude existentielle, vous leur injecterez la peur dans le sang. Et vous ne vous en tirerez pas en vous contentant de leur donner de bons conseils : c'est trop peu pour combattre une situation comme celle que décrit la question. Vous ne pourrez accompagner vos enfants que s'ils voient en vous une certitude, autrement, vous communiquerez votre culture, qui naît d'une incertitude existentielle. Mais rien ne dit qu'il faille vivre dans le monde de cette manière. On peut vivre différemment dans ce monde ! C'est le grand défi qui attend l'Église aujourd'hui : susciter des sujets capables de vivre de manière différente dans cette société même, non dans une bergerie, non dans une caserne, non dans un espace protégé ; autrement dit, susciter des sujets capables de vivre sans ambiguïté dans ce monde, mais en apportant toute la nouveauté d'une présence originelle, qui naît de la foi vécue, parce que c'est ce qui intéresse et interpelle les autres. C'est le plus grand défi qui puisse les toucher et qu'ils attendent, consciemment ou non.

Ces exercices veulent nous aider à continuer notre chemin vers un renforcement de la familiarité avec le Christ, notre certitude, pour que ne prévale pas en nous l'incertitude existentielle, cette peur qui anéantira notre contribution. Ce n'est que lorsque nous ne communiquons pas l'incertitude, mais la certitude qui naît de la foi, de la familiarité avec le Christ, lorsque nous ne communiquons pas un « déjà-su » (qui ne nous suffit même pas pour vivre : nous savons par expérience que même connaître toute l'École de communauté comme discours ne suffit pas pour surmonter la peur), mais une fraîcheur de vie nouvelle, que nous réalisons une présence adaptée au défi qui nous attend. Le Mystère s'est fait chair pour pouvoir accompagner notre vie, pour qu'entre dans l'histoire une présence différente, qui contamine les autres, selon un dessein qui n'est pas le nôtre, comme nous le voyons bien souvent.

Prosperi. « Mon mari et moi ne pouvons pas avoir d'enfants. Cette étrange initiative de Dieu à notre égard fait que je ne me sens pas préférée. Mon cœur crie ce désir de maternité, mais je m'aperçois que, dernièrement, mon cœur est endurci, réduit à ma forme de bonheur, et les récriminations des disciples dominent aussi dans ma vie (Pourquoi ne pouvons-nous pas avoir d'enfants ? Pourquoi nous ?). Comment faire pour ne pas réduire ce désir et avoir un cœur nouveau quand la réalité te dit non ? Pourquoi Dieu me met-il dans le cœur un désir que la réalité me nie ? Comment le cœur endurci peut-il renaître d'une blessure ? ».

Carrón. Ce que Dieu te met dans le cœur est le désir de bonheur, et non la forme spécifique de son accomplissement sur laquelle tu te fixes, de manière compréhensible. Et Dieu a répondu à ton désir de bonheur en donnant sa vie pour toi. Si l'on s'émerveille et que l'on est reconnaissant de cela, si l'on s'appuie sur le plein de la présence du Christ mort et ressuscité, alors on peut affronter n'importe quelle situation. Autrement, la peur aura le dessus. En s'incarnant, en mourant sur la croix pour nous, en ressuscitant, et donc en restant présent dans l'histoire, Dieu nous a donné une réponse surabondante, au-delà de toute mesure. Alors, comment affronter la mystérieuse situation décrite ? Pourquoi cela doit-il vous arriver à vous ? Je ne sais pas pourquoi, ou mieux : le Christ ne nous apporte pas une réponse intellectuelle, sous forme d'explication, mais il nous dit : « La réponse à ton désir, c'est moi ». Tu pourras regarder la blessure de ne pas avoir d'enfants et être reconnaissante parce que le Christ existe, uniquement si tu acceptes cela, autrement dit si tu fais l'expérience de la correspondance unique entre sa présence et ton cœur. C'est l'espérance de la vie. De quelle manière le Mystère te fera déborder de plénitude et de joie, c'est lui qui te l'indiquera à travers ce qui arrivera. L'important est que la récrimination ne l'emporte pas sur l'émerveillement pour la surabondance de ce qu'il te donne. Nous sommes libres et joyeux parce que nous avons tout. J'insiste, si on ne fait pas l'expérience de s'appuyer sur le plein de sa présence, si l'on n'est pas reconnaissant d'avoir rencontré le Christ et que l'on n'expérimente pas qu'il embrasse tout, alors c'est la récrimination qui dominera.

Prosperi. « Baigné dans la culture actuelle, l'homme a tendance à décortiquer les problèmes et à les analyser pour aller au fond de toutes les questions. Comment parvenir à avoir davantage un regard d'enfant sur la réalité, sans censurer notre approche rationnelle ? Comment affronter les questions d'aujourd'hui avec un cœur d'enfant ? ».

Carrón. C'est une question sur laquelle don Giussani est toujours revenu : il est facile pour un enfant d'être dans l'attitude dans laquelle on naît, à savoir une simplicité et une sincérité face à la réalité, cette ouverture affirmative qui s'exprime comme curiosité. Mais si un adulte ne s'engage pas dans une éducation constante de ce regard, s'il le considère comme une spontanéité pure, il ne pourra pas se l'approprier vraiment ; il le perdra même petit à petit, cédant à la pensée que cette ouverture relève de la naïveté, qu'elle convient pour les enfants, mais que, chez les adultes, elle doit céder le pas à la seule attitude véritablement « intelligente », à savoir le scepticisme : « Je ne suis tout de même pas naïf ! » : combien de fois l'entendons-nous dire par des adultes ! Attention, le problème n'est pas d'être « naïfs », mais de rester dans l'attitude originelle dans laquelle

nous sommes créés, avec les yeux écarquillés face à la réalité. Est-ce que tu n'aimerais pas voir ta femme comme au premier jour ? Ou tes enfants comme tu les voyais quand ils sont sortis de ton sein ? Qu'est-ce qui permet d'avoir ce regard quand on est adulte ? Pour nous, comme le disait Nicodème, c'est impossible. Cela ne peut être qu'un don, qu'il faut constamment soutenir par une éducation. Aussi, si nous ne renaissions pas à chaque instant, ce regard disparaît, et avec lui la raison, que l'on réduit à une mesure. Pour connaître authentiquement le réel, il faut avant tout une « raison qui s'ouvre », toute grande, avant une « raison qui explique ».¹⁶⁷ Pour Giussani, le problème de l'intelligence est donc entièrement condensé dans l'épisode de Jean et André. Dans la rencontre avec Jésus de Nazareth, Jean et André sont attirés, fascinés, pris : c'est à ce moment que leur raison, dans la mesure où elle est soutenue par l'affection, s'ouvre et se réalise selon toute sa nature. Ainsi, la seule raison authentique est celle qui reste grande ouverte sur la réalité, comme cela arrive chez l'enfant. C'est pourquoi nous avons dit que, sans participer à un lieu où nous sommes constamment ré-ouverts, nous finissons dans les bas-fonds de nos analyses, adoptant sans le savoir « les schémas du monde qui, demain, seront différents de ceux d'aujourd'hui ».¹⁶⁸ Au contraire, « la culture nouvelle [...] naît d'une rencontre faite », dit Giussani, « d'un évènement auquel on participe, du choc avec une Présence, et non de livres que l'on lit ni d'idées que l'on entend. Cette rencontre a une valeur génétique, en tant qu'elle représente la naissance d'un sujet nouveau, qui émerge dans un lieu et un moment de l'histoire déterminés, où il se développe et se nourrit comme personnalité nouvelle, avec une conception unique et irréductible à aucune autre, [...] une connaissance différente ».¹⁶⁹ Sommes-nous disposés à ne pas nous détacher de cette rencontre qui possède une valeur génétique, pour maintenir un regard vrai sur le réel ? Seul le Christ sauve la raison ! Avec nos analyses, nous n'allons pas loin.

Prosperi. « Quand tu parlais de la réduction de l'évènement à une idéologie, tu as fait naître en moi une question qui me vient souvent à l'esprit : quelle différence y a-t-il entre des gens de bien (baptisés ou pas) et ceux qui ont rencontré le Christ ? ».

Carrón. Il y a une différence incomparable, qui ne vient pas de nous. Si nous sommes ici, c'est précisément parce que nous avons rencontré cette dif-

¹⁶⁷ S. Alberto – J. Prades – L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 35.

¹⁶⁸ *Ibidem*, p. 98.

¹⁶⁹ *Ibidem*, p. 188-189.

férence. Comme notre amie indienne : elle a eu devant elle des paroles et des faits, une présence humaine inimaginable, des personnes avec une ouverture du cœur et de la raison, un regard sur elles-mêmes et les autres, une gratuité, une joie, une fécondité, une capacité à construire sans comparaison, comme nous le disions hier après-midi : une manière d'affronter la vie, la douleur et la mort qui ne peut naître d'une capacité. Il faudrait relire la *Lettre à Diognète*, mais il faudrait surtout regarder autour de soi : parmi nous, il y a bien des exemples qui témoignent d'une manière de vivre les circonstances, même les plus difficiles, avec une plénitude et une espérance que l'homme ne peut se donner lui-même. C'est pour cela que don Giussani appelle cette humanité un « miracle ». Si nous sommes ici et non ailleurs, c'est parce que cette humanité ne se trouve pas n'importe où et qu'elle n'est pas le fruit d'un effort de cohérence de l'homme. Mais chacun devrait le dire à partir de son expérience, pour répondre personnellement à la question. Il en va de la consistance de notre adhésion.

Prosperi. La dernière série de questions concerne la compagnie.

« Dans l'introduction de vendredi, tu as dit que “notre compagnie doit descendre plus profondément, et [...] elle doit concerner notre cœur [...] elle doit nous introduire [...] [à] ‘un rapport profondément personnel avec Lui’”. Quelles indications peux-tu nous donner pour cette mission, en particulier en pensant aux groupes de Fraternité ? ».

« Je suis seul, j'habite loin des communautés du mouvement. Comment vivre la familiarité avec le Christ ? Quel lien avec les questions concrètes quotidiennes ? ».

« Notre amie indienne ne vit plus dans le lieu de la compagnie, mais c'est comme si elle ne pouvait pas la déraciner d'elle-même, même si elle a souvent dit non. Quel chemin ce fait indique-t-il pour notre vie ? ».

Carrón. Ce que je vous suggère de plus simple est de rester attachés à l'expérience, parce que c'est ce qui permet ce dont témoigne la lettre suivante (qui nous aide à répondre aussi à la question précédente). « Deux lignes pour te communiquer la joie et l'émerveillement après l'assemblée que nous avons faite hier avec notre visiteur. Une assemblée entièrement fondée sur l'expérience, et quelles expériences ! Nous avons vu fleurir les témoignages de vérification de la foi dans la vie de chacun. Des expériences de maladie grave, de décès de l'épouse, de perte du travail, d'une saveur ressentie en mettant son « moi » en jeu et en s'impliquant dans la vie du village où l'on habite ou dans son école, de difficulté économique avec l'arrivée d'un sixième enfant, de difficultés en famille à cause de la présence d'enfants adoptés, de stupéfaction face au miracle de la disponibilité de deux amis pour héberger un Nigérien sans toit. Tout

cela a montré véritablement que la foi a une incidence sur la vie et apporte le centuple ici-bas. Dans le drame de la vie de chacun, il était évident que tous étaient heureux et joyeux, et cela était troublant, à couper le souffle : un vent de nouveauté fascinante. Si Jésus voulait nous convaincre que nous avons tout à gagner à le suivre, pour notre bien et celui de tous nos frères humains, hier, il y est arrivé ! ». C'est à portée de main de quiconque. Aussi, je vous suggère de jouer l'expérience que vous faites entre vous à 360 degrés, en vous tenant compagnie sur la route. De nos jours, personne ne peut dire qu'il est isolé. Il y a tant de possibilités de rester en rapport, même si l'on se trouve dans l'endroit le plus perdu au monde. Il y a le téléphone, Skype, la connexion vidéo avec l'école de communauté, *Traces*, le site de CL, bref, tout ! Comme j'aurais aimé avoir tous ces instruments à disposition quand j'ai rencontré le mouvement ! Ceux qui veulent être accompagnés ont donc tout ce dont ils ont besoin. Qui t'empêche d'utiliser ces instruments ? La conscience si vive de la jeune fille indienne sur la valeur de la rencontre qu'elle a faite, sur la valeur cognitive de la rencontre, est frappante. En elle est entrée une différence telle, elle a senti sur elle un regard tellement nouveau qu'elle ne peut plus l'oublier. Avec elle, nous voyons l'exemple de ce que nous dit don Giussani : en elle, le Christ n'est pas éloigné du cœur, mais il a pénétré au fond du cœur. Aussi n'est-elle pas seule, elle porte la compagnie en elle. Elle ne peut rien regarder, entrer en rapport avec rien, sans le comparer au regard qui l'a traversée, qui la constitue désormais et dont elle continue à faire l'expérience dans le rapport avec ses amis. Encore maintenant, alors qu'elle est isolée au milieu de rien, elle continue à vivre ce rapport comme elle peut. La compagnie du Christ la définit, aussi cherche-t-elle son visage dans chaque visage qu'elle rencontre sur son chemin. Si nous mettons vraiment notre vie en jeu, riches de tout ce que le Mystère nous a donné et qu'il nous donne, nous pouvons dire, comme saint Paul aux chrétiens de Corinthe : « Aucun don de grâce ne nous manque ». ¹⁷⁰

¹⁷⁰ Cf. *1 Cor* 1, 7.

Dimanche 6 mai s'est déroulée à Avila, en Espagne, l'assemblée conclusive des Exercices de la Fraternité, prêchés par le père Julián Carrón : nous en proposons trois questions et leurs réponses.

L'élection implique-t-elle qu'il y a aussi des « non élus » ? Je ne comprends pas du tout certaines des affirmations au sujet de l'élection. Je comprends la disproportion entre la grâce et le mérite, mais l'élection semble injuste, comme si elle venait avant la liberté, et qu'il y avait des « non élus ».

Julián Carrón. Quelqu'un te fait un cadeau : tu le considères injuste parce qu'il précède ta liberté ?

Non. Mais il y a des personnes auxquelles Dieu ne donne rien ?

Du calme ! Tu peux émettre toutes les objections que tu veux, mais tu ne peux pas mettre en doute ce que tu viens de dire. Ce n'est pas injuste que quelqu'un te donne quelque chose avant que tu n'exerces ta liberté. C'est même exactement ce que tu attends. Quand quelqu'un t'aime gratuitement, est-ce injuste parce qu'il précède le mouvement de ta liberté ? Voilà le point de départ, une expérience élémentaire que nous vivons tous, avant toute réflexion. Le premier geste de Dieu pour permettre à l'homme d'atteindre la plénitude de son destin n'est pas une explication : si c'était le cas, nous serions vite bloqués. Le premier geste est un fait (un choix, une préférence totalement gratuite, qui vient à ta rencontre), qui te trouve désarmé parce qu'il arrive avant que tu puisses le faire entrer dans tes schémas ou le mettre en question. C'est impressionnant. Si ce fait ne nous définit pas avant toute autre chose, nous serons toujours bloqués, prisonniers de nos mesures. Le premier geste de Dieu dans l'Ancien Testament a donc été une initiative absolument gratuite, qui n'avait aucune raison précédente en l'homme. « Si le Seigneur s'est attaché à vous, s'il vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples, car vous êtes le plus petit de tous. »¹⁷¹

Il se passe la même chose quand Jésus se rend chez Zachée. Il n'y va pas parce que Zachée est bon, car il sait bien que c'est un pécheur. La réaction de Zachée, d'après l'Évangile, est qu'il « reçut Jésus avec joie ». ¹⁷² C'est la première expérience, quelque chose d'absolument élémentaire : une stupéfaction. Il est toutefois difficile, ou du moins pas immédiat, de rester dans cette attitude de départ ; un instant après, nous sommes déjà embrouillés. On le constate aussi dans la réaction de ceux qui voient Jésus entrer chez Zachée : « Comment ? Il est allé loger chez un homme qui est un pécheur ? Mais ce type ne le mérite

¹⁷¹ Dt 7, 7.

¹⁷² Lc 19, 6.

pas ! Comment est-ce possible ? »¹⁷³ Ils considèrent cela comme injuste. C'est le scandale chrétien.

Mais, dans ma vie, j'ai appris à reconnaître que l'amour de Dieu excède notre mesure, et que la justice humaine est d'un autre ordre. De plus, je me rends compte que quand je mesure en termes humains, je finis par me retrouver avec ma tristesse et ma solitude. D'autre part, la parabole des ouvriers de la onzième heure parle d'un amour identique pour chacun : il donne la même chose au premier et au dernier, et le premier, s'il a un cœur simple, sera content pour le dernier. En revanche, quand tu parles d'élection, il me semble que cela implique que certains ne sont pas choisis.

Je suis content que tu te heurtes au terme « élection », parce que nous pensons le plus souvent qu'il va de soi. Le fait de ne pas considérer l'élection comme allant de soi est un don que tu as reçu aujourd'hui : c'est un don que quelque chose en toi se rebelle et te fasse dire : « Ce n'est pas juste ! ». Mais tu n'es pas seul : tu as beaucoup de compagnons de route, pour lesquels il faudrait éliminer de la Bible le terme « élection », parce qu'il indiquerait quelque chose d'injuste.

Pour moi, cela a toujours été ainsi.

C'est important de s'en rendre compte : cela nous semble injuste parce que, pour nous, choisir l'un équivaut à en exclure d'autres. Nous raisonnons de la sorte parce que nous ne comprenons pas le sens de l'action de Dieu, autrement dit la raison pour laquelle il opère un choix. Quelle est la méthode de Dieu ? Il suffirait de lire deux passages de la Bible pour voir que Dieu, quand il choisit, n'exclut personne. Le premier : Dieu « veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la pleine connaissance de la vérité »,¹⁷⁴ autrement dit le dessein de Dieu concerne chacun, embrasse tout le monde. Et le deuxième : « Le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs. »¹⁷⁵ Il est mort pour tous, sans exception.

Alors, quelle méthode Dieu a-t-il employée ? Il n'en a pas choisi certains pour en exclure d'autres, mais pour arriver aux autres à travers eux. Si nous étions les terminaux ultimes d'un grand centre de calcul, les données (dans ce cas précis, le salut) arriveraient à tous automatiquement et simultanément, et tout semblerait plus direct. Mais cela contournerait la liberté de l'homme. Dieu, lui, nous a voulus libres, il respecte notre liberté en appelant certains à répondre librement et, à travers eux, il appelle d'autres à répondre avec autant de liberté. Il est fondamental de comprendre cette méthode, pour pouvoir te

¹⁷³ Cf. Lc 19, 7.

¹⁷⁴ 1Tim 2, 4.

¹⁷⁵ Rm 5, 8.

rendre compte à la fois de la grâce reçue et du fait que tu ne l'as pas reçue seulement pour toi, mais pour qu'elle arrive aux autres à travers toi. Jésus ne choisit pas les douze seulement pour eux-mêmes, pour qu'ils soient les seuls à profiter de lui, mais pour les envoyer dans le monde entier, pour témoigner de ce que signifie le Christ dans la vie. Quelle est, en effet, la plus grave objection que puisse susciter l'annonce chrétienne ? Mes étudiants de Madrid me le disaient déjà : « Ce que dit l'Évangile est magnifique, mais cela n'existe plus, je ne peux plus le toucher du doigt ». Comment Dieu répond-il à cette objection ? En faisant en sorte que l'homme d'aujourd'hui rencontre quelqu'un (une personne réelle, en chair et en os, comme toi), en qui ils voient se produire ce que nous entendons dans l'Évangile, c'est-à-dire en qui se reproduit l'évènement originel. Ainsi seulement, l'homme d'aujourd'hui peut commencer à s'intéresser au Christ : il ne comprend pas encore l'origine de ta manière différente d'être, mais la rencontre avec toi, avec une personne réelle, interpelle sa raison et sa liberté. Dieu continue, selon un dessein qui n'est pas le nôtre, à t'appeler ; tu peux répondre oui ou non, et si tu l'acceptes, il change ta vie, la remplit de joie, de fécondité, « démontrant » par ce changement sa présence aux autres. C'est ce qu'il fait avec Zachée et les disciples : il les choisit pour que, à travers eux, d'autres puissent rencontrer dans leur chair (non dans leurs pensées, non dans un monde virtuel, comme un songe) quelqu'un qui éperonne leur raison et leur liberté.

Tout cela est-il réel ? Oui, cela existe, et tu l'as vu. Voilà pourquoi la méthode de Dieu n'est pas injuste : c'est une méthode par laquelle Dieu, concrètement, réellement, historiquement, en se pliant à la manière qu'a l'homme de comprendre (une manière charnelle, historique), dialogue avec la raison et la liberté de chacun de nous. Bien entendu, si nous concevons l'élection comme l'exclusion d'autres, on peut comprendre que cela nous semble injuste. En revanche, si on la comprend telle qu'elle est, à savoir un chemin pour arriver aux autres, alors l'élection n'exclut personne. C'est la méthode de Dieu, une méthode qui respecte la liberté de l'homme.

Que signifie que la liberté se produit en même temps qu'on est libéré ? La preuve qu'on connaît Dieu est qu'on est libre, et on n'est pas libre s'il ne nous libère pas constamment, mais en même temps, il a besoin de notre liberté pour être reconnu. Je sens que j'ai besoin de comprendre cette unité au quotidien, et comment cela se passe en toi, Julián.

Nous avons vu que l'on comprend le vrai sens des mots à travers l'expérience. Par exemple, on comprend ce que signifie aimer quand on se sent aimé, comme l'a dit notre amie qui est allée en Inde. Personne ne l'avait regardée comme cette camarade de fac qu'elle a rencontrée à Madrid ; elle n'imaginait

pas pouvoir être regardée avec une telle gratuité, et quand sa mère l'abandonne et déclare qu'elle ne veut plus la voir, cela devient évident pour elle que, pour comprendre ce que signifie aimer, pour pouvoir aimer, il faut être aimé. Il en va de même pour la liberté : nous comprenons ce qu'est la liberté à travers l'expérience. Aussi don Giussani nous a-t-il toujours dit, de manière pédagogique, que si nous voulons comprendre la liberté, au lieu de partir du nom commun, de la définition (qui nous conduirait à d'interminables discussions), il faut partir de l'expérience qu'indique l'adjectif : quand se sent-on « libre » ? Puisque l'homme ne comprend les choses qu'ainsi, par l'expérience, Dieu, dans sa tendresse unique, se courbe sur nos nécessités.

Pour que le peuple d'Israël comprenne ce qu'est la liberté, Dieu lui fait expérimenter la libération : il le fait sortir d'Égypte, en le libérant de l'esclavage. En tant qu'hommes, les israélites avaient été créés libres, la liberté faisait donc partie de leur nature. Mais en Égypte, ils ne se sentaient pas libres, puisqu'ils étaient esclaves. Nous aussi sommes libres par nature, mais nous ne nous sentons pas libres dans les circonstances, au point que nous étouffons. Quand le peuple d'Israël est libéré d'Égypte, il vit une expérience de liberté, de libération, et il commence à faire confiance à Dieu. Il se sent libre, il commence à respirer, il cesse d'étouffer dans les travaux forcés. Mais ensuite, de nombreuses rébellions ont succédé à cette expérience de libération. Le peuple d'Israël, nous l'avons vu, a cédé à plusieurs reprises à la présomption de pouvoir se procurer seul la liberté, et cela a généré de nouvelles servitudes. C'est aussi ce qui nous arrive. Pour pouvoir être libres, il faut accepter la condition qui rend possible une expérience de liberté effective : être libéré. Ainsi, nous qui sommes pourtant libres par nature (nous ne sommes pas soumis aux mécanismes de l'instinct), nous étouffons dans les circonstances, sans réussir à dire entièrement « je » : nous ne sommes pas libres. C'est pour cela que je demande si souvent combien de personnes libres vous connaissez. Libres dans la réalité, pas dans leur imagination. Il faut comprendre que nous sommes tous libres par nature, mais qu'il y a bien peu de personnes libres dans la réalité (pas dans leur petite chambre, dans le monde virtuel, celui de leurs rêves, mais au quotidien, au travail, à la maison, avec leurs amis, dans les circonstances). C'est là que l'on peut comprendre la différence qu'introduit le geste de Dieu, en reconnaissant que la liberté se produit en même temps qu'on est libéré.

Pour comprendre si l'on est libre, il suffit donc de se surprendre en action dans la réalité, dans les circonstances concrètes, pour voir si l'on respire là où l'on vit. Si l'on se découvre occupé à se plaindre parce qu'il y a toujours quelque chose qui ne va pas, cela signifie que la liberté en nous est, de fait, une pure fiction. Ainsi, chacun de nous pourra vérifier, au-delà de ses paroles, de ses interprétations ou de ses discussions, s'il est vraiment libre, et qui, ou ce qui,

le rend vraiment libre. Le signe que j'accueille comme un don ce que je reçois instant après instant de Dieu est ma libération. Au contraire, quand je prétends posséder ma liberté, quand je la conçois comme une liberté autonome, quand je ne ressens plus le besoin que j'ai et que je me détache de l'origine qui me donne la liberté, cela disparaît, et je commence alors à étouffer. Nous avons donc toujours besoin de recevoir la libération et de l'accueillir. C'est pourquoi notre amie indienne disait : « Il y a un petit point qui dépend de moi », et c'est de reconnaître tout ce qui lui est arrivé.

Il n'y a pas de liberté sans que j'accueille la libération qu'Il veut me donner. Pour me libérer, Dieu a besoin que je me laisse libérer. En effet, Dieu ne veut pas entrer dans notre vie comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, comme un char d'assaut qui rase au sol notre liberté, sans nous demander la permission. Dieu respecte si profondément notre liberté qu'il nous offre tout, mais pour entrer, il attend et mendie notre oui, notre liberté : « Veux-tu m'accueillir ? » « Quelqu'un veut-il venir à ma suite, suivre cette expérience ? » Dieu nous offre une manière infaillible de comprendre si nous suivons son invitation : l'expérience du centuple : « Celui qui me suit aura le centuple ». ¹⁷⁶ Il n'est pas question de discussions ou d'interprétations : elles ne servent à rien. Tu peux savoir si tu accueilles ce que le Seigneur te donne en vérifiant dans la réalité si ta vie est cent fois plus humaine, plus vraie, si ta vie respire. C'est ainsi que je vis, je n'ai pas d'autre expérience à vous raconter que celle-ci. Quand tu suis, tu respirez. Quand tu ne suis pas, tu étouffes. En effet, la liberté nous est toujours donnée dans une relation, et c'est ce que nous avons appris de toute l'histoire qui nous a précédés. À un moment donné, nous pouvons penser que, puisque nous « savons déjà », puisque nous l'avons déjà reçu, nous pouvons cesser de recevoir, d'accueillir et de suivre le don de Dieu. Mais non, ce n'est pas une étape à franchir, il n'y a pas de moment où je ne n'aie plus besoin de recevoir et d'accueillir. Il y a seulement une conscience toujours plus grande de la nécessité que j'ai de l'accueillir. Plus je comprends ce dont il s'agit, plus je comprends que l'expérience de ma liberté m'est donnée, plus je perçois que la seule possibilité d'être réellement libre, d'expérimenter la libération, est de la recevoir de celui qui, seul, peut me la donner et la rend possible. On ne peut déléguer cette décision à personne.

J'aimerais mieux comprendre le rôle de la compagnie dans ce parcours. Tu parles d'une « compagnie » comme une aide « contre la démoralisation ». Tu dis aussi : « “Notre compagnie [...] doit descendre plus profondément” [...], elle doit nous introduire, [...] nous pousser vers “un rapport profondément personnel avec Lui”, avec le Christ ». Cela m'intéresse énormément car, avec le parcours

¹⁷⁶ Cf. Mt 19, 29.

effectué cette année, je vois qu'une compagnie comme celle que tu décris est nécessaire. Je reconnais certains visages qui m'accompagnent, mais je m'aperçois que nous sommes souvent embarrassés, moi le premier. Je ressens l'exigence de nous aider vraiment l'un l'autre. Que signifie appartenir à un lieu, appartenir à cette compagnie, au-delà du formalisme ? Dans l'introduction, tu disais : « Mais, une fois arrivés à ce niveau, explique don Giussani, au niveau où je te reconnais, ô Christ, c'est-à-dire au niveau du cœur, nul ne peut déléguer à d'autres une réponse qui ne peut que lui appartenir ». Et tu citais don Giussani : « Le cœur est le seul lieu où tout se passe comme s'il n'y avait pas de partenaires ». Je reconnais que ce fait de ne pas avoir de partenaire est le signe le plus manifeste de ma grandeur. Je ne peux pas penser que cela va de soi au moment d'entreprendre le parcours de la connaissance du Christ. Parfois, nous pensons que l'insatisfaction, la tristesse, le fait que les choses ne nous conviennent pas, les déceptions, etc., sont des aspects à maîtriser, à limer, à éliminer. En réalité, ce sont des échos du cœur dont tu parles, le lieu de la plus grande préférence de Dieu à mon égard, de la plus grande compagnie. Le cœur, qui n'a pas de collaborateurs, est mon meilleur collaborateur. Mais bien souvent, je sens que, dans le monde adulte, nous n'avons pas le courage de partir de ce collaborateur qu'est le cœur. Peux-tu nous aider sur ce point ?

Je commence par la première question. Si nous sommes attentifs à la manière dont tu as décrit les choses, le Mystère nous fournit toujours une voie. Quelle voie t'offre le Mystère pour comprendre ce qu'est la compagnie ? Tu reconnais dans ton expérience que certains visages t'accompagnent. Peut-être pas tous, mais tu en reconnais clairement certains comme compagnons. Notre amie indienne disait encore : « Le Christ devait être comme vous, quelqu'un qui aidait les autres à se comprendre, à voir au fond de leur cœur », à connaître l'intimité vraie de chacun, « et à comprendre qui on est ». C'est ce qui est arrivé à Jean et André : ils ont commencé à comprendre qui ils étaient parce qu'ils ont rencontré quelqu'un, Jésus. Ils ont commencé à comprendre en suivant cette personne. Telle est la manière, la méthode de Dieu, d'Abraham à aujourd'hui. Tu peux donc comprendre en suivant ces visages et en étant attentive pour voir comment se produit en eux ce que tu désires pour toi. Il s'agit donc tout d'abord d'une attention. Ce n'est pas avant tout un problème d'intelligence. Certains pourraient dire : « Je suis intelligent, et untel est ignorant, comment peut-il me dire quelque chose d'intéressant ? ». C'est vrai, cela peut même être un misérable, mais le Seigneur l'utilise – tout misérable qu'il est – pour t'appeler. Alors, la première question est d'être attentif, et en même temps disponible à suivre la manière dont le Mystère t'appelle : à travers ces visages. Ainsi, tu découvres la vraie compagnie pour ta vie. Tu la découvres et la reconnais, mais tu ne la décides pas. Parfois, tu en préférerais d'autres, qui sont plus sympathiques, avec lesquels tu te sens mieux, mais ce n'est pas toi qui décides qui

t'aide. Toi, tu dois le reconnaître : en étant avec certaines personnes, tu rentres à la maison et il te reste quelque chose, et tu vois que, le lendemain, tu es différente avec toi-même et la réalité, tu vois les choses autrement. Alors, tu commences à te rendre compte que cette compagnie te permet d'être plus toi-même, qu'elle te fait aller au fond de tout.

Voilà pourquoi nous disions hier que la compagnie est le lieu, suscité par le Christ, qui nous permet de prendre conscience de ce que nous sommes. Quelle est la plus grande aide qu'elle t'apporte ? Quelle est la plus grande aide de Jésus à ses disciples ? En quoi leur tient-il compagnie ? Il les fait sortir de leurs réductions, il réveille leur cœur, il suscite un sujet capable de regarder l'ensemble de la réalité, jusqu'à son origine. Que fait Jésus quand il se propose comme compagnon de route des disciples d'Emmaüs ? Ils avaient devant eux une longue liste de faits et de miracles de Jésus, et pourtant ils marchaient tout sceptiques. Cet inconnu s'approche, et demande de quoi ils parlent, et ils répondent : « Tu es bien le seul étranger résidant à Jérusalem qui ignore les événements de ces jours-ci à Jérusalem. »¹⁷⁷ Il avait bien une certaine idée de ce qui s'était passé... pourtant, que fait Jésus ? Comment leur tient-il compagnie ? Il dit : « Vous avez le cœur engourdi ? Êtes-vous assez sots pour ne pas comprendre ce qui s'est passé ? »¹⁷⁸ Jésus les provoque pour leur faire élargir l'horizon du regard, pour rouvrir leur cœur et leur raison. En effet, plus tard, quand ils le reconnaîtront lorsqu'il rompra le pain, ils se diront l'un l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route ? »¹⁷⁹ En quoi Jésus les a-t-il le plus aidés ? Il a suscité en eux un moi capable de le reconnaître. Plus notre cœur se réveille, plus nous comprenons qu'il ne peut être satisfait que par celui qui l'a créé et en qui seul il trouve son accomplissement. Le Christ est le seul qui sauve le désir, qui le fait émerger dans toute sa portée, dans sa dimension infinie, en y répondant. Mais plus je découvre la nature de mon moi, combien il est irréductible, unique, plus je perçois que ma responsabilité est irremplaçable : je ne peux déléguer à personne la responsabilité de dire « moi », de dire « oui » à celui qui me réveille et me demande de pouvoir me sauver.

Giussani nous dit des choses que nous ne commençons à comprendre que lorsqu'elles se produisent en nous, quand nous les expérimentons. C'est comme lorsqu'il nous dit que le moi est « rapport direct et exclusif avec Dieu ».¹⁸⁰ Il s'agit de « mon » moi et de « mon » rapport personnel avec le Mystère : je ne peux le déléguer à personne. Toi, moi, chacun de nous est unique, nous ne

¹⁷⁷ Cf. *Lc* 24, 18.

¹⁷⁸ Cf. *Lc* 24, 25.

¹⁷⁹ Cf. *Lc* 24, 32.

¹⁸⁰ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 112.

sommes pas un numéro dans la masse du troupeau, une pièce d'un mécanisme global, non. Et le Mystère veut établir avec chacun de nous un rapport unique, une intimité unique. Tu es appelé, personnellement, et c'est à toi de dire « oui » ou « non ». On ne peut déléguer cette réponse. J'ai toujours été marqué par le chemin que Giussani nous fait faire à travers les livres du *ParCours*. Au début, dans le premier chapitre du *Sens religieux*, il nous fait reconnaître que nous avons le critère pour discerner, pour repérer ce dont notre cœur a besoin. Ensuite, il effectue tout le parcours, en présentant la prétention du christianisme, l'évènement du Christ, le chemin des disciples, et ensuite l'Église, comme le lieu où le Christ reste dans l'histoire, et donc aussi notre chemin. Puis, au bout de tout ce parcours, il dit : « À quoi le Christ remet-il ce qu'il a accompli sous tes yeux ? Quel est le critère ultime pour juger ? Ton cœur ». Le Christ ne veut pas que nous adhérions à lui de façon mécanique. Il veut que nous adhérions à lui parce que nous le reconnaissons comme la réponse dont notre cœur a besoin, autrement il resterait extérieur à nous. Vous comprenez pourquoi nous ne pouvons déléguer notre « oui » à personne ? Giussani dit que personne ne peut tricher : le Christ ne triche pas avec nous, mais nous ne pouvons pas non plus tricher avec lui. C'est ce qui rend la vie vraiment dramatique. En ce sens, le cœur n'a pas de partenaires. « L'amour que Dieu me porte fait de moi ce que je suis en vérité et définitivement : il fait parvenir à lui-même le "Je" que Dieu veut voir devant lui et avoir pour lui », affirmait von Balthasar. La prédilection qu'il a pour toi est la seule qui peut correspondre totalement à ton cœur. Les autres, dans la mesure où ils vivent eux aussi cette relation, m'aident à ne pas me contenter de moins que cela ; ils me font aller au fond de mon humanité nécessiteuse.

L'ensemble du dessein de Dieu a donc pour but de nous permettre de rencontrer le seul qui nous réponde. Si nous n'avons pas de réponse pour nous, pour chacun de nous, nous n'aurons pas non plus de réponse pour les autres : le monde restera sans réponse. Si nous ne faisons pas personnellement l'expérience du Christ comme réponse à l'attente infinie de notre cœur, nous ne pourrons pas le communiquer aux autres comme un bien pour eux. Seul celui qui effectue ce chemin, qui vit cette expérience, peut les proposer aux autres avec la certitude qu'il s'agit de ce qu'ils cherchent mystérieusement, à tâtons. C'est la plus grande des aventures de la vie : vérifier chaque jour davantage ce qui est arrivé, la rencontre avec le Christ, est la seule chose qui puisse répondre totalement aux exigences du cœur. Nous vérifions que cette familiarité avec le Christ est devenue le facteur déterminant de notre vie dans le fait que nous sommes libres dans les circonstances. Ainsi seulement, nous pourrons offrir une contribution réelle au désir de liberté qu'il y a en chacun. C'est pourquoi j'ai toujours été sensible à cette affirmation de Balthasar : « Tant que le chris-

tianisme apparaîtra avant tout comme tradition et institution, les mouvements libertaires de l'époque moderne [qu'on qualifie aujourd'hui de "populistes"] auront la tâche facile », parce que nous ne les remettons pas en question, nous ne représenterons pas une provocation pour eux. « Le concours ne devient sérieux que lorsque le chrétien entreprend de montrer [...] que la libre ouverture de Dieu en Jésus-Christ est l'invitation à entrer dans un champ absolu, divin, de liberté, le seul où la liberté humaine puisse s'épanouir pleinement ». ¹⁸¹

¹⁸¹ Voir ci-dessus, p. 21, 62.

MESSE

Lectures de la Sainte Messe : At 9, 26-31 ; Ps 21 ; 1Jn 3, 18-24 ; Jn 15, 1-8

HOMÉLIE DU PÈRE JULIÁN CARRÓN

Pas un seul jour ne passe sans que la liturgie ne nous confronte à l'incessante initiative de Dieu. Aujourd'hui, elle le fait par le récit de la conversion de Saul, la personne la plus impensable, le persécuteur des premiers chrétiens. Mais rien n'est impossible à Dieu. C'est précisément en cela que se manifeste la liberté de Dieu : il choisit quelqu'un comme Paul pour montrer que c'est toujours lui à prendre l'initiative : « Tu as du prix à mes yeux ». ¹⁸² Conscient de cette préférence, Paul dira plus tard dans ses lettres : « Je sais en qui j'ai cru ». ¹⁸³ Personne ne comprit ce qu'il lui arriva sur le chemin de Damas, mais ce fut tout suite clair qu'il lui fut arrivé quelque chose d'important : en effet, il avait commencé à fréquenter ceux qu'il persécutait auparavant. Évidemment, en le voyant parmi eux, les chrétiens de Damas avaient peur de lui, ne pouvant croire qu'il soit devenu un disciple de Jésus. Mais il continuait à rester avec eux, et les Actes rapportent qu'il parlait, discutait, « allait et venait dans Jérusalem avec eux, s'exprimant avec assurance ». Le fait qu'il lui fut arrivé quelque chose devenait palpable, tangible dans le fait de fréquenter cette nouvelle compagnie d'amis avec lesquels il a commencé à mettre sa vie en jeu.

Voilà le défi qui se pose à chacun de nous, à tout instant : « Voici son commandement : mettre notre foi dans le nom de son Fils Jésus Christ », comme l'a fait saint Paul. Mais comment garder cette attitude ? Il n'y a pas de meilleur passage de l'Évangile pour résumer ce que nous nous sommes dit au fil de ces jours que celui que nous venons juste d'écouter. On ne peut pas vivre détachés de Lui. Avec l'image de la vigne et des sarments, Jésus dit qu'il est absolument crucial que nous restions liés à lui. Détachés de lui, nous nous asséchons et nous ne portons pas de fruit. Comme vous le voyez, ce matin, le même verbe que nous avons employé hier revient : rester. Si nous voulons porter du fruit, il ne faut qu'une chose : rester attachés à la vigne. Jésus dit aux disciples : « De même que le sarment ne peut pas porter de fruit par lui-même s'il ne demeure pas sur la vigne, de même vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi. » Car « Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit ». Ainsi, si quelqu'un veut porter du fruit, il y a ici une indication simple, à portée de la main de tous. Jésus ne demande ni de faire un quelque effort particulier ni de nous soumettre à une

¹⁸² *Is* 43, 4.

¹⁸³ Cf. *2Ti* 1, 12.

pratique ascétique. Il pose une seule condition : rester attachés à la vigne, qui est lui-même. Ce qui prouve que nous soyons ou non attachés à la vigne, c'est le fruit que nous portons : le centuple, une nouvelle manière d'être dans le réel. Voilà ce qui lui rend témoignage. « Si vous demeurez en moi », vous portez du fruit, « et mon Père sera glorifié ». À travers ce fruit, que les autres aussi pourront voir, Sa gloire continuera à resplendir dans le réel, dans l'histoire des hommes, parce que la gloire est la splendeur de la vérité.

Tout ce que nous venons de nous dire, depuis vendredi soir jusqu'à ce matin, c'est pour que cette gloire se manifeste. Nous ne devons pas nous détacher de la vigne, afin que, à travers ce fruit en nous qui ne vient que de Lui, Sa gloire puisse continuer à resplendir sur la face de la terre. Cela peut arriver même au sein de nos limites et erreurs, car le fruit – un changement de notre humanité autrement impossible – est Son œuvre en nous. Si nous le laissons entrer, si nous nous laissons saisir par lui, rien ne pourra empêcher la manifestation de la gloire de Dieu à travers le fruit qu'il fera surgir, pour notre merveille, sous nos yeux, dans notre vie. « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire », dit Jésus. Si nous n'apprenons pas cela, nous deviendrons des branches sèches à brûler.

Demandons pour chacun de nous d'être ensemble uniquement pour cette raison, comme saint Paul avec ses amis : pour Le reconnaître, pour rester attachés à la vigne qui est Lui, pour vivre un lien qui nous rajeunit sans cesse, afin que nous puissions témoigner à tous nos frères les hommes de qui est le Christ et du fait que le Père de Jésus est à l'origine de tout.

ANNONCES
Julián Carrón

Fonds commun

L'année dernière, nous avons envoyé une lettre à tous ceux qui, depuis des années, n'avaient donné aucun signe de participation aux initiatives de la Fraternité, et une lettre à ceux qui, au cours de l'année précédente, n'avaient pas versé un euro au fonds commun. C'est surprenant de voir la réaction de la part de milliers de personnes, qui ont répondu positivement à cette initiative – qui a été pour nous un geste d'amitié –, parfois même en nous indiquant des situations de besoin sur lesquelles on a pu intervenir de différentes manières. Je vais vous lire quelques-unes des lettres reçues.

Une personne écrit : « Je réponds à votre lettre dans laquelle vous me rappelez que je ne participe pas aux Exercices et que je ne contribue pas au fonds commun. C'est vrai, au cours de ces années mes rapports avec le mouvement se sont effilochés et un certain éloignement a eu lieu. Votre lettre m'a rappelé beaucoup de belles choses que j'ai vécues dans le mouvement. Maintenant, je suis un peu plus présent et j'ai versé 60 euros pour le fonds commun (c'est tout ce que je peux faire), pour avoir le sentiment de faire partie du mouvement ».

L'un d'entre vous dit : « Je suis infiniment reconnaissant d'avoir reçu de votre part un rappel au sacrifice du fonds commun. Depuis des années, nous n'arrivions même pas à verser le montant de la contribution minimale que mon mari et moi nous étions promis de donner. Nous avons traversé et nous traversons encore une période difficile et plutôt problématique. J'ai demandé à mon mari si je pouvais faire un virement pour payer au moins en partie notre "dette" envers le fonds commun, mais encore avec la question : "Y arriverons-nous ?" Quelle surprise a été sa réponse ! "Bien sûr, absolument, vas-y tranquillement". Sa réponse a été une consolation pour moi ; elle m'a permis de ne juger qu'avec le cœur. »

Voilà le témoignage d'une famille : « Depuis deux ans, mon mari et moi ne payons pas le fonds commun, à savoir depuis qu'il a perdu son emploi une fois encore. Je travaille à mi-temps. En septembre de l'année dernière, j'ai trouvé un deuxième emploi pour un an ; c'est peu, mais il suffit pour couvrir les nécessités de base de notre famille. Pour l'année 2018, je voudrais recommencer à verser notre contribution, en la réduisant à 5 euros par mois pour tous les deux. Je le regrette vraiment, mais en ce moment nous n'arrivons pas à faire autrement. Néanmoins, je souhaite reprendre le paiement du fonds commun ; je ne veux pas perdre le sens de ce geste, j'ai déjà attendu trop longtemps, c'est comme s'il me manquait quelque chose ! »

Un autre ami écrit : « J'ai été particulièrement touché par ce passage de la lettre qu'on m'a envoyée : "Dans le rapport avec le Christ, il n'y a pas de mesure ; il n'y a pas de mesure, il n'y a que le cœur : soit je le veux soit je ne le veux pas". Il y a trente ans environ, avec quelques amis du mouvement, on rêvait de ce qu'on désirait pour l'avenir : l'un rêvait de gagner des milliards avec un bulletin de jeu, un autre voulait participer aux Jeux olympiques ; quand mon tour est venu, je me rappelle que j'ai répondu d'un seul jet : "Être toujours plus saisi par le Christ", une réponse qui étonna tout le monde, moi y compris. J'ai traversé beaucoup de circonstances difficiles depuis ce jour-là, y compris mon licenciement. J'ai dû réduire le montant de ma contribution de manière drastique. Je voulais quand même y être fidèle, mais après je ne l'ai plus versé. En septembre, ta lettre m'a comme réveillé, si bien qu'en baissant encore une fois le montant, j'ai réussi à payer mes arriérés et, aujourd'hui, après avoir reçu la rémunération pour des travaux que j'avais faits, je peux augmenter un tout petit peu le montant de ma cotisation. C'est dérisoire, je le sais, mais en ce moment c'est ainsi ; plus tard, on verra. Merci pour ta paternité, je prie pour toi tous les jours. »

Comme vous le voyez, l'envoi de ces lettres a été une occasion pour reprendre le rapport avec la vie de la Fraternité. Quelques-uns, au contraire, nous ont communiqué qu'ils ont entrepris un autre chemin.

La décision d'écrire ces deux lettres a été dictée par la passion pour tous ceux qui souhaitent parcourir le chemin de la Fraternité, pour qu'ils puissent être accompagnés avec tout le sérieux possible. Dans le livre *Una strana compagnia*, nous avons lu que don Giussani disait, pendant les premiers Exercices de la Fraternité, en parlant du fonds commun en tant qu'aide à vivre la pauvreté : « La pauvreté n'est pas ne rien avoir à administrer : la pauvreté, c'est administrer en ayant pour but suprême que tout soit en fonction du royaume de Dieu, en fonction de l'Église ». ¹⁸⁴ C'est précisément à vivre en fonction de l'Église que nous voulons nous aider aujourd'hui aussi. En ce sens, le témoignage que nous donnent nos amis vénézuéliens est pour moi impressionnant : dans la situation dramatique d'appauvrissement général (causé par l'inflation élevée dans laquelle ils se sont trouvés et que nous connaissons tous), ils sont en proportion la nation la plus fidèle au paiement du fonds commun ! C'est émouvant qu'ils nous aient écrit pour communiquer à quel point ils sont navrés d'avoir diminué le montant de leur cotisation au fonds commun en 2017 : « Le change euro/bolivar a beaucoup évolué entre le premier semestre et la fin de l'année, sans qu'il y ait une évolution correspondante dans les salaires des gens. Pourtant, malgré la crise, beaucoup d'entre nous sont restés fidèles à l'initiative du fonds commun ». Une telle fidélité ne peut que nous interroger !

¹⁸⁴ L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 106.

Tracce

Je tiens à partager avec vous une nouveauté que je considère pouvoir être une provocation supplémentaire pour nous confronter avec le contenu de ces jours-ci. Vous vous rappellerez que, l'année dernière, notamment à l'occasion des Exercices, nous avons inauguré le nouveau site et les médias sociaux du mouvement, parce que les changements provoqués par Internet poussaient dans cette direction. Cela a eu un contrecoup évident sur la manière de réaliser *Tracce*. Nous nous approchons donc du nouveau *Tracce*, qui est disponible pour tous dès aujourd'hui. Notre revue a été complètement rénovée dans sa forme et dans ses contenus.

Pourquoi continuer à réaliser *Tracce* ? Pourquoi changer ? Don Giussani nous éclaire à ce propos : « La communication est la conséquence [...] [de] deux dimensions : une conscience critique et systématique de sa propre vie et une humanité nouvelle. Mais les deux premières dimensions ne peuvent pas subsister s'il manque la troisième, c'est-à-dire la passion de communiquer aux autres ce principe de vie, cette réalité de vie, cette unité qui nous lie, cet événement qui nous a libérés ». ¹⁸⁵ Et encore : la presse – le digital n'existait pas à cette époque-là – « est l'instrument principal pour faire grandir notre conscience de nous-mêmes et pour une communication avec les autres ». ¹⁸⁶

À l'intérieur de cet horizon, nous avons voulu faire les comptes avec les énormes et rapides mutations que nous observons depuis des années et qui nous appellent à un changement nécessaire : la révolution de la communication digitale, les défis que tous affrontent dans le domaine éditorial, le changement d'habitudes qui touche toutes les personnes, nous y compris...

De là naît la tentative de rénover la revue en tenant compte de tous ces facteurs. Le nouveau *Tracce* veut ainsi compléter et intégrer la communication réalisée sur Internet, en répondant surtout à l'exigence d'approfondissement, en donnant aux thèmes et sujets choisis tout l'espace nécessaire pour un travail de compréhension, de réflexion et de dialogue. Avec le nouveau *Tracce*, nous disons : « Dans la grande agitation des journées, des semaines, des mois, fais une pause, arrête-toi ! » C'est peut-être une bonne chose. *Tracce* est cette tentative – il faut toujours que nous nous rappelions que c'est une tentative – d'attirer l'attention sur un sujet, une personne, une expérience, une situation que nous considérons comme vraiment importante pour le chemin que nous parcourons.

Le site et les médias sociaux continueront à suivre le rythme jour après jour, un fait après l'autre, un jugement après l'autre, accompagnant promptement le chemin de tous avec les textes essentiels, à partir de l'école de communauté.

¹⁸⁵ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 39.

¹⁸⁶ FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION (FCL), *Documentation audio-visuelle*, Rencontre des prêtres du Nord de l'Italie, Idice San Lazzaro di Savena (BO), 20 mai 1985.

Nous avons faim de tout ce qui peut nous aider à élargir la raison, à approfondir le charisme, à vérifier la foi. De même, nous avons le désir de communiquer avec les autres, de nous intéresser à eux, de faire un bout de chemin avec eux, comme cela est arrivé par exemple dans tout le parcours de rencontres né à partir des présentations – en Italie et à l'étranger – de la *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani] et de la *Beauté désarmée*.

Si nous continuons à imprimer *Tracce*, si nous avons voulu le changer en accentuant sa raison d'être comme occasion d'éducation et de rencontre, c'est à cause de cette passion, de cette faim qui nous constitue. Il est difficile d'approfondir le chemin sans un engagement sérieux, sans une attention. Sans cela, nous finirions par être prisonniers de la mentalité de ce monde.

Comment pouvons-nous nous rendre tous plus protagonistes de cette tentative ? Notre souci, mon souci ne peut être qu'éducatif. Je reprends à mon compte les paroles de don Giussani : « Je vous prie de ne pas sentir cela comme une propagande pour *Litterae* [cela vaut aujourd'hui aussi pour *Tracce*], mais comme l'urgence de notre communion ». ¹⁸⁷ C'est encore don Giussani qui nous disait que la revue « fait partie du projet de vie, c'est un instrument du projet », ¹⁸⁸ c'est le « miroir de la vitalité du mouvement. Et cela implique une participation créative ». ¹⁸⁹ Écrivez donc, signalez des sujets, des faits et des personnes, parce que notre revue « est un espace librement accessible pour tous ceux qui ont une vie à communiquer ». ¹⁹⁰

Voilà donc la première manière de participer à la communication du mouvement, une participation créative. Une manière qui est à la portée de chacun de nous : il ne s'agit pas que d'écrire à propos de faits et personnes, mais également d'identifier et de suggérer qui peut avoir un talent pour la photographie ou dans la création de vidéos ou dans les médias sociaux. Dans vos communautés il y a assurément des jeunes talents.

On participe aussi en se servant de *Tracce* pour un dialogue avec un ami : s'il m'est utile, il peut être utile pour lui aussi. Offrir un abonnement ou un numéro de la revue est une occasion de rencontre, de témoignage, de mission. Songez au fait que de nombreux évêques et nonces – partout dans le monde, même à des endroits où il n'y a pas le mouvement – nous écrivent pour nous remercier de la chance qu'ils ont de lire des textes de don Giussani et de rester en contact avec la vie du mouvement. Je vous invite donc à diffuser notre revue, éventuellement en profitant aussi de l'occasion de la nouvelle présentation

¹⁸⁷ FCL, *Documentation audio-visuelle*, Rencontre des prêtres de CL, Bologne, 6 mars 1978.

¹⁸⁸ FCL, *Documentation audio-visuelle*, Diaconie diocésaine de CL, Milan, 16 juin 1980.

¹⁸⁹ FCL, *Documentation audio-visuelle*, Rencontre des prêtres de CL, Imola (BO), 2 février 1987.

¹⁹⁰ FCL, *Documentation audio-visuelle*, Journée de fin d'année de CL, Milan, 3 juin 1989.

graphique, aussi bien de manière personnelle que communautaire, comme le font – pensez-y ! – les femmes de Rose à Kampala, qui vivent comme un événement l'arrivée de chaque nouveau numéro de *Tracce*. Si seulement nous la recevions aussi chaque fois de cette manière !

En dernier lieu, je vous prie de considérer l'abonnement comme une manière concrète de soutenir tout l'engagement pour développer la communication du mouvement – du site aux médias sociaux à la revue –, qui dépend de l'attention de chacun de nous. Nous abonner à *Tracce* est la manière dont nous pouvons garantir ce soutien à tous nos instruments de communication. Merci.

MESSAGES REÇUS

Très chers amis,

encore une fois, le Seigneur vous offre, à vous qui êtes réunis pour les Exercices annuels, l'occasion d'une « reprise » de conscience. Elle consiste dans le don de redécouvrir que Jésus est la destinée de l'homme et donc, qu'il est son Chemin, sa Vérité et sa Vie.

Cette année aussi, comme dans de nombreuses circonstances de l'existence humaine et à travers les rapports que, par grâce, chacun entretient avec les autres, Il fait de nous « une chose nouvelle ».

En ce temps de Pâques, la liturgie nous a invité à ne plus rien connaître selon la chair, même pas le Christ lui-même. De ce fait, si nous sommes dans le Christ, nous sommes une créature nouvelle.

Quelle est la raison pour laquelle, chaque année, qui guide la *Fraternité de Communion et Libération* ressent la nécessité de rappeler à tous les adhérents ces éléments fondamentaux de l'existence chrétienne ? Il me semble qu'elle se trouve dans le risque caché dans la question : « Ne la voyez-vous pas ? » La distraction et l'oubli envahissent le quotidien et nous perdons ainsi de vue la seule chose nécessaire : l'amour du Christ qui brûle en nous.

Reprenons donc à notre compte l'invocation que le Père nous donne de passer de la fragilité humaine qui nous est propre à l'existence nouvelle dans le Christ ressuscité.

Avec affection, une bénédiction spéciale,

S.E.R. cardinal Angelo Scola

Archevêque émérite de Milan

Très cher don Julián Carrón,

à toi et à tous, mes salutations et ma prière pour la bonne réussite de ces Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération.

Le thème de ces Exercices – « *Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ?* » (Is 43, 19) – nous propose la nouveauté et la beauté de ce qui nous est arrivé dans la rencontre avec le Christ à travers l'expérience du charisme en tant que fait non occasionnel, mais plutôt comme évènement stable dans une histoire de grâce, dans un peuple où la miséricorde du Seigneur s'est montrée.

Cette nouveauté résonne avec autorité dans ce que le pape François nous indique dans sa dernière Exhortation apostolique *Gaudete et exsultate* : avec

« la sainteté “de la porte d’à côté” », il nous propose le message des béatitudes comme chemin spécifique d’une expérience laïque dans l’Église et dans le monde.

Face aux incertitudes du présent, tels que le manque de définition d’un gouvernement pour notre Pays et la longue vague de la crise économique persistante, le Pape nous invite à une sainteté qui est également audace, « *parresía* » : Jésus lui-même vient à notre rencontre et nous répète avec sérénité et fermeté : « Soyez sans crainte », en nous indiquant « une existence qui est ouverte, parce qu’elle se trouve disponible à Dieu et aux autres ».

Dans ce rappel, qui unit l’audace à la confiance, nous entendons à nouveau les paroles du Seigneur que don Giussani nous répétait souvent : « À plus forte raison les cheveux de votre tête sont tous comptés. Soyez sans crainte ». Et le cœur se réchauffe, conforté par la grande Présence qui fait toute chose nouvelle et qui nous envoie en mission.

Plein de confiance, moi aussi je demande, pour moi et pour tout le mouvement, le don de l’Esprit et la disponibilité à répondre au mandat du Seigneur en faisant le pas que tu nous indiques.

Je vous salue cordialement

et j’invoque sur vous tous la bénédiction du Seigneur et la protection de la Mère de Dieu.

S.E.R. monseigneur Filippo Santoro
Archevêque Métropolitain de Tarente

Très cher don Julián,

Que le titre de ces Exercices est beau : « *Voici que je fais une chose nouvelle : « Ne la voyez-vous pas ? »* » (Isaïe) ! La parole du prophète atteint le peuple en exil, comme évocation d’un bien qui fleurit dans la désolation et dans la tristesse d’un monde qui s’est écroulé avec la destruction du temple : Dieu nous surprend toujours – comme le pape François aime à le dire – en faisant « une chose nouvelle ».

Même si de loin, je m’unis par la prière et l’affection à toute la grande compagnie de la Fraternité, et je demande, par l’intercession du Serviteur de Dieu don Giussani, que l’Esprit du Seigneur nous rende capables de reconnaître les signes de cette « nouveauté » que rien ne peut empêcher ou arrêter.

S.E.R. monsignor Corrado Sanguineti
Évêque de Pavie

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

Sa Sainteté le pape François

Votre Sainteté,

nous vous remercions pour votre invitation à faire l'expérience vivante du Christ présent, en contemplant Son visage qui recompose notre humanité. C'est à cela que nous avons consacré les Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, qui ont réuni 21 000 personnes à Rimini, pendant que des milliers d'autres les suivaient en liaison satellite depuis 13 nations. À partir de la phrase d'Isaïe : « Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ? », nous nous sommes demandé pourquoi nous avons tant de mal à reconnaître la présence du Christ dans l'histoire. *Lumen fidei* a indiqué le chemin pour y répondre : « Notre culture a perdu la perception de cette présence concrète de Dieu dans le monde. »

Pour cette raison, nous nous sommes identifiés avec la méthode choisie par Dieu pour se révéler, en revivant les étapes de l'histoire biblique jusqu'à son accomplissement dans le Christ, qui, dans l'Église, continue à atteindre notre vie avec une puissante force d'attraction. « La personne se retrouve dans une rencontre vivante ».

Ces jours-ci, nous avons demandé à redevenir des enfants pour reconnaître les signes de Dieu et participer à la nouveauté que le Christ a introduite dans l'histoire. Relever le regard de nous-mêmes vers Lui, laissant que Sa présence pénètre notre cœur, nous permet de « maintenir vivant le feu » des débuts, comme vous nous l'aviez dit sur la Place Saint-Pierre. Nous avons fait l'expérience de la joie, qui est le signe de la familiarité avec le Christ, qui nous fait chanter : *Fac ut ardeat cor meum in amando Christum Deum ut sibi complaceam*.

Nous rentrons chez nous plus certains que la présence du Christ définit notre visage dans le monde et indique la raison profonde de chacune de nos initiatives de présence. Voyant comment vous agissez chaque jour, nous sommes conscients que seule une présence originale – car centrée en Christ – peut faire bouger l'homme d'aujourd'hui.

En persévérant dans la prière quotidienne comme soutien à votre pontificat, nous vous exprimons toute notre affection filiale.

père Julián Carrón

Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI

Votre Sainteté,

« Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ? » Isaïe nous a accompagnés, pendant ces Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, sur un chemin de connaissance du Christ, afin que l'enthousiasme pour Lui mobilise notre liberté et détermine notre visage humain. En vous demandant une prière pour que nous devenions comme des enfants pour reconnaître les bourgeons de Dieu à l'œuvre dans le monde et pour les suivre avec toute l'énergie de notre liberté, nous demandons, par l'intercession de don Giussani, que le Père vous donne toujours la paix et la joie du cœur.

père Julián Carrón

S.E.R. cardinal Gualtiero Bassetti

Président de la Conférence Épiscopale Italienne

Très chère Éminence,

aux Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, qui ont réuni 21 000 personnes à Rimini, nous avons médité ces paroles d'Isaïe : « Voici que je fais une chose nouvelle : Ne la voyez-vous pas ? ». Désireux de redevenir des enfants pour connaître le Christ et grandir dans la familiarité avec Celui qui définit notre visage dans le monde, selon l'enseignement de don Giussani et en suivant le pape François, nous vous confirmons notre engagement à être des instruments de la présence de l'Église en Italie.

père Julián Carrón

S.E.R. cardinal Angelo Scola

Archevêque émérite de Milan

Très cher Angelo,

conscients du risque de la distraction et de l'oubli, dont tu nous as parlé dans ton message, nous avons repris la grande leçon de von Balthasar, qui nous invitait à devenir des enfants pour connaître le Christ présent, seule raison de notre espérance. Nous te souhaitons de vivre toujours plus la familiarité avec le Christ, le plus grand bien dont nous avons besoin – en suivant don Giussani et le Pape –, pour être des instruments de l'avancée de la nouveauté du Christ qui renouvelle la face de la terre, en commençant par la nôtre.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Filippo Santoro
Archevêque Métropolitain de Tarente*

Très cher Filippo,
nous sommes pleins de reconnaissance pour ta lettre. L'expérience de ces jours a marqué une étape vers une familiarité avec le Christ qui nous remplit d'enthousiasme pour lui et du désir d'être aussi disponibles que des enfants pour seconder le Seigneur qui veut atteindre les cœurs incertains de nos frères les hommes.

père Julián Carrón

*S.E.R. monsignor Corrado Sanguineti
Évêque de Pavie*

Très cher Corrado,
aux Exercices de la Fraternité, l'évènement qui a pris notre vie est arrivé en nous comme une chose nouvelle, au point de rendre Jésus plus familier en nous et entre nous. Pleins de reconnaissance pour tes prières, nous sommes plus disponibles à nous apercevoir des signes de Son action dans le monde.

père Julián Carrón

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Par Sandro Chierici et Nadia Righi

(Guide pour la lecture des images tirées de l'histoire de l'art qui accompagnaient l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie du salon)

Peu d'artistes racontent comme le Caravage l'histoire sacrée comme une perpétuelle manifestation de l'Événement dans le présent. L'emploi de modèles tirés de la vie quotidienne suggère que faire l'expérience du Christ présent est une occasion offerte à nous tous, indépendamment de notre condition. L'intuition de cette possibilité pousse l'artiste, mu par le désir de comprendre le sens profond de la réalité, à se représenter plusieurs fois en tant qu'acteur et spectateur du drame de l'histoire de Dieu fait homme.

Le Sacrifice d'Isaac – Florence, Galerie des Offices

L'Annonciation – Nancy, Musée des Beaux-Arts

La Sainte Famille avec saint Jean-Baptiste – Collection privée (New York, Metropolitan Museum)

La Madone des palefreniers – Rome, Galerie Borghese

L'Adoration des bergers – Messine, Musée régional

Le Repos pendant la fuite en Égypte – Rome, Galerie Doria Pamphilj

La Vocation de saint Matthieu – Rome, Église Saint-Louis des Français

Marthe et Marie-Madeleine – Detroit, Detroit Institute of Arts

L'Arrestation du Christ – Dublin, Galerie nationale d'Irlande

La Mise au tombeau – Cité du Vatican, Pinacothèque des Musées du Vatican

Le Souper à Emmaüs – Londres, National Gallery

Le Souper à Emmaüs – Milan, Pinacothèque de Brera

L'Incrédulité de saint Thomas – Potsdam, Palais de Sanssouci

La Mort de la Vierge – Paris, Musée du Louvre

Le Crucifiement de saint Pierre – Rome, Église Santa Maria del Popolo

La Conversion de saint Paul – Rome, Église Santa Maria del Popolo

Saint Matthieu et l'Ange – Rome, Église Saint-Louis des Français

Le Martyre de saint Matthieu – Rome, Église Saint-Louis des Français

L'Enterrement de sainte Lucie – Syracuse, Église Santa Lucia al Sepolcro

Le Martyre de sainte Ursule – Naples, Collection Banca Intesa

Les Sept Œuvres de miséricorde – Naples, Église Pio Monte della Misericordia

La Madone des pèlerins – Rome, Basilique Saint-Augustin

COMMENTAIRES DE DON GIUSSANI AUX MUSIQUES À L'ENTRÉE DU SALON

Les textes sont tirés du livre *Spirto Gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani*, par S. Chierici et S. Giampaolo, Bur, Milan 2011.

Vendredi 27 avril, le soir – A. Dvořák, *Stabat Mater op. 58*

« Fais que mon cœur s'aperçoive de cette force mystérieuse et réelle qui fait que tout vibre, tout renaît ; que mon cœur s'aperçoive du Mystère qui donne la vie et qui m'a appelé, Présence humaine qui m'a impliqué et qui s'implique envers moi » (p. 289).

Samedi 28 avril, le matin – Wolfgang Amadeus Mozart, *Grande Messe en ut mineur, K 427*

« Dieu s'est communiqué à l'homme dans sa chair mortelle, dans l'espace-temps qu'il vit, dans sa vie comme espace-temps vécu, comme relation vécue. Le Mystère apparaît dans l'expérience, dans ce qui fait souffrir, dans ce que l'on désire, lorsqu'on se trompe ou quand on fait quelque chose de bien, dans ce que l'on expérimente, dans l'expérience humaine telle qu'elle est, tout entière.

Puissions-nous, nous aussi, comme Mozart, contempler avec la même simplicité et intensité le début dans le monde de l'histoire de la miséricorde et du pardon, et nous abreuver à la source que représente le "oui" de Marie ! » (p. 55).

Samedi 28 avril, l'après-midi – A. Dvořák, *Trio n° 4 en mi mineur op. 90, « Dumky »*

« En écoutant ces morceaux de Dvořák, brefs mais intenses, purs comme l'air raréfié de la montagne, on ne peut que redevenir enfants. Dvořák incarne un cœur d'enfant. [...] Pour apprécier cette musique, il faut donc être petits, c'est-à-dire simples de cœur ou pauvres en esprit. Le pauvre est celui qui reconnaît qu'il n'a rien : je ne suis rien. Toi – Mystère qui fait toute chose – tu es. L'expression de notre propre pauvreté s'appelle demande » (p. 300).

Dimanche 29 avril, le matin – L. van Beethoven, *Symphonie n° 9*

« Nous sommes comme une symphonie, petite face à ce qui devrait être, un peu mesquine, un peu apeurée, un peu intimidée. Pourtant, par rapport à la *Neuvième Symphonie* [...], notre cathédrale, sans notes, est faite pour remplir l'histoire. Nous nous approchons de cette destinée en obéissant à une mission, en adhérant par notre liberté à la mission qui nous est donnée. Et quelle est cette mission ? La mission de la vie est la paternité et la maternité ; autrement dit, arriver à la maturité de l'amour. La mission de la vie est d'imiter le Père en continuant le chant de Jésus dans l'histoire » (p. 117).

Sommaire

MESSAGE ENVOYÉ PAR LE PAPE FRANÇOIS 3

Vendredi 27 avril, le soir

INTRODUCTION 4

MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO 17

Samedi 28 avril, le matin

PREMIÈRE MÉDITATION – « *Nous avons reconnu
l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru !* » 18

MESSE – HOMÉLIE DE S. E. R. CARDINAL
KEVIN JOSEPH FARRELL 36

Samedi 28 avril, l'après-midi

SECONDE MÉDITATION – « *Heureux les yeux qui voient
ce que vous voyez !* » 41

Dimanche 29 avril, le matin

ASSEMBLÉE 63

MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE JULIÁN CARRÓN 88

ANNONCES 90

MESSAGES REÇUS 95

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 97

L'ART ET LA MUSIQUE EN NOTRE COMPAGNIE 100
